

BRIAN N. MORTON

BEAUMARCHAIS
CORRESPONDANCE

TOME III
(1777)

EDITIONS A. - G. NIZET
3^{bis}, place de la Sorbonne
PARIS
1969

© 1972, by *Librarie A. -G. Nizet*, Paris

Avis aux lecteurs

Les premières neuf lettres de ce volume, écrites en 1776, devaient se trouver dans le volume II de cette correspondance mais malheureusement leur existence nous a seulement été indiquée alors que le deuxième volume était déjà sous presse. Ces lettres sont d'une importance capitale pour celui qui s'intéresse aux débuts du rôle de Beaumarchais dans la révolution américaine et à ses relations avec Silas Deane ¹. Étant donné la difficulté que beaucoup de lecteurs pourraient avoir de trouver une copie de ces lettres (Silas Deane Papers, *New York Historical Society, Collections*, Vol. XIX-XXII, 1887-1891) nous les reproduisons en entier, sans annotations, au début de ce volume plutôt que de simplement indiquer leur existence.

1. Voir p. 25, n. 1.

409. *A Silas Deane*

Paris, ce 14 juillet 1776.

Je ne sais Monsieur, Si vous avéz auprès de vous quelqu'un sur qui vous compties asses pour lui donner a traduire les lettres françaises qui traitent d'affaires graves. De mon coté, je ne pourrai le faire sur les lettres anglaises avec liberté qu'a l'arrivée de quelqu'un que j'attens d'angleterre en ce moment et qui nous servira d'interprete. Je puis cependant avoir l'honneur de vous prévenir qu'occupé depuis longtems du désir d'aider les braves américains a secouer le joug anglais ; J'ai deja tenté diverses manières d'ouvrir un commerce sur et secret entre le Congrès général et une maison que je forme a ce sujet. Par la voie de nos iles ou directement, je ferai ensorte de pourvoir le continent des objects dont les américains auront besoin et qu'ils ne peuvent plus tirer d'Angleterre. Je m'en suis ouvert avec une personne à Londres qui se dit très attachée aux intérêts de l'Amérique, mais notre commerce depuis mon retour ayant été difficile et en chiffres, je n'ai pas reçu de reponse a ma derniere, par laquelle j'essayais d'asseoir solidement les conditions de cette grande affaire.

Puisque vous avés un caractère, Monsieur, qui permet de prendre confiance en vous : je ne demande pas mieux que de recommencer d'une façon plus sure et plus suivie une négociation que je ne puis regarder que comme ebauchée avec tout autre. Mes moyens ne sont pas encore bien considérables, mais ils peuvent s'accroître infiniment, si nous nous parvenons a poser ensemble les fondemens d'un traité sortable pour les conditions et exact pour l'exécution.

Je ne puis accorder ni a M. Dubourg ni personne qu'a vous Monsieur, la confiance de parler librement de mon plan de commerce : Mais lorsque vous avés comparé la nature des offres qui

vous viendront de toute part avec le zèle desintéressé qui m'attache a la cause de l'Amérique ; vous sentirés la difference qu'il y a de traiter avec des negotians ordinaires et aux conditions les plus dures, avec le bonheur de rencontrer un ami généreux qui se fera un plaisir de prouver a votre nation et a vous, son représentant Secret, avec quel dévoûment, Je suis Monsieur,

Votre très humble et très obeissant Serviteur

Mr Deine, agent du Congrès.

410. *A Silas Deane*

Paris, le 22 juillet, 1776.

Je vais vous répéter, Monsieur, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire Samedi passé, afin que les conditions que je demande soient plus fixées dans votre esprit. Mes moyens d'aider les colonies unies ne sont pas a beaucoup près aussi étendus que le desir que j'ai de le faire. Il n'y a qu'une circulation non interrompue de retour sur mes envois qui puisse me mettre en etat de renouveler mes premiers efforts et d'en propager les effets a des sommes plus considerables. Il me serait d'ailleurs impossible, Monsieur, de suivre exactement l'ordre et l'etat des fournitures dont vous avés besoin. Toutes ne peuvent pas s'obtenir aussi facilement ni aussi vite, les unes que les autres. Mon engagement ne peut aller quant a présent qu'a me rapprocher de mon mieux de vos demandes : ayant vos factures sous les yeux, je ferai les commandes ; mais les objects arriveront a nos ports inégalement et la totalité ne s'en complétera peutetre qu'apres plusieurs cargaisons parties.

Nous convenons aussi que les 1^{ers} vaisseaux d'Amerique qui arriveront chargés des denrees de votre paÿs commenceront la circulation des retours a mon profit, de maniere que je puisse faire vendre ces denrées et accroître par la et les moyens que j'ai d'agir et la confiance de mes amis pour engager de nouveaux fonds dans l'affaire. Nous convenons aussi que les marchandises que les risques de la mer ou tels autres dangers ne me permettront pas de faire aller en droiture au continent seront employées a nos iles du Golph, et que pour une autre circulation de la mesme espèce que celles d'Europe, tous les vaisseaux amé-

ricains qui pourront y aborder avec les denrées du continent ou seulement avec la possibilité de prendre à ces dépôts les cargaisons que J'y aurai envoyées, les enleveront et feront une espèce de cabotage de nos îles au continent et du continent à nos îles, avec le plus d'aliment possible à notre commerce.

Quant aux valeurs des objets de retours, Je n'entens en tenir compte que sur la teneur exacte de leur vente en Europe et tous frais prélevés. Je donnerai sur les sommes nettes que je recevrai des quittances à compte ; et je vous promets si vos commettans sont fideles à ces conventions, comme je l'espère, d'employer toujours ces fonds de retour à de nouvelles avances.

Le cours d'une année est bien long pour les soldes : mais comme l'état des choses ne permet pas, quant à présent, de prétendre à un plus court terme, Je m'y soumetts, sans en faire une loi de votre accord ; et bien entendu qu'il ne me sera rien sous-trait sur toutes les cargaisons arrivant en France, et que nous destinons d'avance à satisfaire en tout ou partie à la dette que vous contractés au nom de votre pays avec ma maison.

À l'égard des prix aux quels seront fixées les marchandises d'Europe ; ils dépendront du plus ou moins de soins, de peines et de dépenses, qu'il faudra faire pour les rendre à leur véritable destination, qui est le continent. Comme je crois avoir affaire à un peuple vertueux, il me suffira de tenir par devers moi un compte exacte de toutes mes avances : le Congrès sera le maître ou de payer ces marchandises sur leur valeur usuelle, au temps de leur arrivée, ou de les recevoir suivant les prix d'achats, les retards, les assurances avec une commission proportionnée aux peines, ce qu'il est impossible de fixer aujourd'hui, car il est impossible de prévoir jusqu'ou iront les entraves et les obstacles qu'il nous faudra vaincre, ni les frais que tout cela entraînera.

J'entens servir votre pays comme s'il était le mien et j'espère trouver dans l'amitié d'un peuple généreux la véritable récompense de mes travaux que je lui consacre avec plaisir. Vous pouvez donc, Monsieur, me faire l'honneur de venir arranger tous les détails de ces choses avec moi. Je vous demande toute la discrétion dont vous sentés que nous avons besoin pour ne pas exciter l'attention de l'Ambassadeur anglais et ne pas allarmer nos ministres par des plaintes de cet ambassadeur ; ce qui nous donnerait d'étranges embarras. Notre affaire unique à vous et moi c'est de glisser sourdement entre les doigts de tout le monde et de ne faire crier à personne en allant à nos fins. Je suis avec la plus haute considération, Monsieur, Votre très humble et très obeissant serviteur,

411. *De Silas Deane*

Paris, 24th July, 1776.

Sir,

I have considered the Letter you honored me with the 22^d, and am of the opinion that your proposals for regulating the Prices of the Goods and Stores are just, & equitable. The generous Confidence you place in the Virtue & Justice of my Constituents affords me the greatest pleasure, and gives me the most flattering prospects of Success, in the undertaking, to their, as well as your satisfaction, and permit me to assure you the United Colonies will take the most effectual measures to make you Remittances, and to justify in every respect the Sentiments you entertain of them ; but at the same time as the Invoice for Cloathing only, & without the incident Charges, amounts to between Two & three Million of Livres, and as the Cannon, Arms & Stores will raise the Sum much higher I cannot, considering the uncertainty of the Arrival of Vessels during the War, venture to assure you, that Remittances will be made for the whole, within the time proposed, but in that Case, as I wrote you before, I hope that the Interest on the Ballance will be satisfactory. With respect to Car-goes sent from America either to France, or the West Indies, designed as remittances for your advances, I think there ca be no objection to their being sent to the address of your House in France, or to your agents when they arrive. I find that Cannon, Arms and other Military Stores are prohibited, and cannot be Exported, but in a private manner ; this Circumstance gives me many apprehensions, for as I cannot have those things shipp'd publicly, I cannot have them purchased openly without giving alarm fatal perhaps to our operations. In this Case various deceptions and impositions may be practised. You know that the Ambassador of England is attentive to every thing done by me, and that his Spies watch every motion of mine, & will probably watch the motions of those with whom I am known to be connected in this Situation, and being a stranger in a great measure to your Language, I foresee many Embarrassments, which I know not how to obviate, and such as I fear may greatly perplex even yourself, notwithstanding your superior knowledge, and address. Two things you will agree with me, are as essential as even the procuring of the Cannon, Arms &c., first that they are

good, and well laid in, and that they be embarked without being stopped, & detained. The Fate of my Country depends in a great measure, on the arrivai of these Supplies. I cannot therefore be too anxious on the Subject, nor is there any Danger or Exposure so great, but what must be hazarded, if necessary to effect so Capital, & important an object. I pray you to consider this subject, and to give me your thoughts upon it. I called on you this morning with D^r. Bancroft to have conversed on this Subject, but found you was gone to Versailles ; permit me to urge your early attention to this subject, and to assure you I have the honor to be with the highest Respect,

412. A *Silas Deane*

Paris ce 26 juillet, 1776.

Nous parlerons de votre reconnaissance, Monsieur, et de celle de votre Paÿs, lorsque le Service sera rendu. Nous n'en sommes encore qu'aux efforts. Celle qui me touchera le plus sera d'être regardé comme un véritable ami des nobles. Soutiens de votre liberté. quant aux redevances en argent ; l'Equité seule pourra les apprécier. D'après les témoignages que vous Serés aportés de rendre vous mesme a vos commettans de l'activite, du zèle et des ressources que nous aurons employés a Vaincre les obstacles. Ne vous occupés point de chercher des canons ny d'autres armes. Vous êtes trop neuf en ce paÿs pour réussir a vous procurer aucuns de ces objets. Il n'y a mesme que les arsenaux, ou magazins du Roi ou l'on puisse esperer d'en trouver de l'excellente qualité qui vous est nécessaire. Il est possible que dans la quantité excédente aux besoins du Service, Je trouve a acheter, en tout, ou partie, ce que nous cherchons — Mais, Je ne le puis qu'avec des précautions extrêmes, et en déguisant absolument la destination, l'emploi et mesme le nom de l'acheteur. Plusieurs personnes Sont déjà en route pour aller faire de ma part et Secrettement les perquisitions nécessaires a cet objet. les Soins, les travaux, les gratifications, rien ne me coutera pour connaitre a fond le nombre et la bonté des armes et de l'artillerie que nous pouvons nous procurer. Soyés tranquile. Mais II me parait impossible, Si Je puis compléter vos demandes, qu'un train d'artillerie aussi important, parte Sans conducteurs, et mesme sans officiers : car chez un peuple aussi pacifique que les américains

l'ont été jusqu'à présent, tout ce qui tient à l'art de la tactique doit être inconnu, et la façon de conduire doctement une artillerie étant la partie la plus difficile de cette tactique, vous ne devés pas heziter de Suivre le premier plan de M^r arthur Lee dont je vous ai parlé, et qui Etait de faire partir des ingénieurs et des officiers, à plus forte raison des artilleurs. Si vous approuvés cette utile précaution, ce sera mon affaire encore de débaucher Secrettement les meilleurs Sujets. Surtout dans les officiers de fortune qui ne pouvant esperer d'avancement que pour leur mérite, ont plus travaillé que les autres à en acquérir. Une des circonstances les plus importantes à nos Succès sera que les hommes, les armes, les munitions, et les marchandises une fois arrivés dans les ports, y trouvent des vaisseaux tous prêts à les embarquer — car c'est de là que part tout le bruit que les expéditions Secrettes font trop souvent, c'est là que l'Ennemi tient Ses Espions ; et tout l'art de votre conduite est que chaque objet Soit déjà loin de nos côtes, lorsque l'avis en arrivera, et que l'oreille de nos ministres pourra en être frappée. ce qui ne pourra Se faire le jour Sans indiscretion, Se fera la nuit. ce n'est pas ici le cas de l'Economie, et nul ne sait mieux que moi que dans les choses difficiles, on ne peut suppléer au défaut de puissance et d'autorité, qu'à force d'argent. Repondés moi des navires américains, Je vous répons des Secours Européens, et rien ne sortera de France pour le Service de nos amis (pardon Si J'en parle avec cette liberté) quil ne Soit éprouvé et prouvé de la meilleure qualité.

J'ai l'honneur d'être Sans nul compliment, avec l'estime et l'attachement que vous m'avez inspirés — Monsieur Votre tres humble et tres obeissant Serviteur,

413. *De Silas Deane*

Paris, 27th July, 1776.

Sir,

I received yours of yesterday morning & have given its Contents that attention which so important a subject calls for, & on the whole I find no other method which appears probable but that proposed by you. I see the advantages to be such that I have ventured to give up the objections which I had at first and should still have under any other Circumstances than the

present. Your opinion has great weight with me on the Subject, & your knowledge of men and their Connections is so extensive & just that I must depend on you for the Choice of proper Persons and such whose Talents may be of Service in America and whose Connections here may help to facilitate effectually our operations. I hope that by the time the Stores & Goods shall be transported to the Ports, some American Vessels will be arrived on which they may be embarked, but as I cannot expect there will be a sufficient number I shall write to my Correspondents to see if I can procure the Vessels wanted ; possibly I may engage some of them of my Friends here. Dr Bancroft settts out this Day for London ; if you have any Commands he will gladly receive them.

414. A *Silas Deane*

Paris, ce 18 7bre 1776.

Si vous voulez me faire l'honneur, Monsieur, de venir aujourd'hui manger une soupe, la personne dont je vous ai parlé l'autre soir s'y trouvera et nous entamerons l'affaire des navires a fret dont les conditions nous seront présentées. Si elles sont telles qu'on me les fait envisager, je crois que vous ne devés pas hesiter. Mon cautionnement etant la premiere clause exigée, l'affaire ne peut se traiter d'abord que chez moi. Mandés moi si vous vous rendrés a mon invitation, pour que j'en previenne cette personne et la prie d'apporter le plan qu'elle a tracé a cet egard.

Quant aux officiers et a leur traitement, je suis toujours d'avis que si vous les croyes utiles au service du Congrès, ce n'est pas un peu plus ou moins d'argent qui doit vous retenir. Le choix est bon et l'on ne peut guerre engager de Braves gens de s'expatrier, si on ne leur offre un peu plus d'avantages qu'ils n'en auraient en restant dans leur paÿs. L'idée seule de marchander m'a parue revolter le chef. Peutetre M. de Bellegarde eut il été plus modeste ; mais autre qu'il est bien difficile de l'arracher d'ou il est, celui ci est plus jeune, plus actif et dans les expéditions de la nature de celle cy, les gens qui ont la tête et le cœur chaud me paraissent préférable a tout. Cette affaire aussi doit se terminer a mon diner. Je me retournerai de tant

de façons que j'espère faire face à l'affrètement mais, après cela, priés donc le vent qui souffle de nous amener quelques cargaisons de tabac, car je serai a sec.

Si vous avés des nouvelles d'Amérique, apportés nous les, je vous prie. Nous avons besoin de savoir qu'on y est fidele a la cause de la liberté, pour soutenir l'ardeur que cette belle cause nous inspire.

Je vous souhaite le bon jour et vous attens avec tout l'attachement que vous connoissés a votre très humble et très obeissant Serviteur

CARON DE BEAUMARCHAIS
que nous nommerons bientôt
Roderique Hortalez et Cie.

415. *A Silas Deane*

Paris, ce 14 8bre, 1776.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer le marché du fret des 1 600 tonneaux, ou plus s'il le faut ; aux conditions dont vous etes convenu avec M. De Monthieu ¹. Je ne vous cache pas que J'ai fait de nouveaux efforts pour etre dégagé de payer pour vous d'avance la moitié de ce fret parceque je commence a etre un peu gêné : mais n'ayant pu l'obtenir, il faut bien que je m'y soumette.

Mon cautionnement du tout et la moitié d'avance sont les conditions sans lesquelles nous n'aurons pas de vaisseaux.

Dès que ce marché sera signé, je ferai filer le plus vite que possible non seulement les Ballots de marchandises et armes, ce qui se peut sans bruit, mais encore les Pièces d'artillerie sur lesquelles je ne suis pas sans inquietude a cause de leur forme que rien peut cacher ou dissimuler en route.

J'aurai pourtant soin de les détourner de leur vrai chemin sauf un peu plus de dépense, pour faire gagner, si l'on peut, a une partie, le flotage d'une rivière, ce qui nous sauverait bien des regards inquièts qui commence a nous poursuivre, mais argent, soins, travaux, tout cela est peu de chose si nous parvenons a embarquer et le succès nous payera de tout, si ces cargaisons ont le bonheur d'arriver.

Vous voudrés bien me rapporter ce marché demain en venant diner. Si vous n'y avés pas fait de changement, nous le signe-

rons. Point de nouvelles du continent. Point de Tabac arrivés. Tout cela est triste, — mais il y a bien de la tristesse au découragement. Vous pouvés toujours compter sur le zèle et le pur attachement de votre très humble et très obéissant serviteur,

1. Agreement with Messrs. Monthieu, Roderique Hortalez & Co.

Articles for hiring armed Vessels and Merchandize, agreed to between Messrs de Monthieu, and Roderique Hortalez & Co. and Mr. Silas Deane.

We the subscribers John Joseph de Monthieu and Roderique Hortalez & Co. are agreed with Mr. Silas Deane, Agent of the United Colonies, upon the subsequent arrangements.

That I, de Monthieu, do engage to furnish on account of the thirteen United Colonies of North America, a certain number of vessels to carry arms and merchandize to the burthen of sixteen hundred tons, or as many vessels as are deemed sufficient to transport to some harbor of North America belonging to the thirteen United Colonies, all the ammunition and appurtenances, agreeable to the estimate signed and left in my possession, and which we estimate would require the above mentioned quantity of vessels to carry sixteen hundred tons burthen, which are to be paid for at the rate of two hundred livres the ton ; and that I will hold said vessels at the disposal of said Messrs Hortalez & Co. ready to sail at the ports of Havre, Nantes and Marseilles, viz. —the vessels which are to carry the articles and passengers mentioned in the afore mentioned list, and are to depart from Havre, as well as these that are go to from Nantes, to be ready in the course of November next, and the others in the course of December following, on condition that one half of the afore mentioned freight of 200 livres per ton, both for the voyage to America and back to France, laden equally on account of the Congress of the thirteen United Colonies and Messrs. Hortalez & Co. aforesaid, who are responsible for them, shall be advanced and paid immediately in money, bills of exchange, or other good merchandize or effects, and the other half the said Messrs. Hortalez & Co. do agree to furnish me with in proportion as the vessels are fitting out, in the same money or other effects as above ; over and above this they are to pay me for the passage of each officer, not belonging to the ship's crew, the sum of 550 livres tournois, and for every soldier or servant 250 livres, and for every sailor who goes as passenger 150 livres. It is expressly covenanted and agreed between us, that all risks of the sea either in said vessels being chased, run on shore or taken, shall be on account of the Congress of the United Colonies, and shall be paid agreeably to the estimation which may be made of each of these vessels, agreeably to the bills of sale of each, which I promise to deliver to Messrs. Hortalez & Co. before the departure of any of the said vessels from any of the ports of France mentioned above.

Finally it is agreed that if the Americans detain these vessels longer than two months in their ports, without shipping on board them the returns they are to carry to France, all demurrage, wages or expenses on them from the day of their arrival to that of their departure, these months excepted, shall be at their charge and paid by them or

by Messrs. Hortalez & Co. in our name, as answerable for the Congress of the United Colonies. We accept the above conditions, as far as they respect us, and promise faithfully to fulfil them, and in consequence we have signed this instrument of writing one to the other, at Paris, 15th October, 1776.

Monthieu, Roderique Hortalez & Co.
 Silas Deane,
 Agent for the United Colonies of North America.

416. *De Silas Deane*

Paris, Dec^r. 12th, 1776.

Sir,

This under Cover to M^r Eyries will inform you of the Arrival of Doc^r Franklin at Nantes with a Commission from Congress appointing him, M^r Arthur Lee & myself joint Comm^{rs} to the Court of France. The Doctor left America about the beginning of Nov^r but I do not learn that anything of importance had happened since the affair of Long Island &c., the news of which we have already had an ace^t of. I expect him every Day at Paris & hope I shall soon have the pleasure to introduce you to him. [I hope you have] returned successful from your important expedition ; the safe arrival of the Shipp^s with the Stores will be of the utmost Consequence to America in the present situation of their Army, which is literally in want of everything, except a determined Resolution to defend their Liberties to the last Extremity. I have only to add that I have the honor to be with the most sincere Respect & Attachment,

417. *A Silas Deane*

Paris, ce 17 Xbre, 1776.

Me voici de retour du Havre, Monsieur, ou j'ai bu jusqu'à la lie la calice de ma mission. Tout ce que nous avons pu faire a été de mettre l'Amphitrite a la mer avant que l'embargo du ministre arrivat. Encore j'ai fait travailler plus de cent hommes pendant deux nuits et les trois quarts des aprovisionnements ont été portés en rade dans des caïques. C'était un désordre affreux. Ce qui etait destiné pour un vaisseau a été fouré dans

l'autre, et partie de ce qui était destiné pour celui ci est restée pour celui la, parceque les effets etaient disposés dans un ordre et un éloignement des différens bords que la précipitation ne nous a pas permis de suivre. Enfin l'Amphitrite est au moins sauvé. Les deux autres sont arrêtés et vont etre dechargé publiquement, malgré mes peines et efforts. Je vous dirai cependant que l'affectation de rigueur et de publicité qu'on met a ces désarmemens, me laisse un peu d'espoir de pouvoir rechargé et partir quand les cris seront apaisés par notre proscription publique. Je vais commencer par faire changer les noms des vaisseaux. Le reste se fera la nuit et a petit bruit. Mais que de pertes, que d'argent jeté dans l'eau ! Chaque sottise, chaque obstacle se leve a grand coupes de louis d'or : J'en serais bien honteux, si je ne savais que tout cela est indispensable.

J'ai reçu votre lettre par M. Eries. Vous m'avez appris une nouvelle qui m'intéresse infiniment et l'arrivée de Monsieur Franklin, qui est très estimé dans ce pays ne peut que faire grand bien aux affaires de l'Amérique. Je vous prie de me dire franchement si la réunion de plusieurs agens, change le pouvoir du premier et si je devais recommencer avec les nouveaux Commissaires ce que j'ai arrêté avec vous ? Ayés la bonté de pévenir a son arrivée Monsieur Franklin de mon caractère et de mes operations. Soil que je doive traiter de nouveau sur mes envois, soit que votre mission reste intacte et vous soit continuée, il convient qu'il sache avec qtiel zèle je ferai son parti. S'il est l'homme que je suppose, c'est de moi qu'il recevra les I^{ers} et les plus surs renseignements sur sa conduite politique. Je ne suis qu'un particulier, mais personne ne connaît mieux que moi le terrain vacillant sur lequel nous marchons, vous et moi.

On dit que Monsieur Franklin a fait une ou deux prises. Apporte-t-il ou des fonds ou des esperances de moyens futurs ? Cela va devenir bien essentiel a la continuation de nos envois.

Il cut peutetre mieux valu que j'eusse reçu un jour plus tard la nouvelle de l'arrivée de Monsieur Franklin. Monsieur Du Coudray qui la sue en l'embarquant m'en paru inquiet. Peutetre cut il désiré que son sort fut confirmé par ce nouvel agent, mais je l'ai rassuré. Comment serait il mal reçu en abordant avec de tels secours ?

Je vous salue, vous honore et vous aime.

418. A M. de Vergennes

Paris, le 1^{er} janvier 1777.

Monsieur le comte,

Il est impossible d'être aussi touché de vos bontés, sans l'être beaucoup des apparences de votre refroidissement. Je me suis bien examiné, je sens que je ne le mérite point. Eh ! comment pourriez-vous savoir que j'ai poussé mon zèle trop loin, si vous n'entrez pas d'avance avec moi dans le détail de ce que j'ai fait et dû faire ?

A mon âge, substituer de l'ardeur à la prévoyante activité, serait la plus grande faute en politique. Quand vous m'aurez plus employé, monsieur le comte, vous vous convaincrez que la première chose à faire, pour se tranquilliser sur mes opérations, est toujours de m'interroger sur les faits et leurs motifs. Le grand usage des hommes et l'habitude du malheur m'ont donné cette prudence inquiète, qui fait penser à tout et diriger les choses suivant le caractère timide ou courageux de ceux pour qui je les fais.

Mais ce même usage des hommes m'a appris aussi que le seul crime des honnêtes gens est la prévention, dont les esprits les plus éclairés ne se garantissent pas toujours. Dans le pays où vous vivez, on n'oublie rien pour en créer sans cesse de nouvelles contre les gens qui se rendent utiles. N'oubliez donc pas, monsieur le comte, que le vent qui semble m'éloigner du tourbillon des noirceurs vous y enveloppe de plus en plus, et qu'en ce pays d'intrigues, un bon serviteur un peu éclairé vaut mieux à conserver, que vingt amis de cour à ménager.

Notre grande affaire s'égaré un peu ¹. Pendant que nous bataillons sur les accessoires, je vous assure qu'on profite autant qu'on peut de notre indolence pour entamer le principal. Les ennemis de l'administration et ceux de l'Etat font des efforts égaux pour éteindre dans nos amis l'espoir de l'utilité qu'ils attendent de nous. Je le vois avec douleur ; et dans peu de semaines, il ne sera plus temps de vouloir y remédier.

Pensez-y, monsieur le comte ! J'irai demain au soir en prévenir M. de Maurepas ; et si, sur les huit heures, votre porte ne m'est pas fermée, j'irai vous remettre l'état des fonds employés et les reliquats de l'affaire d'Eon.

Le renouvellement de l'année n'ajoute rien à mes sentiments, respectueux ; ils sont inviolables comme ma reconnaissance.

1. Il s'agit de l'aide clandestine de la France aux insurgés américains. Ce secours en armes et en équipement militaire leur parvenait, à cette époque, en grande partie par l'intermédiaire de la maison Roderique Hortalez et Cie dirigée par Beaumarchais.

419. Aux Comédiens français

6 janvier 1777.

Ne portez point d'avance, messieurs, un faux jugement sur mon intention, qui est très bonne, et laissez-moi dire un moment ; vous serez contents de ma logique.

M. Desessarts¹ est venu m'offrir obligeamment, de votre part, une somme de quatre mille et tant de livres, qui, dit-il, me sont dues pour ma part d'auteur du *Barbier de Séville*. Grand merci, messieurs, de cette offre ; mais, avant de l'accepter, je désire savoir exactement comment s'opère à la Comédie française le compte de cette rétribution, fixée, par un ancien usage, au neuvième de chaque recette, et qui a souvent excité des murmures et de sourdes réclamations parmi les gens de lettres.

Ce compte à rendre n'a occasionné tant de débats entre les auteurs et les comédiens que parce que la question n'a peut-être jamais été bien posée. Il n'est pas indigne d'un homme de lettres qui s'intéresse à leur avancement de la discuter paisiblement avec vous, messieurs. Voici comment je la conçois :

Tout auteur dont la pièce est acceptée fait avec les comédiens une entreprise à frais et à bénéfices communs, dont la livre, en termes de négociants, est de *neuf sous*, les frais équitablement prélevés et convenus entre les parties. Les comédiens prennent *huit sous* dans le bénéfice, et le *neuvième reste net* à l'auteur. Ce n'est point ici le cas d'examiner si cette affaire est utile ou dommageable aux gens de lettres ; aussi longtemps qu'elle subsiste, ils n'ont droit d'en exiger que l'exactitude. Voilà toute l'affaire en trois mots.

Ce principe une fois posé, il reste fort peu de choses incertaines et soumises à la discussion des auteurs. Qu'ont-ils à demander en effet à la Comédie ? le nombre de représentations de l'ouvrage qui est le fonds de la société, et le produit net de chaque séance : ce produit se compose de deux espèces de

recettes, celle qui se perçoit casuellement à la porte, et celle que produit fixement l'affermage annuel d'une partie des loges de la Comédie. La première recette est écrite au grand livre du receveur, jour par jour ; il ne peut y avoir sur cet article d'erreur imputable aux comédiens : ils perdraient, comme les auteurs, si le caissier était infidèle. On doit croire qu'ils y veillent constamment.

La seconde recette, connue sous le nom de *petites loges*, est également sans erreur, et rentre aussi dans le produit net de chaque séance au profit de la société. Ceux qui les louent et qui jouissent du travail de l'auteur et des comédiens fournissent une partie fixe et connue de la recette journalière, qui doit se partager entre les comédiens et l'auteur pendant toute la durée de l'ouvrage mis en société, ce qui n'entraîne aucune difficulté pour le compte. Il suffit de bien connaître le produit annuel de cet affermage de loges, et le nombre rond des séances annuelles de la Comédie, pour extraire facilement la recette journalière de ces loges de leur location annuelle, et la porter au profit de la société autant de fois que l'ouvrage en question a été représenté. Ce n'est là, comme vous voyez, qu'une opération très simple d'arithmétique.

Quant aux frais, ils ne me paraissent pas plus embarrassants à fixer que la recette, et doivent se partager avec la même équité. Les plus respectables de tous sont l'impôt levé sur le spectacle en faveur des pauvres : il est hors de toute conteste ; car il se forme du prélèvement net d'un quart de la recette annuelle et journalière. Cette double recette une fois connue, chaque représentation fait supporter à la société le quart des deux recettes en dépense ; point de difficulté. — Ou bien cet impôt se forme d'un arrangement annuel à bail et fixé, qui le modère au profit de la société ; point de difficulté encore.

En supposant, par exemple, que cet impôt fût annuellement fixé à soixante mille francs, il n'y aurait autre chose à faire qu'à recommencer l'opération expliquée ci-dessus pour les petites loges, c'est-à-dire former un nombre rond de toutes les séances de la Comédie dans le cours de l'année, lesquelles, supportant en somme l'impôt de soixante mille livres, donneraient facilement l'impôt journalier de chaque représentation, que la société doit alors supporter au marc la livre des conditions sous lesquelles elle subsiste ; et vous sentez combien cela est simple.

A l'égard des frais journaliers du spectacle, ils sont fixés par un arrêt du conseil, qui fait loi. Mais comme il n'est pas juste que les comédiens soient plus lésés que les auteurs dans une

entreprise commune ; si les frais montent réellement plus haut que leur *fixation* par cet arrêt où les comédiens seuls ont été consultés, cet objet mérite un examen sérieux, et non une cote mal taillée : en pareil cas, un calcul rigoureux me paraît préférable à l'équivoque, à l'incertitude qui subsiste entre une grâce que l'auteur ne doit pas recevoir de la Comédie, et une injustice que les comédiens ne doivent pas être accusés de lui faire.

À ma façon nette d'exposer les choses, vous devez voir, messieurs, que mon intention n'est point du tout d'élever un différend entre la Comédie et moi, mais de faire tomber une bonne fois le reproche tant répété d'une prétendue lésion faite aux auteurs par les comédiens ; opinion qui ne subsiste apparemment que faute de s'être bien entendus en terminant chaque société particulière. Je vous prie donc, messieurs, de vouloir bien m'envoyer le relevé des articles ci-dessous, sur lesquels je vérifierai, à tête reposée, la justesse ou l'erreur de la somme qu'on me propose ; je vous enverrai mon calcul et son résultat à vous seuls et sans bruit, pour que vous y apposiez à votre tour vos observations, auxquelles j'aurai les mêmes égards que je vous demande pour les miennes, comme cela doit être entre honnêtes gens qui terminent un compte exact et de bonne foi.

Envoyez-moi donc :

1° Le nombre des représentations qu'a eues *le Barbier de Séville* :

2° La recette casuelle de chaque représentation ;

3° Le prix de l'affermage annuel des petites loges ;

4° Le prix des abonnements annuels et personnels ;

5° Le prix de l'arrangement annuel et fixe de l'impôt en faveur des pauvres ;

6° La fixation des frais journaliers par le dernier arrêt du conseil ;

7° L'état exact des augmentations journalières que vous croyez juste de faire entrer dans les frais supportés par la société.

Si quelque objet exige conférence ou compulsation des registres, je conférerai volontiers avec les gens chargés de votre confiance, et je compulsurai les registres avec eux.

Puisse, messieurs, cette façon honnête de procéder terminer à jamais les querelles entre les auteurs et les comédiens ! Puisse le résultat qui en va sortir servir de base aux traités subséquents ! Et vous, messieurs, conservez-moi votre amitié, dont je fais autant de cas que j'estime vos talents. Le public souffre

de nos éternelles divisions : il est temps qu'elles finissent, et c'est l'affaire d'une bonne explication.

J'ai l'honneur d'être etc.

1. Voir t. II, 16, n. 2.

420. *De Silas Deane* ¹

Paris, Jan'y 6th, 1777.

Sir,

I received yours of last Evening, and should have waited on you this morning, but for a violent cold, attended with a slight Fever, which confines me to my Chamber. I had before the receipt of yours the disagreeable Intelligence of the Return of the *Amphitrite* into L'Orient², and of the orders from Court forbidding her or any other of the Vessels to proceed to America³. Your Chagrin and vexation on this Event cannot exceed mine. We must not, however, despair in a Cause, the magnitude, as well as critical Situation of which calls for our utmost Efforts, and will justify us in running almost any risque to get out the supplies now ready, & without which America must suffer extremely, if not be forced to submit. In answer to yours of this morning, I have to inform you, the joint Commission from Congress to my Colleagues & me does not supersede or interfere in the least with my former Commission & Instructions to purchase & send out Stores and Merchandize to America ; and my Colleagues will not intermeddle in the Engagements taken by me previous to their Arrival. The whole, therefore, of this affair remains in the state it was at first, and it lyes solely on us to take the best measures in our power to get the Shipps to Sea with the Stores as soon as possible. The Cargo of the *Amphitrite* ⁴ alone would be a Capital Supply in the present destitute situation of our Army in America. I still hope that as soon as the noise occasioned principally by some of the Officers returned in the *Amphitrite* shall have subsided this ship may again be got to sea. I am not satisfied with Mons^r. du Coudray's conduct on this occasion, and shall write to him my Sentiments respecting it. I will, if possible, see you this Evening, or early tomorrow morning, as we have not a moment to lose ; meantime I have the

honor to be, with the utmost respect and Gratitude for your Exertions for my Country,

Sir, your most Obed^t.
& very humb^e. Serv^t.

1. Silas Deane (1737-89), fils d'un forgeron américain, termine ses études à Yale en 1761 et devient représentant pour le Connecticut au Congrès Continental. Après la visite discrète d'Achard de Bonvouloir, agent secret envoyé par Vergennes pour essayer de contacter les rebelles, le Congrès décida d'envoyer lui-même un agent en France pour solliciter une aide militaire. Deane est choisi. Jusqu'à récemment, les historiens américains ont vu en Deane un patriote, dévoué, quoique victime d'intrigues et de malchance. Un important article de Julian P. Boyd, intitulé « Silas Deane : Death by a kindly teacher of treason ? » dans *The William and Mary Quarterly*, XVI (1959) modifie considérablement ce jugement. Selon Boyd, Deane est un intrigant qui est venu pour établir sa propre fortune, en employant tous les moyens. Il s'allie avec le Dr Edward Bancroft, qui était, à son insu, à la fois un agent secret pour Franklin et pour Whitehall. Rappelé aux Etats-Unis par le Congrès pour répondre aux accusations faites contre lui par Arthur Lee, Deane retourne en France deux ans plus tard et devient trafiquant d'armes pour son propre compte, souvent en liaison avec Beaumarchais. Plus tard, lorsqu'il fut accusé de trahison, il s'exila, partageant son temps entre Ghent et l'Angleterre.

2. *L'Amphitrite* était partie du Havre le 14 décembre 1776 avec quarante-neuf militaires français désireux de gagner l'Amérique. A leur tête, le colonel-brigadier Tronson du Coudray (voir note 2, lettre suivante). Celui-ci (selon Lafon, *Beaumarchais le brillant armateur*, p. 96) « ne trouvant pas le navire assez confortable » donna l'ordre au capitaine Fautrel de gagner le port le plus proche et *l'Amphitrite* jeta l'ancre à Lorient. De plus il semble que le bateau était mal équipé pour un si long voyage. La lettre suivante envoyée par l'Américain, Nicolas Rogers, aide de camp de du Coudray à Silas Deane, tout en contenant des erreurs (Beaumarchais ne fut jamais l'ami du Dr Dubourg) indique une certaine imprévoyance de la part de Beaumarchais dans la gestion de cette affaire :

A Silas Deane.

Nantes, 9th January, 1777.

You have no doubt already heard of our arrival at port L'Orient, from whence, M. Du Coudray wrote to you, as I would have done if I had not been obliged to come here at once to seek a pilot, whom we have been fortunate in finding. M. Du Coudray will tell you how intelligent he is, but he drinks. His name is Paddock, and that of his captain, Maysbrig, who arrives from Maryland with a profitable cargo of tobacco ; he is a relative of Dr. Franklin, as he tells me—I know nothing more of him. You will possibly in some respects, disapprove of the conduct of M. Du Coudray in that we have returned to port L'Orient ; but, believe me, he has done very well, for the vessel was by no means fit to go to sea and I assure you that that great man, B., who sent off the vessel from Havre, was very

certain that she would be obliged to put into some port on the coast. How could it be otherwise, since there were on board only provisions for ten passengers, whereas there ought to have been provisions for forty ? Besides that, there was not a man on board who knew the entry of a single port in America. The first time I wrote to you from Havre, I let him know ; he offered very obligingly to put the letter in his packet, but as I guessed his intention I could not help smiling (which he noticed) at the desire which I saw he had to open my letter, and his fear of finding therein the most complete dissatisfaction with his conduct. As he saw that I guessed it, he sent his clerk to me some hours afterwards to beg me to let him read my letter before sealing it, which I allowed him to do, but I wrote you nothing. The first day I saw him he told me that he had very important matters to communicate to me touching my country, but that it was necessary that he should tell me them by word of mouth, because a letter might be lost. Guess what these important matters were : to give him good recommendations to Congress, a thing which he doubted whether you might be willing to do. His change of name, carrying several of his relations along with him, having all his pieces played and going every night to the Comedy, is as ridiculous behaviour as one could imagine. God preserve us from trusting our money to such beings ! Happily the outing in the Channel has disgusted him, at which I am delighted. You will see him in a few days at Paris. He will himself tell you that he has decided not to go to America. Do not acquaint him of anything which I write to you. The Chevalier Dubourg is certainly one of the meanest creatures that I have ever known. I assure you that such people are not *for* our game. He is one of M. B.'s favourites. I heartily wish that we might get rid of him. But to compensate this I cannot sufficiently praise M. Du Courtray. He fears neither fatigue nor danger. He has been very distressed by the sea, and if I wished to depict his character to you, it would be quite the opposite of that which Cassius made of Caesar when he speaks of his illness in Shakespeare. I assure you that all his officers are excellent and wonderfully well chosen. Colonel Conway, of whom you yourself have a good opinion, is also very good, and will render us good service. If it were possible to despatch M. de C. forthwith with half a dozen of his best officers in Captain Wickes' frigate, it would render us the most important of all services.

I am, &c.,

Nicholas Rogers.

3. Lord Stormont, ambassadeur d'Angleterre à Versailles, au courant de tous les mouvements de Beaumarchais, se plaignit si fort et si souvent à Vergennes, qu'il obtint du gouvernement français un embargo sur le trafic d'armes entre la France et l'Amérique du Nord. L'ordre du gouvernement arrive au Havre, le 16 décembre 1776.

4. Dans ses cales, l'*Amphitrite* porte :

21 pièces de 4,

31 pièces à la suédoise,

20 160 boulets de calibre de 4 en fer,

9 000 grenades non chargées,

24 milliers pesant de balles de plomb.

6 132 fusils,

II pièces de 4 en fonte nommément désignées.

421. A M. de Vergennes

Paris, le 7 janvier 1777.

Monsieur le Comte,

Mes amis, qui n'ont point ici de vaisseaux de leur nation, m'assurent que M. Gérard ¹ a permis de votre part qu'ils servissent des vaisseaux français qu'ils ont loué a fret pour transporter les diverses cargaisons que le commerce de France s'empresse de leur procurer.

Ils écrivent a M. Gérard par mon postillon, pour me donner la certitude de cette permission. Moi, qui désire la recevoir de vous mesme, je vous prie de vouloir bien me la confirmer en réponse.

La nouvelle de l'escadre anglaise a Belle Ile est fausse ; quoi que le départ de cette flotte des ports anglais puisse être vrai.

L'Amphitrite, après 16 jours de très gros tems, a été forcé de rentrer un moment a Lorient, pour prendre des comestibles vivans, la grosse mer ayant noyé tous les leurs. C'est ce que mande M. Du Coudray² qui demande le secrèt et compte partir sous peu de jours.

Demain, par votre courrier, Monsieur le Comte, je vous donnerai quelques détails intéressans ; celui cy me presse trop pour m'entendre davantage.

1. Gérard de Rayneval, t. II. 235, n. 1.

2. Tronson du Coudray (1738-1777), Philippe-Charles-Jean-Baptiste, né à Reims, est devenu lieutenant en 1760 et chef de brigade en 1776. Grâce à son énergie, ses capacités et à l'influence de son frère, le célèbre avocat de Marie-Antoinette, il a d'abord impressionné Silas Deane qui lui signa un contrat par lequel une fois en Amérique, il devait avoir le rang de « Major-général », et « the direction of whatever relates to the Artillery and Corps of Engineers ». Deane, entre autres, devait bientôt éprouver des regrets, car du Coudray se distinguait surtout par son arrogance. Une fois aux Etats-Unis, le Congrès gêné par sa présence et désirant ne pas rendre jaloux les autres ingénieurs français lui donna le titre encore plus impressionnant de « Inspector General of Ordnance and Military Manufacturies ». Au soulagement du gouvernement américain, le 15 septembre 1777, à Schuylkill Ferry (deux kilomètres de Philadelphie) du Coudray ne noya dans le fleuve Delaware.

422. *De Silas Deane*

Paris, January 8th, 1777.

Sir,

As we may probably in a short time send means to forward the Stores at Nantes & Havre, I can but mention to you a Circumstance which gives me some uneasiness, and which I conceive it to be your Interest as well as mine to remove. Certain busy Persons have hinted that the Arms and other Articles were not good nor well laid in¹. Now though I have no more doubt of the Falsity of these Reports than I have of the ill designs of those who propagate them, yet to remove even the Shadow of Suspicion on this subject I propose the having an Inspection made in a way that will be at once satisfactory & without making the transaction public. To effect this I will if agreeable to you, prevail with M^r. Carmichael², whom you know, to go to Havre, and with M^r. Williams³, the Nephew of Doc^r. Franklin, who is a Merchant, and on whose Judgement full reliance may be placed, to Nantes, to examine personally into the State of the Arms and Stores, and to make their Report how they find them. I propose, farther, that M^r. Carmichael stay at Havre untill the Seine⁴ shall be dispatched. & M^r. Williams at Nantes untill the Stores from there can be got to Sea, if it can be effected in any Season. If this proposal is agreeable to you, the Gentlemen will wait on you to receive any orders you may have, & set out tomorrow, or the next Day at the farthest. With the highest Respect.

I have the honor to be, &c.,

1. Du fait de la jalousie d'hommes tels que Dubourg, du Coudray et d'autres firent circuler des rapports faisant état de la qualité défectueuse de l'équipement expédié par Hortalez et Cie. Il est vrai qu'après les inventions de Gribeauval en 1776, l'artillerie française se trouvait en possession d'un excédent d'armes démodées mais efficaces qui devaient constituer l'essentiel du matériel français livré aux Américains. Ces derniers se plainquirent d'erreur et confusions entre les cargaisons et les connaissements qui étaient souvent causés par la nécessité de maintenir le secret. Mais même lors du refus de payer Beaumarchais à la fin de la guerre, la question de la qualité inférieure des armements ne fut jamais soulevée.

2. William Carmichael, secrétaire de Deane et homme d'affaires.

3. Jonathan Williams (1750-1815), jeune commerçant venu à Londres en 1770 pour apprendre le métier, travailla pour Franklin. Celui-ci l'envoie à Nantes surtout pour surveiller l'agent américain

Thomas Morris (demi-frère de Robert Morris, le grand financier américain) qui buvait beaucoup provoquant des scandales.

4. Un des bateaux de la flotte de Beaumarchais.

423. A M. Airin

Paris, le 10^{me} janvier 1777.

J'ai communiqué à Mr. De Beau-Marchais, Monsieur, ce que ma mere me dit de votre inaction et de vos incertitudes. Il m'a chargé de vous en témoigner sa surprise. Je suis encore plus étonné que lui, Messieur (*sic*), que ses exhortations et son exemple n'aient pas ranimé votre courage que peut-il vous arriver de pis que la perte d'un temps précieux et d'intérêts, qui consomment vos bénéfices ou vos capitaux ? Si la maîtrise saisis, votre condition ne changera pas et c'est un grief de plus que vous aurés à Présenter au Conseil, pour demander des dommages et intérêts et une prorogation¹.

Vous craignés une saisie des officiers de la maîtrise, certes ce serait bien mal-adroit de leur part. Saisir serait passer condamnation sur le blâme que le grand-maître fait de leur conduite dans son procès-verbal. Qu'auraient-ils a repondre au reproche de ne l'avoir pas prevenu ? je les crois trop prudent pour se conduire de la sorte. Sans doute ils se respecteront davantage, et ils n'iront pas fournir des armes contre eux au Grand-maître.

Je pense, Messieurs, que d'après ces considérations vous ne balancerés pas a faire abatre, M.M. De Beaumarchais et Pernon vous y invitent.

Un Rhume m'a empêché de suivre les bureaux, mais il est passé, Dieu-merci, et je vais donner tous mes soins à vos affaires, n'ayant rien plus a cœur que de vous prouver le parfait attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très humble et tres obt. serviteur.

PION DE L'ISLE NOIRE

Bien des assurances de Civilités, je vous prie, Monsieur, a Mr Le Procureur du Roy de la Maîtrise, et des compliments à M. Carré.

Mr. Pion vous a dit tout ce qu'il y a de mieux à faire quoique je sois assés malade ; je ne puis me refuser au plaisir de vous dire combien le conseil qu'il vous donne est intéressant et juste.

BEAUMARCHAIS.

1. Il s'agit toujours de l'affaire de la forêt de Chinon. Voir t. I, 196, n. 1.

424. A M. Eryés officier du Port au Havre¹

Paris, ce 11 j[anvi]er 1777.

Toutes choses bien considérées, Monsieur, nous pensons qu'il faut sen tenir a faire l'expédition du vaisseau actuellement chargé, *pour St Domingues passant par Brest*, prendre au large a Ouëssant, et faire ensuite la route ; car il faut observer deux choses. Il n'y a pas eu de plaintes du voisin comme vous le croyés ! Mais seulement beaucoup d'observations sourdes, qui deviendraient funestes, si vous perdiés un moment de plus, et vous donneriés le tems de faire passer des avis aux attéragés de l'autre monde, et surtout la bonne saison serait écoulée. Le vaisseau visité reconnu bon ; sans perdre tems qu'il tire au large, comme le dernier, et qu'il aille de même a la garde de dieu. La personne qui vous rend cette lettre est chargée de rapporter ici les preuves que votre vaisseau a été bien ou mal accusé. Comme je suis dans la plus ferme persuasion que ce sont des frippons de votre ville qui vous ont joué ce tour, rendés vos preuves les plus claires possibles, et nous ferons ensuite bonne justice de ces Messieurs. Recommandés toutes choses a la prudence de Mr De Goy dont j'honore infiniment le mérite. Laissés la Seine en repos, si l'autre suffit prenés garde à l'arimage. Le 1^{er} parti n'a relaché, dit on, que parcequ'il etait mal arimé, et plus mal approvisionné. Je ne le crois pas, et j'ai envoyé quelqu'un a Lorient pour m'en assurer. On me mande qu'il est reparti. Dieu soit loué. Tout cela m'a donné bien du chagrin. Faites adresser ce vaisseau directement a Mr Le Cte d'Ennery², en lui mandant que la lettre qu'il a recue de Mr de la M... par l'amph[itrite] doit lui avoir appris l'arrivée de celui cy.

Dans ces affaires de commerce, il faut avoir affaire aux Ministres le moins qu'on peut ; se servir d'eux, sans les commettre et n'en pas trop exiger ; car, outre qu'ils sont surchargés, ils ont tant de ménagemens a garder, qu'avant d'avoir leur adhézion précise il y a bien des oui et des non a essayer et beaucoup de tems perdu.

Partés, et surtout, *n'oubliez pas les 11 canons sans affut*. Mr De Mistral³ a recu du Ministre l'ordre secret de se conduire d'accord avec vous je vous préviens que ces 11 canons me sont accordés et que je les prens sur mon compte. Que Mr Mistral les prenne sur le sien, les demande comme le reste à Mr de Sélon

et vous les remette. Il n'y aura nulle difficulté la dessus en ce pays, car ce n'est pas la chose, c'est le bruit qui fache. Allés donc sans bruit, promptement, et que votre capitaine se pourvoye ou il pourra d'un pilote cottier. Le porteur de cette lettre vous remettra aussi des instructions secrettes. Mesmes précautions, s'il vous plait, qu'au 1^{er} vaisseau parti. Tout ce qui perd du tems est mortel, et malheureusement c'est la chose ici dont on est le moins avare. Si ces 11 canons font trop de difficultés, après avoir épuisé vos moyens, gardons les pour les joindre a ceux de Dunkerque que j'espere encore obtenir quand je n'aurai plus rien a craindre pour ceux-cy.

Vous etes sage, vous m'entendés. Quand un embargo ministériel est levé il faut courir comme au feu. Crainte qu'il en revienne un autre.

Ayés beaucoup d'egard pour le porteur de cette lettre mais ne l'exposés pas trop a la curiosité de vos méchans. Que Mr Degoy dise qu'il va a Brest ou qu'il ne dise rien. Et surtout qu'il retienne s'il peut la maudite langue de ces jeunes gens. Voila tous mes conseils mes prières et mes ordres. Assurés Madame de mon tendre respect et croyés cher capitaine que si vous executés bien ceci je le ferai valoir en tems et lui pour votre avantage.

J'ai l'honneur d'être Monsieur votre très humble et très obéissant serviteur

BEAUMARCHAIS.

Si dans sa route Mr Degoy rencontrait un bon corsaire américain, et qu'il fit la bonne capucinerie de se laisser prendre par lui et conduire comme une prise par cet honeste pirate en un port du continent, vous savés bien que nous n'en aurions pas moins bonne idée de la bravoure du capitaine et de Mr Degoy. Cette idée est de moi. Voyés.

A l'instant du départ, changés le nom du vaisseau. Et que l'expédition en soit faite sous le nom *de l'Amélie*.

1. Hugues Eyriès (1731-1784), fondateur de la maison de commerce Eyriès, Le Couvreur et Cie, devint le représentant de Beaumarchais au Havre. A ce sujet voir Philippe Barrey « Beaumarchais et ses armements havrais », *Recueil des Publications de la Société Havraise d'études diverses*, 2^e trimestre 1918. Je tiens à remercier le conservateur en chef à la Bibliothèque municipale du Havre, Mme Tardif, pour ce renseignement.

2. Ennery, Victor-Thérèse Charpentier, comte de. Envoyé à Saint-Domingue par Louis XVI pour fixer les limites des possessions françaises et espagnoles, Ennery resta comme gouverneur général et y mourut, le 12 décembre 1776, donc un mois avant cette lettre.

3. Mistral, Jean-Louis-Roch, commissaire général de la marine au Havre en 1762, intendant à partir de 1787.

425. *A M. de Vergennes*

Paris, ce 13 J^{er} 1777.

Monsieur le comte,

N'ayés nul regrèt je vous prie de me parler de compte a regler sur les fonds remis pour l'angleterre¹. Ne sais-je pas, comme vous, Monsieur le comte, que l'exactitude est de rigueur en affaire d'argent, et qu'on ne peut trop tôt et trop souvent se mettre en règle au paÿs que vous habités ?

Je ne vous dois pourtant d'excuse que pour m'etre fait mal entendre, en vous remettant lautre soir les billèts et la notte que Mr Durival² a prise. J'ai cru que cette notte suffisait pour rédiger vos comptes de l'année, et vous avoir ajouté que sur le plus leger mandat de vous Monsieur Le comte, on payerait chez moi le reliquat en argent ou en papier sur Londres ou vous m'avés dit que vous aviés a payer. Comme j'y ai moi mesme des fonds considérables, j'ai lhonneur de vous remettre sur cette place a 2 usances mon reliquat de 1683-17-4 Sterl. en 3 effets a mesme échéance. C'est ceque nous appellons en termes de commerce du papier doré sur tranches, équivalent a de l'or a Paris comme a Londres. Si cela ne fait point vos arrangemens, Monsieur le comte, en me renvoyant ces effèts avec un mandat a 2 jours de vue par qui vous voudrés a Paris, la somme sera soldée a ma caisse car je n'ai pas un Louis dont je puisse vous offrir le sacrifice en or et la somme en argent n'est pas portable a Versailles.

Mais en vérifiant l'apparement de cette affaire, j'espere Monsieur Le comte, que vous serés frappé de voir que je n'en fais détacher en déduction, aucune somme relative a mes déplacements, voyages, passages, sejours a Londre, courses, travaux dépenses etc depuis deux ans, pour cette affaire, ny pour aucune autre. Ce n'est pas le moment. En d'autres tems je pourai vous rappeler que je dois a l'etat mon zele et mon travail en laissant a votre equité le soin de solliciter auprès du Roi la rentrée de mes déboursés, sans traitement, ni récompense : car c'est la mon thème. Aujourd'hui je me borne a l'exactitude du comptable en vous remettant tout ce que j'ai de reste au Roi avec la fidélité du Banquier.

La sotise et l'etourderie de nos officiers français m'ayant forcé

de dépêcher à Lorient mon secrétaire anglais³, je ne peux vous envoyer la traduction de mon acquisition de la petite rente de M... a son retour de Nantes vous la recevrez avec les 2000 qui s'y rapportent afin d'éviter confusion.

Je suis fort incommodé des suites d'un rhume qui me cole au dos les deux poumons ; et les plus humiliantes contradictions y ayant joint une fièvre d'impatience presque mortelle, pour un homme actif et qui ne se reproche rien, j'écris, je tousse, une ardeur sèche me dévore le sang et je suis bien souffrant de corps et d'esprit.

Ah ! Monsieur Le comte ! Tout va bien mal. Eh ! que faisons nous pour y remédier ?... Je ne vous ai pas écrit le grand détail annoncé ; parceque cela vaut bien mieux à dire qu'à écrire II faut pourtant que vous soyés instruit que le mémoire dont je vous ai parlé ne sera pas remis ; tout est changé, l'on a reçu de graves mécontentemens de Mr De Ch... que l'on servait, et la fureur de ce ressentiment a fait dresser d'autres batteries dont vous ne serés pas fâché d'apprendre la mécanique.

Je joins a mes lettres de change un reçu que vous voudrés bien me renvoyé signé de vous. Vous connaissés mon respectueux dévouement.

1. Il s'agit de l'affaire du chevalier d'Eon.

2. Voir t. II, 272, n. 1.

3. C'est-à-dire Théveneau de Francy. Voir t. I, 53, n. 1.

426. *De M. Eyries*

Au Havre, ce 18 janvier 1777.

Je vous prévien, Monsieur, que Mr. Carmichael, voyant les deux batimens tout prêts et d'après le plan envoye il dit qu'il n'a ordre que d'en laisser partir un qu'en conséquence ce doit etre la Seine, que le Romain restera ici avec l'artillerie pour prendre celle de Dunkerque, on fera ce qu'il decidera.

Mr. Mistral auroit bien pris sur lui pour les 11 canons, mais Mr. de Scillon, ne veut et ne peut les donner sans un ordre.

L'apostille à votre lettre au sujet de la rencontre d'un corsaire est parfaite, et on aura soin de profiter de cet avis. J'ai fait une note en consequence.

Mr. de Prier négociant à qui sont adressées ici les tentes, vou-

loit les faire arrêter par ordre de M. Bietrix. Mr. Mistral a dit qu'il s'y opposoit et qu'il repondoit de tout.

Voyés un peu dans l'embarras où ceci nous auroit jettés de mettre ces ballots à terre ? Il auroit fallu *desarimer* les navires : c'est ce qu'il ne faut pas.

Malgré que Mr. de Carmickael dise qu'il faut que le Romain reste avec l'artillerie ne pouvant dans ce moment cy la mettre à bord de la Seine son arrimage ayant été fait en consequence du plan de transverser cette artillerie hors d'ici, je pense qu'il auroit été plus sage etant tous les deux prêts à partir qu'il eussent mis en mer sitot l'embargo oté, et si on ne vouloit pas exposer la cargaison du Romain que nous allions baptiser l'Amelie, ce navire pourroit aller débarquer ses effets dans nos colonies s'il ne va pas en droiture à sa destination. Si tout etoit dans la Seine, ce seroit mieux par la marche superieure de ce batiment, celle du Romain etant la marche ordinaire d'un batiment marchand.

Nous ne donnerons cependant pas les avances à l'Amelie si Mr. Carmickael ne l'approuve pas.

427. *Aux Comédiens français*

19 janvier 1777.

Tout le monde me dit, messieurs, que je suis en procès avec la Comédie française. On suppose apparemment qu'il en est du tracas de la vie comme des plaisirs du spectacle, et qu'un petit procès doit me délasser d'un grand, ainsi que Patelin détend l'âme après Polyeucte. Il est vrai que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a treize jours sur le *Barbier de Séville*, et que je n'ai pas reçu de réponse de vous ; mais un mécontentement, messieurs, n'est pas plus un procès que cette seconde lettre ne ressemble à un exploit. Laissons jaser les oisifs. Si quelque difficulté dans les calculs suspend l'envoie de notre compte, ayez la bonté de me faire passer seulement les relevés très simples que je vous ai demandés ; je le ferai moi-même ce compte, et je vous promets de le faire promptement, car les malheureux auxquels je destine cet argent meurent de froid, en dévorant d'avance ce que je leur donnerai dans un mois.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments d'estime et d'amitié que vous me connaissez.

428. De M. Desessarts

20 janvier 1777.

Nous avons l'honneur de vous envoyer *le bordereau de compte du Barbier de Séville, suivant l'usage observé par la Comédie avec messieurs les auteurs*. L'argent est tout prêt. Mandez-nous si vous souhaitez qu'on vous l'envoie, ou si vous aimez mieux l'envoyer prendre. Permettez-nous de nous dire, avec toute la considération possible,

Monsieur, vos très humbles et très obéissants serviteurs,
DESESSARTS, pour les semainiers ses autres camarades.

429. A M. Ducoudray

Paris, le 22 janvier 1777.

Toute votre conduite, Monsieur, en cette affaire, étant inexplicable, je ne prendrai pas le soin inutile de l'étudier ; il me suffit de chercher à m'en garantir pour l'avenir, ainsi que mes amis. En conséquence, et comme véritable armateur du vaisseau *l'Amphitrite*, je joins ici l'ordre au capitaine Fautrelle d'y garder l'autorité sans partage¹. Vous avez assez de sagacité pour être persuadé que je n'ai pas pris un parti aussi tranchant sans en avoir conféré sérieusement avec des amis puissants et sages. Vous aurez donc la bonté, Monsieur de vous y conformer ou de chercher un autre vaisseau pour passer où il vous plaira d'aller, sans que je prétende gêner votre conduite en rien autre chose que sur les objets qui me sont relatifs et tendent à me nuire. Vous voudrez bien, au reçu de cette lettre, remettre au capitaine Fautrelle tous les paquets, instructions et lettres destinés à opérer la remise directe de la cargaison de son navire, et me faire passer par M. de Francy un compte en règle et figuré de tout l'argent que vous avez dépensé dans vos courses aussi étonnantes que peu nécessaires, si votre intention toutefois est de nous en faire supporter les frais, ce que nous examinerons avec équité dans le comité de nos affaires. J'ai l'honneur, etc.

1. Lafon, *op. cit.*, donne en entier à la page 88, l'ordre de Beaumarchais daté le 13 décembre 1776 au capitaine Fautrel. Il y insista tellement sur l'importance de Tronson du Coudray et les égards qui lui étaient dûs, que le capitaine, son autorité en question, acquiesça à la demande de ce dernier de retourner en France. D'ailleurs le capitaine Fautrel eut de nouveau l'occasion d'exercer son autorité mais cette fois « sans partage » comme le demande Beaumarchais. Arrivé à Portsmouth, New Hampshire, le capitaine John Paul Jones s'est présenté pour retourner en France avec les ordres du Congrès l'ordonnant d'aller à bord de l'*Amphitrite* « appearing or acting on suitable Occasions as the Commander ». Jones avait également reçu l'ordre de prises ; l'argent serait divisé en trois parties : un tiers à Jones, un tiers au congrès et un tiers aux Français ! Son offre fut refusée par le capitaine Fautrel. A ce sujet voir Samuel Eliot Morison, *John Paul Jones* (New York, 1959).

430. *A M. de Vergennes*

Paris, ce 23 J^{er} 1777

Monsieur le comte,

Vous avés eu la bonté de m'envoyer la phraze d'une de vos lettres en Pologne : Permettés qua mon tour, je vous en adresse une tirée de votre lettre du 11 J^{er}. Elle commence ainsi.

« C'est avec regrèt Monsieur, que je vous rapelle une aussi petite affaire que celle du compte a regler au sujet de la Dlle Deon. » etc.

Quel rapport, Monsieur le comte, cette phraze peut-elle avoir avec l'Amérique ? et si je l'ai montrée à quelqu'un, comment ce quelqu'un a til pu s'y tromper ? et si je ne la lui ai pas montrée, comment peutil dire qu'elle a trait aux insurgens ?

Voilà tout mon thème. Le plus dératé calomniateur ne se tirera pas de là. Je ne vous demande point à le connaitre. Mais je ne vous ai jamais caché aucun nom, quand je vous ai fait part de quelque noirceur.

Des amis chauds de cette misérable Déon sont venus me preser de vous parler encore en sa faveur. Je ne le puis plus, ai-je répondu. Le ministre a exigé tous les comptes de cette affaire. Quelque désir que j'eusse d'employer mon reliquat a faire encore quelque bien à cette pauvre folle, si elle se repentait ; cela mest interdit desormais ; les comptes sont exigés et rendus.

Ces gens doutaient ; ils imputaient mes refus à ma colere

Je n'ai pas cru commettre une indiscrétion en leur montrant la courte lettre de Votre excellence, qui porte pour 1^{re} phrase, celle que je viens de citer. Et ces hommes sont *Mr Drouet*, le *Sr la chevre* et un peintre anglais, gendre de *Wignol le bon sujet*. Je ne sais mesme si Mr de Lauragais¹ n'y était pas.

Voilà mon crime et ma justification. Nous sommes tous bien changés, Monsieur le comte, si j'ai fait la platte indiscrétion dont on m'accuse, et si vous etes devenu si crédule sur les mechancetés :

Quand j'aurai l'honneur de vous voir, je vous ferai part de choses qui me chagrinent plus que ces maladroités imputations. Alors vous verrés que le défaut d'entente entre ceux qui commandent et ceux qui travaillent est la source d'une foule de maux réels aux quels tout le zele et la sagacité du monde ne peuvent remedier.

Recevés les assurances de mon respectueux dévoûment.

Cy joint les deux doubles du compte Deon et un mot a Mr Durival.

1. Lauraguais, voir t. II, 215, n. 1.

431. Aux Comédiens français

24 janvier 1777.

J'ai reçu, messieurs, l'état que vous m'avez envoyé des frais et produits du *Barbier de Séville*, avec la lettre polie de M. Desessarts, qui l'accompagne ; je vous en fais mes remercîments : mais vos préposés aux relevés qui forment cet état ont oublié de le certifier véritable ; et, sans cette précaution, vous sentez que tout état est plutôt un apperçu qu'un compte en règle. Je vous serai fort obligé de vouloir bien le faire certifier, et me le renvoyer. M. Desessarts, qui fut praticien public avant d'être comédien du roi, vous assurera que ma demande est raisonnable.

Pour faire cesser le mauvais bruit qui court d'un procès idéal entre nous, vous devriez, messieurs, mettre sur votre prochain répertoire un jour, le *Barbier de Séville* : c'est le plus sûr moyen de discréditer les propos, et de nous venger innocemment de vos ennemis et des miens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

432. Aux Comédiens français

27 janvier 1777.

Pardon, messieurs, de mon importunité ; ce n'est qu'un mot : Avez-vous reçu ma lettre enfermant notre compte, que mon domestique assure avoir remise au suisse de la Comédie le 24 de ce mois ? Comme il ne faut qu'un moment pour certifier véritable un compte auquel on a mis tout le temps nécessaire, et que voilà trois jours écoulés sans qu'il me soit revenu, j'ai craint que la négligence ou l'oubli n'eût empêché ce paquet de vous parvenir. Je vous prie de vouloir bien éclaircir ce fait, et me renvoyer votre état certifié : je le recevrai par ce même exprès, qui a l'ordre d'attendre.

Je suis malade, on m'interdit pour quelques jours les affaires sérieuses : je profiterai de ce loisir forcé pour m'occuper de celle-ci, qui ne l'est point du tout.

Je vous demandais aussi par cette lettre d'ouvrir une fois cette semaine la boutique peinte en bleu de notre Figaro cela ne ferait point mal du tout. On s'obstine à vouloir que nous soyons en procès : il serait assez gai de prouver ainsi aux bavards qu'il n'en est rien, et que vous ne cessez point, comme on le dit, de jouer les pièces aussitôt qu'il est question de leur produit.

Je suis, etc.

433. Des Comédiens françaisCe 27 J^{er} 1777.

Monsieur,

Le compte qui vous a été envoyé peut bien être certifié véritable pour le produit des recettes de la porte de chaque représentation, parce qu'elles sont constatées.

Quant au produit des petites loges, on ne peut vous en donner qu'un aperçu, cette recette étant susceptible de variation à chaque moment, soit par la retraite ou la mort des différents locataires, qui ne louent point tous par bail, soit pour les non-

valeurs pour raison de ceux des propriétaires qui ne payent point, soit en raison des saisons, puisqu'il est notoire qu'il y a moins de location l'été que l'hiver, et que votre pièce a été jouée dans l'un et l'autre tems. Il en est de même des fraix journaliers qui ne peuvent non plus être les mêmes tous les jours ; Ils varient nécessairement à chacune des représentations en raison du choix des pièces. vous voyez par là, Monsieur, que l'on ne peut vous donner de compte que par apperçu, et faire comme l'on dit, *une cotte maltaillée*. Au reste la comédie ne pense point comme le public, et ne sait d'où vient le bruit du procès que l'on suppose entre nous.

Si vous désirez, Monsieur, de plus amples éclaircissemens, la comédie se fera un plaisir et un devoir de vous les procurer ; rétablissez votre santé qui nous intéresse ; croyez que nous donnerons votre pièce au premier moment que nous le pourrons, et faites nous l'honneur de nous croire avec toute la consideration et l'estime possible, Monsieur, vos très humbles et très obéissans serviteurs tant pour nous que pour nos camarades

Lekain¹ Preville², Drouin³, Preville⁴, DesEssarts, DuGazon, M. Du Gazon, M. Suin, Luzy.

1. Lekain, Henri-Louis (1729-1778), célèbre acteur tragique.

2. Voir t. I, 135, n. 3.

3. Mme Drouin débuta en 1742 dans le rôle de Chimène, plus tard elle joua le rôle des caractères et elle prit sa retraite en 1780.

4. Mme Préville, comédienne au Théâtre-Français de 1756 à 1786.

434. A M. de Vergennes

Lundi, 27 J^{er} 1777.

Monsieur le comte,

Quoique je croye m'être assés justifié de la platte indiscretion dont on m'avait accusé près de vous ; je n'ai pas eu de repos que je n'apprise d'où peut venir tant de mechanceté. Car de ma part, J'entens conter chaque jour des choses si impossibles des ministres du Roi, que je n'ai pu douter que quelque nouveau diable ne deroullat au travers des affaires, pour tout brouiller et tout détruire. J'en sais maintenant plus que je n'en voudrais savoir. Hélas ! Monsieur le Comte, pendant que vous doutés si un serviteur éprouvé du Roi, de M^r de Maurepas et de vous, a pu faire

une faute de jeune homme, vous ne voyés pas tout ce qu'ils osent pour vous renverser et mettre a votre place un de leurs amis. Vous n'entendés pas tout ce qu'ils disent de vous et de M^r de Maurepas, quoi qu'on ne s'en cache guerre. Il faut pourtant que vous sachiés tout cela l'un et l'autre. Mais depuis trois jours je suis au lit de chagrin, de fievre et de fatigue. Une courbature universelle et les suites d'un rhume négligé m'ont mis a bas. Je suis un peu mieux ce matin, mais pas assés pour écrire plus longuement. Je verrai ce soir M^r de Sartines, si je puis me transporter, car, pendant que le mal galoppe à pas de géant, le bien se trame à pas de tortue. — Recevés les assurances de mon respectueux dévouément.

435. Aux Comédiens français

28 janvier 1777.

En lisant, messieurs, la lettre obligeante dont vous venez de m'honorer, signée de beaucoup d'entre vous, je me suis confirmé dans l'idée que vous êtes tous d'honnêtes gens, très disposés à faire rendre justice aux auteurs ; mais qu'il en est de vous comme de tous les hommes plus versés dans les arts agréables qu'exercés sur les sciences exactes, et qui se font des fantômes et des embarras d'objets de calculs que le moindre méthodiste résout sans difficulté.

Par exemple, il est de règle que tout compte entre associés doit être d'une exactitude rigoureuse, et que rien de problématique n'y peut être admis. Cependant, à la demande très simple que je vous fais de certifier l'état que vous m'avez envoyé, vous me répondez que *l'on peut à la Comédie, certifier véritable le produit des recettes de la porte, parce qu'il est constaté chaque jour ; mais que, quant au produit des petites loges, on ne peut en donner qu'un aperçu, cette recette étant susceptible de variation à chaque moment, soit par mort, ou par retraites, non-valeurs, mortes-saisons, etc.* Ici vous proposez *une cote mal taillée* : je ne la vois pas juste ; et voici mon observation :

Votre raisonnement, messieurs, aurait toute sa force, si je vous demandais une évaluation exacte du produit futur des petites loges ; mais vous savez tous que s'il y a quelque chose d'éventuel ou d'incertain dans cette location pour les années prochain-

nes, la recette de ces mêmes petites loges pour le cours des années passées est aussi certainement arrêtée et connue, aujourd'hui, que celle du parterre et des grandes loges pour les mêmes années.

Certes il n'est pas plus difficile à votre comptable de relever, sur les livres de 1775 et 1776, le produit exact des loges à l'année, occupées dans tel ou tel mois, que de m'apprendre exactement ce qu'on a reçu à la porte tous les jours de ces mêmes mois ; et c'est faute d'y réfléchir qu'il ne vous vient pas à l'esprit que le compte à me rendre à cet égard est absolument semblable à celui que votre comptable a rendu, sur ce même objet, à la Comédie.

Si, d'après ses tableaux arrêtés, vous n'avez eu nulle peine à procéder à vos partages, il n'y en a pas plus à procéder exactement au mien, dès que je m'en rapporte aux relevés dont vous avez été contents pour vous-mêmes. Qu'est-il arrivé quand les mois ont été reconnus moins forts en location de petites loges ? La part de chacun de vous s'est trouvée amoindrie d'autant : il en doit être ainsi de la mienne, et je ne me rendrai ni plus ni moins rigoureux que vous à l'examen de ces relevés. Mais point de *cote malfaillée* entre nous ; rien n'est plus contraire aux vues honorables dans lesquelles je fais cette recherche.

Pour mieux nous entendre, substituons l'exemple au précepte ; et permettez-moi de vous proposer une méthode assez simple de calculer et compter ces produits, applicable à toutes les occasions.

Je suppose, en nombre rond, que vos registres vous ont montré pour les mois de janvier, février et mars 1775, trente mille livres par mois, de petites loges occupées ; elles auront donc produit mille livres par jour de recette.

Maintenant, telle pièce nouvelle a été jouée douze fois dans le cours de ces trois mois ; cela fait pour cette pièce une recette, en petites loges, de douze fois mille livres, dont le neuvième, pour l'auteur, est de mille trois cent trente-trois livres six sous huit deniers : rien de plus facile à vérifier.

Dans les mois d'avril, mai, juin et suivants, je suppose qu'il n'y a plus eu que pour vingt mille livres par mois de petites loges occupées ; alors elles n'ont produit que six cent soixante-six livres treize sous quatre deniers de recette par jour. Si la même pièce a été jouée encore douze fois pendant ces trois mois, il est clair que cela fait pour cette pièce douze fois six cent soixante-six livres treize sous quatre deniers de recette en petites loges, ou huit mille, dont le neuvième, pour l'auteur, est, sauf erreur, huit cent quatre-vingt-huit livres dix-sept sous neuf deniers ; ainsi

des autres mois et saisons. Qu'est-il de plus aisé qu'un pareil calcul ?

Cependant, si cette opération, toute simple qu'elle est, embarrasse votre comptable, j'ai sous ma main, messieurs, un des meilleurs liquidateurs de Paris : je l'enverrai nettoyer ce compte ; en huit traits de plume il extraira le produit net. Vous n'avez qu'à parler.

Quant aux frais journaliers, sur lesquels vous me mandez qu'on ne peut donner de compte que par aperçu, je ne vois pas non plus ce qui vous embarrasse ; un arrêt du conseil les a fixés à trois cents livres par jour : mais, comme le dit votre lettre, si les frais extraordinaires varient en raison du choix des pièces, et cela est incontestable, il ne l'est pas moins que les frais extraordinaires d'une pièce une fois connus ne font plus de variété sur les diverses représentations de cette même pièce ; ce qui éloigne tellement toute évaluation arbitraire de ces frais, que, sans vous en douter, vous en avez fait un article fort net du compte que vous m'avez envoyé.

Pour quatre soldats, à vingt sous par jour, trente-deux représentations du <i>Barbier de Séville</i>	128 liv.
Pour quatre livres par jour d'autres frais extraordinaires	128
	<hr/>
	256 liv.

D'où je vois que le *Barbier de Séville* a coûté, en frais journaliers, tant ordinaires qu'extraordinaires, trois cent huit livres par représentation. Point d'équivoques à cet égard.

Cet article n'exige donc pas plus que celui des petites loges *une cote mal taillée*. Eh ! croyez-moi, messieurs, point de *cote mal taillée* avec les gens de lettres : trop fiers pour accepter des grâces, ils sont trop malaisés pour essayer des pertes.

Tant que vous n'adopterez pas la méthode du compte exact, ignorée de vous seuls, vous aurez toujours le déplaisir de vous entendre reprocher un prétendu système d'usurpation sur les gens de lettres, qui n'est sûrement dans l'esprit ni dans le cœur d'aucun de vous.

Pardon si je prends la liberté de rectifier vos idées, mais il s'agit de s'entendre ; et comme vous me paraissez, dans votre lettre, embarrassés de la meilleure foi du monde à donner une forme exacte au plus simple arrêté, je me suis permis de vous proposer une méthode à la portée des moindres liquidateurs.

Deux mots, messieurs, renferment toute la question présente :

Si l'état que je vous ai renvoyé n'est pas juste, il faut le rectifier ; si vous le croyez très exact, il faut le certifier. Voilà comme on marche en affaires d'intérêts.

Je vous remercie des éclaircissements que la Comédie veut bien me promettre à ce sujet ; je n'en puis désirer aucun avant que les bases fondamentales de notre compte à régler soient posées exactement, et certifiées par vous : le reste ne sera que des points de fait sur lesquels, de votre part, le *oui* ou le *non*, bien réfléchi, me suffira toujours.

J'ai l'honneur, etc. ¹

1. Nous avons toujours besoin d'une étude sur la fondation et le rôle de la Société des Auteurs dramatiques, organisme qui dure jusqu'à nos jours. Déjà, en 1775, l'auteur du *Barbier de Séville* avait cru s'apercevoir que les comédiens cherchaient à faire tomber sa pièce *dans les règles* afin de la confisquer à leur profit, d'où sa lettre énergique de protestation (lettre #335).

L'image facile et divertissante d'un Beaumarchais constamment préoccupé des femmes que ses biographes se plaisent à présenter correspond peu à celle du fondateur tenace de cette Société. Il va lutter le restant de sa vie pour que soit reconnu le droit de propriété littéraire, « propriété sacrée de l'homme » puisqu'elle n'est « le fruit ni d'un honteux trafic, ni d'une oiseuse hérédité » (lettre du 14 juin 1797).

436. A Francy

Paris, ce 28 janvier 1777.

Il faut dire comme Bartholo, *le diable est entré dans mon affaire*, et remédier comme nous pourrons au mal passé, en l'empêchant de renaître. Remettez la lettre ci-jointe à M. Ducoudray. Je vous l'envoie ouverte, afin que vous puissiez répondre à ses objections, de ma part, s'il en faisait. Exhibez au capitaine Fautrelle l'ordre que nous lui donnons ci-joint en qualité de propriétaire du vaisseau qu'il commande, et prenez sa parole d'honneur qu'il s'y conformera entièrement. Je reçus hier une lettre de mon neveu avec la vôtre ¹. Aussi enfant que les autres, mon neveu paraît avoir de l'inquiétude de remonter sur *l'Amphitrite*. Vous sentez le peu d'égards que je dois à cette puérité ; recommandez-le seulement de nouveau à M. de Conway² et au chevalier de Bore ³. Ordonnez au capitaine de recevoir sur son » ord M. le marquis de La Rouërie⁴, qui nous est spécialement recommandé. Remettez au capitaine la règle générale et secrète

de sa route, et de ce qu'il doit faire en suivant sa vraie destination. Si la force majeure des circonstances l'obligeait à relâcher à Saint-Domingue, convenez avec lui et M. de Conway de ne s'y point d'arrêter, mais d'écrire à M. le comte d'Emery, de la rade, pour le prévenir que l'inquiétude seule des mauvaises rencontres a fait diriger l'ordre fictif de la marche de *l'Amphitrite* sur Saint-Domingue, et prendre de lui un nouvel ordre fictif pour la France, afin de se mettre à l'abri par cet ordre, en cas de rencontre anglaise entre Saint-Domingue et la vraie destination du navire. Vous savez bien que toutes les précautions du ministère se prennent d'accord avec nous ; c'est là-dessus qu'on peut compter.

Aussitôt après le départ de *l'Amphitrite* vous passerez par Nantes⁵, où je crains pourtant que vous ne trouviez *le Mercure* parti, car il est prêt à mettre à la voile. Bonjour, mon cher Francy ; revenez bien vite à Paris. C'est assez trotter pour une fois : d'autre ouvrage vous attend ici ; mais j'en partagerai le travail. Rapportez-moi cette lettre.

1. En 1756, la sœur de Beaumarchais avait épousé un horloger assez connu appelé Lépine, ici il s'agit du fils. Une fois aux Etats-Unis il servit sous le général Sullivan. Selon Conway (voir ci-dessous) il se distingua à la bataille de Brandywine. Pourtant son but principal était de surveiller les affaires de son oncle, but qui ne fut jamais atteint au grand déplaisir de celui-ci. Dans une lettre datée du 23 février 1780, Baron Steuben écrit à Benjamin Walker : « I received a particularly stupid letter from M. des Epiniers. He has not left for France. He asks my advice as to whether he should come back as my aide or take care of his uncle's business. You may be sure I recommended the latter. »

1. Conway, Thomas (1733-1800) né en Irlande et éduqué en France ; il y fait carrière militaire. Embarqué sur *l'Amphitrite*, le 14 décembre 1776, il arriva à Morristown à l'état-major de Washington, le 8 mai 1777. Avec le rang de brigadier-général, il participa aux opérations de Brandywine à Germantown dans la division de Sullivan. Promu major-général, le 13 décembre 1777, devançant ainsi vingt-trois autres brigadiers, sa carrière aux Etats-Unis prit fin dans les jalousies, un duel et des intrigues. (Voir Mark Boatner, *Encyclopedia of the American Revolution*, New York, 1966 sous « Conway Cabal ».)

2. Preudhomme de Borre, Philippe, Hubert, Chevalier de (1717-?), militaire, il embarque sur *l'Amphitrite*, le 14 décembre 1776, mais il est transféré au *Mercure* et arrive à Portsmouth, New Hampshire, le 17 mars. Egalement attaché à la division de Sullivan, il participe à l'attaque de Staten Island, le 22 août, à la bataille de Brandywine, le 11 septembre 1777. Accusé d'incompétence, sa lettre de résignation est acceptée par le Congrès. De retour en France en juillet 1779, il continua sa carrière militaire dans l'armée royale.

3. Le marquis de la Rouerie fut le premier volontaire breton à

s'embarquer pour l'Amérique. Il le fit à Nantes, sur le bateau américain *Morris*. Il devait s'illustrer plus tard dans la chouannerie.

5. Sur l'importance de Nantes à cette époque voir l'excellent article de L. Rouzeau intitulé « Un aperçu du rôle de Nantes dans la guerre d'indépendance américaine », *Annales de Bretagne*, juin 1967, t. LXXIV, n° 2.

437. A M. de Vergennes

Paris, le 30 J^{er} 1777.

Monsieur le comte,

Lorsqu'on écrit a un ministre qu'on respecte et chérit, on est bien embarrassé de trouver des termes pour éclaircir un fait tel que celui qui m'étouffe. Essayons, il le faut. Après que Mr Deane m'a eu montré, pendant un mois, une humeur empestée, en me disant toujours qu'il y avait quelque chose d'obscur et d'inconcevable dans les retards des vaisseaux du Havre ; j'ai voulu enfin avant hier m'expliquer avec lui sur ce ton offénçant ; il m'a répondu que fatigué lui mesme de ne savoir a qui s'en prendre ; Il avait eu lhonneur de vous envoyer un mémoire par Mr Lée¹ ; et que Votre Excellence avait clairement assuré Mr Lée que *depuis lonatems il n'y avait plus aucun obstacle de la part du ministère et que si je lui disais qu'il y en avait encore ce ne pouvait etre qu'une fourberie ou coquinerie de moi et de M^r de Montieu*³. Pardon Monsieur le Comte, si, après avoir dévoré tous les autres dégouts sans me plaindre, celui cy me reste a la gorge et m'etrangle au passage.

Votre Excellence voudra bien jeter les yeux sur les 4 lettres cy jointes écrites par moi a Mr de Sartines, les 3, 18, 22 et 29 janvier. Elles vous instruiront du véritable état des choses, s'il est possible que vous l'ignorés, et vous me dirés ensuite jusqu'a quel point vous ordonnés que je garde le silence et me dévoue.

Ce coup m'attère et me fait desirer que toute ma conduite comme homme vigilant et comme serviteur fidelle soit promptement examinée avec la derniere rigueur. Il m'est impossible de prendre un seul instant de repos jusqu'a ce que cette grace me soit accordée par vous. Lisés je vous supplie mes lettres a M^r de Sartines, et jugés de ma douleur.

En deux mots ; le ministère a donné l'ordre de tout arretter au Havre le 14 xbre 1776, et le 30 janvier 1777 cet ordre n'était pas changé malgré tous mes efforts pour l'obtenir.

Renvoyés moi mes 4 copies de lettres je vous prie après les avoir lues si vous jugés qu'elles vous soient inutiles a conserver.

1. Lee, voir t. II, 194, n. 1.

2. Jean-Joseph Carrier de Monthieu était un des associés de la maison Hortalez.

438. *Aux Comédiens français*

Paris, ce 31 janvier 1777.

J'ai laissé reposer deux jours sur mon bureau, Messieurs, la lettre cy jointe¹ avant de vous l'envoyer. Je viens de la relire à froid. Je ny trouve rien qui la doive empêcher de partir. Elle est l'expression de mon estime et de mes sentiments pour vous ; elle contient une méthode aussi claire qu'aisée pour compter avec les auteurs, du produit net des petites loges, et des frais extraordinaires que les drames nécessitent. Je vous prie de la lire avec attention, d'en accueillir les dépositions, et de vouloir bien m'honorer d'une réponse accompagnée de notre compte en règle afin que cette affaire entamée entre nous ne languisse pas davantage.

J'ai l'honneur d'être

1. La lettre 435.

439. *A M. de Vergennes*

Paris, ce 1^{er} février 1777.

Monsieur le comte,

Je vous rends grace de la bonté que vous avés de me tranquilliser. J'ai de la force contre tout ; je n'en aurais point contre vos mécontentemens. Ne me jugés jamais sans m'entendre ; c'est l'unique faveur que je vous demande. Je sais trop qu'on s'adresse a vous, et qu'on vous impute ensuite une irrésolution, bien loin de votre caractere. On m'apporte après, a moi, les reflets du mécontentement, et l'on vous fait parler, pour me les rendre plus sensibles.

Je ne croirai plus rien. J'ai la conscience intime que je fais de mon mieux, et mesme du mieux de la chose ; a travers tous les obstacles qui m'environnent, un petit succès me payera de mes

grands travaux. Je me sens déjà plus léger de moitié, depuis que mes lettres d'hier m'ont appris le départ de trois de mes vaisseaux en trois jours, celui de Lorient, un de Nantes et l'autre du Havre. Mais sans les canons, on ne me sait gré de rien. M^r de Sartines me mande pour ce soir a Versailles. Puisse-t-il enfin me tirer, d'un trait de plume, des reproches perpetuels et insupportables que je recois sans me plaindre.

S'il vous est possible de me faire savoir dans quel bulletin de nouvelles on a fait insérer quelque chose sur l'affaire Deon, vous m'obligerez infiniment ? J'en découvrirai bientôt les auteurs, et cela n'est pas indifférent aujourd'hui. Si la légère communication que j'ai faite chez moi, aux importuns amis de cette Deon, d'un de vos billets est une faute ; j'avoue que je suis impardonnable. Car c'est après y avoir bien réfléchi, que je m'y suis déterminé. J'ai cru tout a fait etouffer par la, des restes de prétentions, qui sont les vraies causes du bruit dont on menace a tout moment : mais il vaut mieux que cela soit arrivé comme cela que si je pouvais craindre qu'on eut éclairé mes papiers dans un cabinet ou je suis inabordable, conservés moi vos bontés c'est le seul encouragement qui puisse me soutenir au milieu de mes peines.

440. *Des Comédiens français*

1^{er} février 1777.

Monsieur, la Comédie n'a d'autres désirs que de vous rendre la plus exacte justice, et de faire les choses de la manière la plus régulière et la plus honnête.

Pour y parvenir, elle a assemblé messieurs les avocats de son conseil, qui ont bien voulu se charger, avec quatre commissaires de la société, d'examiner chacun de vos chefs de demande. Dès qu'ils auront pris un parti définitif, la Comédie aura l'honneur de vous en faire part. Nous sommes avec considération, Monsieur vos très humbles serviteurs, Des Essarts, Dauberval ¹, Le Kain, Préville.

1. Dauberval (ou d'Auberval) débuta en 1760 dans *Zaïre* dans le rôle de Nérestan. Il joua les grands confidants tragiques, et les raisonneurs dans la comédie. Il se retira en 1780.

441. *A M. de Vergennes*Paris, le 3^{er} 1777.

Monsieur le comte,

Lorsque le Ministère a renvoyé Mr Ducoudrai joindre son corps à Metz, il a voulu sans doute arretter le bruit et punir les indiscretions de cet officier. Je ne suis entré pour rien dans cet acte d'autorité que je n'ai su que longtems après le depart de l'ordre. J'avais mesme retenu toute plainte personelle et renfermé le vif ressentiment que j'avais de sa conduite. Aujourdui je suis forcé de vous prévenir que cet officier au lieu d'aller droit à Mètz sans passer par Paris ainsi que le portait l'ordre a ce que m'a dit Mr le Cte de Maurepas cet officier disje est à Paris ou il fait des Memoires et prétend justifier ses variantes inouies d'embarquem[en]t, faire beaucoup de bruit et surtout me faire un peu de mal.

Sitot que j'appris hier au soir son arrivée je fus chez Mr LeNoir¹ a qui je dis quil importait beaucoup a Mrs Les Comtes de Vergennes et de Maurepas de savoir promptement quel hotel garni habitait actuellement Mr Ducoudrai arrivé vendredi de Nantes a Paris. Comme il a changé de nom ; j'ai prié M. Le Noir de faire suivre Mr Le Cher du Barberin dont je lui ai donné la demeure, parceque cet officier d'artillerie est celui qui fait mouvoir contre moi toute celle de Mr Ducoudrai.

Avant ce soir on saura par ce moyen ou loge ce dernier. Mr LeNoir m'a promis de vous le mander sur le champ.

Vous voyés Monsieur le comte, tout le mal qui resulterait des mouvements bruyants de Mr Ducoudray. Deja ses amis sont en l'air et les sociétés prennent parti. Déjà Mr de St. Germain et Monte Barré² ont reçu des Mémoires. Mr de Gribauval³ se remue, et moi chétif je suis la victime qu'on prétend dévouer a sa colere. Si cet affaire etait d'un genre a pouvoir en parler ouvertement je ne ferais que rire des efforts de cet ambitieux. Mais comment croire que vous laisserés a Paris propager pour lequel seul vous avés delivré les américains d'un si rude porte-voix que Mr Ducoudrai ?

Mon malheur est de l'avoir connu, celui des américains de l'avoir choisi et préféré a Mr Du Bellegarde⁴, celui du Ministre serait de le laisser faire a paris tout le bruit auquel il se prépare. Pour moi je consens dy laisser ma teste si je ne prouve

pas que j'ai épuisé toutes les ressources de la prudence et de la modération en cette affaire : Mais c'est au Ministère seul que je dois ce compte et non au public.

Vous voila prévenu Monsieur Le comte. conférés en je vous pris avec Mr De Maurepas ; mais quelque parti que vous preniés il ne serait pas mal que vous fissiés prier par Mr LeNoir Mr du Barberin de se meller de ses affaires.

Je n'ai pas encore les ordres de livraison de Mr de Sartines et je viens d'avoir une scene désagréable avec les américains sur ces canons. Je me mêts a vos pieds Monsieur Le comte, faites un généreux effort pour moi. Ou les vaisseaux iront droit a St Domingues ou l'artillerie sera enlevée de nos ports sur des batimens étrangers. N'est ce pas obvier a tout ? Mais a quoi peut servir la perte du tems ? Si vous saviés comme les anglais present en secrèt pour la reconciliation, vous vous hateriés bien vite de me livrer mon artillerie afin que je puisse donner à mes amis la satisfaction qui peut seule éloigner leur cœur des sollicitations anglaises !

1. Jean-Charles-Pierre Lenoir (1732-1807) fut lieutenant de police à Paris de 1774 à 1785 (avec une interruption en 1776) ; il créa le mont-de-piété. Il fut l'ami de Beaumarchais pendant de nombreuses années.

2. Montbary, Alexandre-Marie-Léonor, prince de (1732-1796).

Après avoir servi dans l'armée du maréchal de Broglie en Allemagne il fut appelé au département de la guerre par Saint-Germain qui le choisit comme adjoint. Il prit le portefeuille de la guerre, le 27 septembre 1777 mais s'opposa à la guerre contre l'Angleterre et fit ressortir dans les mémoires le danger qu'une monarchie absolue courait en encourageant l'insurrection des colonies d'Amérique. Il démissionna le 17 décembre 1780.

3. Gribeauval, Jean-Baptiste (1715-1789). Capitaine du corps des mineurs, il fut envoyé par Argenson, ministre de la guerre, pour prendre des renseignements sur l'artillerie prussienne. A son retour il améliora et modernisa le système français, devenant premier inspecteur de l'artillerie en 1776.

4. Cassier de Bellegarde, inspecteur de la manufacture d'armes de Saint-Etienne, il devient lieutenant-colonel en 1769, et inspecteur général de l'artillerie en 1791.

442. *A M. de Vergennes*

Paris, 4 février 1777

Monsieur le Comte,

Enfin j'ai ma livraison, et ce matin j'envoie un exprès a Amsterdam et Flessingues. C'est bien dommage que les Hollandais soient toujours destinés a faire les 1^{ers} gains de toutes les entreprises, et cela ne peut qu'affliger un homme dont tout le but est de serrer par toutes voies le lien exclusif entre l'Amérique et la France. N'importe ; un point plus important encore est de ne pas laisser chomer les Américains faute de bonnes munitions, car si jamais ce peuple reprend la liaison ou la chaîne metropolitaine ce sera le dépit et la rage de n'avoir pu nous émouvoir en leur faveur qui leur fera faire cet acte funeste a la France. A la grandeur de nos spéculations a la vivacité de nos envois, je suis bien certain que ce coup ruinerait pour 20 ans le commerce de tous nos ports et ce n'est pas la une petite considération dans la balance politique des résolutions du conseil du Roi. Je fais un travail court à ce sujet pour être mis sous ses yeux par M^r de Maurepas. Dieu veuille qu'il prospère ; les Anglais deviennent terriblement pressans et rien ne paraît leur couter pour acheter aujourd'hui le suffrage des chefs du Congrès. Tachons que l'inertie de la France ne fasse pas faire ce fatal miracle : elle seule est capable de l'opérer.

Si c'est bien serieusement que M. Du coudrai doit s'en retourner à Metz ; il est bien a propos Monsieur le Comte que vous me le mandiez au plutot ; car ses 15 officiers dont aucun n'a voulu embarquer sans lui ont besoin de recevoir de moi de nouvelles notions sur leur conduite et rien ne pourra les contenir que la certitude pour ou contre du sort de leur insensé conducteur¹. Ils deviendront bien doux et silencieux dès qu'ils seront surs que leur général est redevenu simplement membre du corps de l'artillerie de France. J'attens pour écrire.

Obligés moi de faire parvenir le paquet y joint à son adresse après en avoir fermé l'enveloppe.

1. Pour tout renseignement sur les officiers français et la Révolution américaine, voir André Lasseray, *Les Français sous les treize étoiles, 1775-1783*. 2 vol., Paris, 1935.

443. *De Silas Deane* ¹8th February 1777.

Sir,

It is true that, at the request of the Chevalier de Chatelux ² and of the Duc de la Rochefoucault, I signed a letter simply attesting that M. du Coudray has the reputation of being a good officier, and had been very well recommended. I refused, however, to sign, until these two gentlemen had given me their word of honour, that no use would be made of it in France, and even that nobody should see it, and that as soon as Du Coudray should have it, he should depart as best he could. You are not ignorant of what has followed ; his conduct on this occasion confirms, as well as a thousand witnesses could do, my first suspicions about him. The strange, ungrateful, and perfidious conduct of this man strangely mortifies and embarrasses me, and as I wish with all my heart that I had never known him, so I wish likewise that he may never in his life see America, and if I were master, he certainly never should see it. I hope that the time will soon come, when I shall be able to explain myself clearly on the whole matter, meanwhile, as he has been bold enough to ask you to obtain for him permission to depart, this letter will prove to you how sincerely I desire the contrary. M^r Carmichael, who is perfectly acquainted with the way in which I have been used, and with my views, will give you, on all this, a fuller explanation.

I have the honour to be, very perfectly, Sir, your very humble and obedient servant.

1. Pièce jointe à la lettre de Beaumarchais du 10 février.

2. Chastellux, François-Jean de Beauvoir (1734-1788), officier et écrivain, fut reçu à l'Académie française en 1775. Il débarqua à Newport, Rhode Island, le 11 juillet 1780 avec Rochambeau. Parlant un excellent anglais, il fut considéré comme le diplomate de l'armée de ce dernier. En 1786 il publie *Voyages dans l'Amérique septentrionale dans les années 1780-81-82*.

444. *Aux Comédiens français*

8 février 1777.

Je vois avec déplaisir, messieurs, que votre lenteur à régler notre compte éveille vos ennemis et les met en campagne. Un paragraphe du *Courrier de l'Europe*, que je vous envoie¹, indique assez qu'on veut user de ce prétexte et de mon nom pour vous maltraiter dans les papiers publics.

Il ne me sera plus reproché, messieurs, d'entretenir cette erreur funeste à votre réputation même, par un silence qui pourrait être pris pour un tacite aveu de ma part.

Ne m'étant plaint encore à personne de votre lenteur, qui sans doute est l'effet de l'exactitude et des précautions que vous mettez à la rédaction de notre compte, je désapprouve infiniment les libertés qu'on se permet à cet égard dans le *Courrier de l'Europe*, et je me hâte de vous envoyer la copie du désaveu que j'en viens d'écrire à son rédacteur à Londres².

Plus je me rends sévère au règlement d'un compte qui intéresse également la fortune des auteurs et l'honneur des comédiens, moins je puis souffrir que des esprits inquiets ou turbulents donnent au public d'aussi fausses notions de votre probité, ni qu'ils traduisent insidieusement devant lui cette affaire particulière, entamée avec autant d'honnêteté de ma part que j'espère y rencontrer de bonne foi de la vôtre.

C'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, *en attendant toujours l'état certifié que vous devez me renvoyer*, votre, etc.

1. *Le Courrier de l'Europe*, 31 janvier 1777 :

« Les Auteurs se plaignent depuis longtemps du mauvais traitement et de l'infidélité qu'ils éprouvent de la part des Comédiens ; on se rappelle à ce propos le mémoire de Mr. de *Lonvay*, Auteur de la *Journée Lacédémonienne*, à qui la troupe comique prétendoit comiquement faire payer les habits nouveaux qui avoient servi à la représentation de la pièce, et qu'ils avoient fait chamarrer d'or et d'argent, malgré les instances de l'Auteur, qui réclamoit le costume spartiate, dont la simplicité ne permettoit pas cette magnificence ; l'objet des Comédiens n'étoit pas seulement de priver cet Auteur de la portion qui lui revenoit dans la recette ; ils lui présentèrent encore un bordereau magique, par lequel ils vouloient fasciner les yeux de Mr. de *Lonvay*, au point de lui faire croire qu'il leur étoit redevable de 700 liv. de manière que cet Auteur fut encore très heureux d'en être quitte sans rien déboursier.

« L'anecdote qui reproche à Mr. *Dorat*, d'avoir payé au-delà de 300 liv. pour éveiller les loges par les applaudissements d'un parterre vénal, pourroit bien aussi se réduire à un compte d'Apothicaire de la part de Mrs. *Crispin & Scapin*, et le *sans savoir pourquoi* resteroit dans un secret respectif de part et l'autre ; mais Mr. de *Beaumarchais* qui ne se croit point obligé vraisemblablement à garder aucun ménagement envers ces Messieurs, après leur avoir demandé la portion qui lui revenoit du bénéfice reçu de ses piéces, et avoir reconnu leur infidélité et leur mauvaise foi, se propose de les démasquer et de les confondre : nous verrons comment ils se tireront des mains d'un tel adversaire. »

2. Au rédacteur du *Courrier de l'Europe*.

« Paris, 8 février 1777.

« Je désavoue, monsieur, l'intention qui m'est prêtée, dans votre dernier *Courrier*, de démasquer et de confondre les comédiens français sur aucune infidélité ni mauvaise foi reconnue dans le compte qu'ils me rendent de mes piéces de théâtre : 1° parce que ce compte, qui m'avait été remis sans signature, et que j'ai renvoyé, ne m'est pas encore revenu ; 2° parce que je sais que les comédiens français ont assemblé un conseil composé d'avocats, et de quelques-uns d'entre eux, exprès pour travailler à faire justice aux gens de lettres en ma personne, et me rendre compte avec l'exactitude et la netteté qu'on les a, trop peut-être, accusés de négliger dans ces partages.

« On ne pouvait donc plus mal prendre son temps pour renouveler contre eux un reproche dont ils désirent si sérieusement se laver pour le passé ou se garantir pour l'avenir ; et l'on ne devait pas surtout accréditer d'avance, en mon nom, une accusation d'infidélité ni de mauvaise foi, que je ne puis former avec raison contre les comédiens, et que je ne veux jamais former sans raison contre personne.

« Je vous prie d'insérer dans votre prochain *Courrier*, monsieur, cet aveu de l'auteur d'*Eugénie*, des *Deux Amis* et du *Barbier de Séville*. »

445. A Francy

Paris, ce 10 février 1777.

Si vous avez fini les affaires que je vous ai recommandées par ma dernière, mon cher Francy, partez et venez ici. Je voudrais bien être sûr que M. Ducoudrai a emporté ou a laissé à quelqu'un les commissions de ses officiers et leur argent. Car d'être parti en gardant le bien et l'état de tout le monde est une si grande audace ou folie que rien ne pourrait l'excuser. On dit ici que, fuyant la colère des ministres, il est parti furtivement de Paris pour Bordeaux à dessein de s'y embarquer sous un nom inconnu. Il pourroit bien ne pas mieux réussir dans ce plan que dans tous les autres. Quoi qu'il en soit, sachez juste l'état de

tout le monde et surtout celui de M. Lenfant, car on me l'a bien recommandé¹. Il m'a écrit et paraît dans un grand besoin, vous pourriez lui laisser quelques louis s'il n'y a pas moyen de nettoyer ce que sont devenus ses gratifications et appointements. Sauf à reprendre quand on en aura des nouvelles.

Nous nous occupons de procurer aux gens de bonne volonté leur passage, mais sans bruit. Pour les gens bruyans ou indiscrets, nous ne les regretterons pas s'ils restent en France.

Revenez dès que vous le pourrez.

1. L'Enfant, Pierre-Charles (1754-1825). Architecte, qui partit pour l'Amérique avec du Coudray, signa un contrat avec Silas Deane par lequel il serait nommé lieutenant et ingénieur dans l'armée américaine à partir du 1^{er} décembre 1776. Il passa l'hiver à Valley Forge ; devenu capitaine il fut attaché à l'état-major de Steuben. Grièvement blessé dans l'attaque contre Savannah, il fut fait prisonnier par les Anglais en 1780 et relâché deux ans plus tard grâce à Rochambeau. Il fit plusieurs portraits de Washington et en 1791 il soumit le plan de base pour la ville de Washington. Quoiqu'il fût congédié comme surveillant de l'exécution de ses plans après à peine six mois, c'est L'Enfant qui donna son cachet, son caractère fondamental à la capitale américaine. En 1792 il fut engagé à soumettre les plans pour la ville de Paterson, New Jersey. Ses plans visionnaires, d'ailleurs un siècle en avance sur leur temps ne furent pas acceptés. Quoique le gouvernement américain lui ait offert des sommes d'argent ainsi que le poste de professeur de génie militaire à l'académie militaire de West-Point, L'Enfant les refusa, gardant rancune contre le nouveau gouvernement. Enterré dans un tombeau sans nom, il fut, en 1909, enseveli à nouveau au cimetière national d'Arlington.

446. *A M. de Vergennes*

Paris, 10 février 1777.

Monsieur le comte,

C'est après y avoir murement réfléchi ; c'est après avoir lu la lettre qui m'est écrite par M^r Deane dont je vous envoie la traduction ; c'est après avoir reçu ce matin par mon secrétaire tous les détails de la conduite de M^r Ducoudrai, que je vous supplie de regarder son passage en Amérique comme le plus grand mal qui puisse arriver a cette malheureuse nation.

Les noms de fou, de traître et de méchant, que M^r Deane lui donne dans sa lettre sont le fruit d'une profonde affliction d'avoir connu cet officier.

Si ces considérations sont capables de vous émouvoir ainsi que Mr le comte de Maurepas ; apprenés que M^r Ducoudrai est retourné a Nantes, que mon secrétaire l'a rencontré près d'Angers. Vous avés le tems de prendre un parti, nul vaisseau n'est prêt a le passer.

Le feu qui a pris hier au soir chez moi, m'a empêché de finir un mémoire relatif a mes dernieres nouvelles et fort important a la cause que j'ai épousée.

Vous y verrés que je mêts au rang des plus grands dangérs, pour le secrèt de la part que prend le ministère a mes opérations, le passage de M^r Ducoudrai en Amérique.

Je ne vous parle point de ses folies dont la plus insigne est son retour a Nantes malgré les ordres de se rendre a Métz parce qu'il parait que ses amis lui ont fait esperer de tout accomoder a Versailles. Ou sommes nous donc ? Grand Dieu ! Tout le monde se croit maitre ici !

En attendant mon mémoire que j'espere finir ce soir, je vous prie Monsieur le Comte de vouloir bien communiquer cette lettre a M^r de Maurepas ainsi que la traduction de celle de M^r Deane ; et prendre le parti prompt qui convient a votre sagesse. Mais j'ai l'honneur de vous prévenir que soit a Paris soit a Métz soit en Amérique votre secrèt sera certainement compromis aussitot que M^r Ducoudrai aura le pouvoir d'en parler a quelqu'un.

J'ai tout dit, maintenant, je n'en parlerai plus, c'est a la sagesse du ministere a prévoir et prévenir le mal quand il est aussi surement indiqué.

Les indiscretions de cet homme sont bien pires que celles qu'on redoutait dans Hopkins. Et cela est beaucoup plus grave que vous ne sauriés vous l'imaginer tant que vous n'aurez pas lu mon mémoire.

J'ai l'honneur de vous envoyer cette lettre par un exprès.

447. A M. de Vergennes

Paris, ce 11 février 1777.

Monsieur le comte.

Je n'ai pas fait difficulté de présenter votre billet a M^r de Sartes, parce qu'ayant l'honneur d'en etre bien connu, je n'ai pas craint qu'il prettat a ma demarche un sens détourné : mais ce

ministre n'ayant nulle inspection sur M^r Ducoudrai, m'a conseillé de porter votre billet a M^r de S^t Germain. Pardon, Monsieur le Comte. M^r de S^t Germain est l'ami de M^r de Gribauval, ce dernier est le protecteur outré de Ducoudrai. Chacun sait tout le mal que cet officier voudrait me faire. M'étant fait une loi de n'entrer avec personne en explication sur les motifs sages et pressans qui s'opposent au départ de cet officier, et sur la nécessité de prévenir ses indiscretions, je puis etre taxé de persécuter celui a l'avancement duquel au contraire j'ai concouru de très bonne foi tant que je ne l'ai pas cru préjudiciable au bien du service : Il n'est dans mon caractere ni dans mes principes de me venger de personne. Il faudrait passer sa vie a cet odieux métier. Mais on ne manquerait pas de m'en accuser si M^r de S^t Germain disait a ses amis que je me suis rendu porteur de vos ordres.

Depuis que les oisifs de la cour et les accademiciens des sciences se croyent en droit d'entrer dans la politique et de la diriger ; on ne saurait mettre des formes trop rigoureuses aux choses qui marquent. Encore a t'on bien de la peine a éviter le blame de ceux qui ne sachant ce qu'on fait ni pourquoi on le fait, veulent toujours substituer leur conjecture a leur ignorance.

Veillés donc Monsieur le Comte, prévenir vous mesme M^r de S^t Germain de la necessité d'arretter les pas et la langue d'un indiscret, puis que l'execution des ordres doit émaner de ce ministre ou plutot, si vous me passés la liberté d'une reflexion hardie n'entrés dans aucun détail en faisant passer vos intentions ; c'est le vrai moyen d'éviter tous les bavardages que des communications intimes occasionneront infailliblement.

La route de M. Du Coudrai s'est dirigée droit a Nantes.

448. *Des Comédiens français*

Ce 14 février 1777.

Monsieur,

Nous avons reçu la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire le 9 du courant, ainsi que le desaveu que vous écrivez à l'auteur du Courier de l'Europe, dont nous vous renvoyons le N^o 27.

Vous êtes bien bon, Monsieur, de vouloir réfuter les sottises d'un Gazetier, qui, pour amuser les oisifs, va recueillant les anecdotes vraies ou fausses qu'il peut ramasser. Nous n'en som-

mes pas moins reconnaissans de ce que votre desaveu contient d'obligeant et d'honnête pour nous, et nous vous en faisons nos sinceres remercimens.

A l'égard de la lenteur dont vous paraissez vous plaindre, soyez persuadé, Monsieur, quelle n'est pas volontaire de notre part. *il s'agit toujours d'assembler notre Conseil*, et la circonstance du Carnaval, jointe au service que nous sommes obligés de faire à la Ville et à la Cour, a empêché jusqu'icy la fréquente réunion des différentes personnes qui doivent s'occuper de cette affaire.

Nous avons l'honneur d'être avec autant de consideration que destime, Monsieur, vos très humbles et tres obeissans serviteurs
Préville, Desessarts, LeKain et Dauverval.

449. A M. de Vergennes

Paris, ce 18 février, 1777.

Monsieur le comte,

Je vous l'ai dit; je ne puis soutenir l'idée d'un mecontentement de vous. J'ai vu hier au soir votre lettre fachée a Mr De Sartines ; qu'il fasse partir, dites vous, ses envois sans les retarder pour attendre de nouveaux secours que nous ne voulons pas absolument lui donner.

A cela je répons ; qu'aucun de mes envois n'a été retardé pour ce nouveau coup de force étranger a mes opérations journalieres. Je répons que mon 5^e vaisseau plus fort que tous les autres va partir avant 15 jours, *improbo labore*, et de ce travail infatigable, je ne demande pas mieux que d'en etonner Monsieur Le comte de Vergennes, dont je me suis plu a si bien servir les idées patriotiques!

S'il me gronde quand j'aurai commis quelque indiscretion, quand je substituerai mon intérêt a celui qui m'est confié, quand je cesserai d'avoir un moment l'esprit tendu sur la plus grave des affaires ; je n'en murmurerai pas. Mais si je le vois faché, lorsqu'ayant combiné les plus fortes idées avec la connaissance des événemens actuels, j'aurai proposé respectueusement au Roi les plus surs et les plus simples moyens d'empêcher la paix de l'amérique avec l'angleterre, et d'eloigner au moins d'un an, la guerre inévitable de la france ; si je le vois faché de ce que je propose un léger sacrifice, a l'instant ou l'angleterre jette les

millions sterlings par la fenêtre pour épuiser l'Allemagne de soldats et les envoyer en Amérique¹ ; s'il désapprouve qu'un bon serviteur du Roi représente que deux millions sont toujours bien employés lorsqu'ils en épargnent trois cent, et peuvent rendre vains tous les projets de l'Angleterre, je penserai avec douleur que c'est le travailleur qui déplaît et non le travail.

Que le Roi rejette mes vœux ; en ai-je moins fait mon devoir en les lui présentant ? Mes travaux et mes relations étendues, ne m'ont-elles pas rendu l'affaire de l'Amérique presque aussi personnelle qu'à ceux qui tiennent de timon du Ministère ? Et quand je propose des moyens sûrs d'éloigner la guerre de la France ; sont-ce mes propres idées que je favorise ? Vous savez bien, Monsieur le comte, comment je pense à cet égard, et que mon mémoire au Roi n'est qu'un sacrifice entier de mon opinion aux vœux du gouvernement, que je respecte et sers sans pouvoir les comprendre. En quoi donc ai-je pu vous fâcher ? Je desire si peu d'être connu pour l'agent du Ministère que je vous ai prévenu vingt fois moi-même des efforts qu'on tenterait pour vous en arracher quelque preuve, et du danger qu'il y aurait que les Américains eux-mêmes pussent les acquiescer.

Calculés donc maintenant, Monsieur le comte, quel honneur, quel profit je cherche à retirer de m'être fait le facteur de la plus épineuse opération de commerce, et grondés moi si vous en avez le courage.

Chacun la croise cette opération, y nuit en sa manière. Ah ! s'il en fallait des preuves ! Elles fourmillent dans mes papiers, et moi seul je la conduis péniblement au succès, à travers les contradictions et les dégoûts de toute espèce.

C'est lorsque vous verrez tout ce qu'un seul homme a pu faire que vous regretterez de l'avoir affligé, de lui avoir refusé le seul salaire qu'il eût demandé, celui de n'être point jugé sans être entendu.

Si j'ai désiré une réponse du Roi prompte et précise ; c'est qu'un acaparement de 4 fortes cargaisons arrhées dans toutes les manufactures du Royaume, ne peut rester en suspens 15 jours, et qu'il faut ou les enlever promptement, ou manquer son coup en les laissant se disperser. Si vous traitez mes idées de chimères, il ne me reste plus qu'à souhaiter de m'être en effet trompé sur les funestes suites de l'économie que vous adoptés.

J'ai eu l'honneur de vous mander que *La chèvre est retournée à Londres et qu'il revient secrètement en France dans 7 ou 8 jours*². A vous, Monsieur le comte, à juger s'il vous convient, dans ce moment critique, de savoir, à son arrivée à Calais, ou

Boulogne, pour le service de qui il fait ces fréquens voyages. Vous etes bien averti.

Vous connoissés mon respect et mon dévouément.

1. L'Angleterre vota le versement de 4 580 000 livres sterling en paiement des services en Amérique de 29 875 mercenaires allemands dont plus de la moitié étaient de Hesse-Cassel. Seulement 60 % purent regagner leur pays natal. Voir Mark M. Boatner, *op. cit.*, p. 424-426.

2. Il s'agit toujours de l'affaire d'Eon, voir lettre 399.

450. A *Silas Deane*

Paris, ce 19 février 1777.

Tous ces examens, ces inquisitions et ces visites d'armes et de marchandises, Monsieur, avaient sans doute un grand objet d'utilité, puisqu'on les a crus nécessaires. Elles ont au moins servi à détruire toutes les malignes suspensions qu'on avait feint d'avoir sur la bonté des fournitures : c'est à dire en bon français, sur la probité de M. Hortalez, mais tout cela valait il le tems qu'on nous a fait perdre ? et maintenant qu'on ne peut que se louer de moi, et que mes cargaisons sont reconnues excellentes : oserais je vous demander, Monsieur, à quel titre vous vous rendés si difficiles sur la tenue des mes engagements quand vous n'avez encore rempli aucun des vôtres envers moi ?

Faites un peu, je vous prie, ce raisonnement à M^{rs}. vos collègues, qui savent bien critiquer ce qu'ils ne connaissent pas et qui refusent les egards de la plus simple politesse au plus utile ami de leur pays. Je vous parle, Monsieur, avec liberté, parceque mon cœur, commence à s'ulcerer tout de bon. Le Mercure¹ et la Seine² sont partis, l'un du Havre et l'autre de Nantes, en une saison où ils pouvaient aller en droiture au continent : mais quand les ministres qu'il a falu tromper sur le vrai chargement et la destination des deux vaisseaux s'en informent se rendront ils aussi faciles pour ceux cy, ce qu'ils sont bien loin d'être pour les autres ?

Je ne voudrais pas hasarder des richesses immenses comme est la cargaison de la Thérèse³, dans la saison des grands jours, en l'envoyant droit au continent. L'Amélie et la Thérèse iront donc, si vous l'approuvés, à St. Domingues. J'embarque sur l'Amélie Monsieur Carabasse, mon correspondant du cap, avec ordre d'y devancer l'arrivée de la Thérèse et d'y acheter 3 ou 4 bati-

mens Bermudiens qui doivent faire la navette du cap au continent et vice versa, avec mes cargaisons divisées et les retours qu'on leur donnera, en les déposant dans les mains des commissaires du congrès, en attendant que le congrès lui même arme des vaisseaux pour aller vider ce magasin du cap que j'aurais soin de tenir toujours pleins si l'on envoie promptement des retours convenables.

Ne me sachiez pas mauvais gré de vous montres un peu d'humeur. Il est impossible que je n'en aye pas de voir que personne que moi ne fait rien ici pour le bien de l'Amérique, et que je me suis epuisé d'argent et de travaux, sans que je puisse encore savoir si personne autre que vous m'en fait un peu de gré.

Vous connaissez l'attachement sincere avec lequel j'ai l'honneur d'etre, Monsieur,

Votre tres humble et tres obeissant Serviteur,

1. *Le Mercure*, sous le commandement du capitaine Héraud, quitta Saint-Nazaire le 5 février, et arriva en rade de Portsmouth, New Hampshire le 17 mars. Parti de Boston le 5 juin, il était de retour à Nantes le 28 juin.

2. *La Seine* est arrivé sans incident à Charleston, South Carolina.

3. *La Thérèse*, sous le commandement du capitaine Jacques Richard, n'appareilla que le 26 avril de Mindin à l'embouchure de la Loire. (Voir la lettre de Beaumarchais du 4 mai 1777.)

451. *A M. de Vergennes*

Paris, le 20 février 1777.

Monsieur le comte,

L'homme a la lettre de Pologne sort de chez moi. Je crois indispensable que vous soyés promptement instruit par moi en particulier de tout ce que vous ne pourés savoir par une autre voie.

Laissons la mes prétendues indiscretions : Je saurai bien faire mes preuves du contraire, lorsqu'il en sera question.

Mais si vous n'etes pas intimement persuadé que ce peu de lignes est l'effet du véritable attachement que je vous ai voué : Point de ménagement, refusés de me voir.

Si vous croyés encore que je suis un homme loyal, acquérés en la confirmation. Je puis me rendre si tard a Versailles que je n'y serai vu de personne.

Je vous envoie un exprès qui m'apportera votre décision Par

des lettres du 15, Philadelphie¹ ny le général Lée ne sont point pris. Mais cinq batimens anglais sont a l'orient amarés par le corsaire américain² qui a amené Mr franklin.

1. Philadelphie (population : 35 000) était la plus grande ville américaine à l'époque et le siège du Congrès. Après son occupation par les Anglais, le 26 septembre 1777, le Congrès se rencontra à York. Mais la prise de Philadelphie aida très peu les Anglais qui l'abandonnèrent en juin 1778.

2. The Reprisal.

452. *De Silas Deane*

Paris, Feb'y 24th, 1777.

Sir,

I have been for some time past very apprehensive of the risque in sending Shipp's direct to the Continent of America at so late a Season and with such valuable Cargoes ; they must, if they go direct, arrive on the Coast of America in the midst of the Cruising season of the Enemy's Shipp's, & as the ship Theresa has on board between sixty & seventy thousand Livres of Goods, purchased by the Commissioners jointly, independant of the Cargo furnished by you, I have consulted my Colleagues on the subject and laid before them your proposal of sending her by the West Indies. They are fully with me in opinion that it will be the safest, & best way, and as the season is so far advanced, & as this Rout will take a much longer time for the Goods to arrive on the Continent, they join me in urging that the utmost Dispatch may be made.

I have the honor to be, with great Respect,

Sir, your most Obed^t,
and very hum^e Serv^t.

P. S. With respect to the Amelia you have my opinion express'd in the above.

453. *A Mme de Godeville* ¹

Paris, ce 24 février 1777.

S'il n'est pas honête, Madame, de ne vous avoir pas renvoyé vos papiers, vous conviendrés au moins qu'il a été assés commode

de les garder, ne fusce que pour me ménager le plaisir de vous les reporter moi mesme au 1^{er} moment de liberté.

Trouvés donc bon que l'un aille pour l'autre, et ce calcul n'est pas aussi extraordinaire que vous pouriés le penser : Il est mesme a l'usage de bien des gens qui ne s'en accusent pas comme je le fais.

Vous les voulés ces papiers ; je vous les renvoye. Le pretexte de vous revoir naitra comme il pourra.

Quand à voire curiosité de voir les vers en prose a ma louange que vous avés écrits a votre amie, je vous en donnerai volontiers le plaisir, en vous protestant tres sincérement que je nen suis pas avec moins de respect Madame

Votre tres humble et tres obéissant serviteur

BEAUMARCHAIS.

1. Les lettres de Beaumarchais adressées à Mme de Godeville s'étalent sur les années 1777-1779. Tout en étant un délassément, ces lettres où l'auteur se voit obligé de remettre rendez-vous après rendez-vous ou de les annuler, témoignent de son activité fougueuse. Mme de Godeville, née Marie-Madeleine Levassor de Latouche était belle et aventurière. Elle avait déjà été mêlée en 1774 aux intrigues policières. Les *Mémoires secrets* l'appellent « une femme perdue d'honneur et de débauche ». A l'époque de leur rencontre, Beaumarchais avait déjà une liaison beaucoup plus sérieuse, de laquelle une fille, Eugénie, serait née, le 5 janvier 1777. Presque dix ans plus tard, le 6 mars 1786, Beaumarchais épousera la mère, qu'il appelle « sa ménagère » dans cette correspondance.

Ces lettres ont déjà été publiées par Lemerre en 1928. Nous avons comparé son édition avec les originaux pour trouver une reproduction presque exacte. Il n'existe, à notre connaissance, aucune trace des lettres écrites par Mme de Godeville à Beaumarchais.

454. A M. de Sartines

Paris, ce 1^{er} mars 1777.

Monsieur,

Quand on fait construire autant de vaisseaux, il faut beaucoup de clouds pour les attacher. Or une partie de ces clouds sont de bois et s'appellent gournables : De toutes les gournables, celles de la haute Touraine sont, dit-on, les meilleures. Vous jugés bien que ce sont les miennes dont je vous fais ici l'éloge. Mes exploiters de la forêt de Chinon ont donc l'honneur de vous proposer, par ma plume, un marché a signer de *900 milliers*

de ces excéllentes gournables ¹. Je l'avais envoyé quintuple a M. Potties qui me le renvoye, pour la double raison qu'il faut que vous en ayés le premier connaissance, et que lui n'en doit plus jamais entendre parler.

Je vous prie donc, Monsieur, mais non pas a mains jointes comme je le fais quand il s'agit des grands objets, de vouloir bien faire passer ce quintuple marché a l'examen de M. de la Frenaye, pour qu'il vous la rende a la signature si mes gournables ont l'heur de lui plaire.

Ce mesme exploitateur, *le S. Carré* ², qui s'occupe a remplir un antécédent marché de bois de marine que vous avés bien voulu accepter, vous supplie d'ordonner qu'il lui soit envoyé un passeport pour le flotage de ces bois, sans frais, tant sur *la loire*, que *le Cher*, *Lindre*, et *la Vienne*, qui envelopent son exploitation³. Ce passeport se donne a tous les fournisseurs.

Je ne joins pas ici le papier qui exige signature de M. Le C^{te} de St. Germain, pour ne pas vous fatiguer en vous demandant tant de choses a la fois ; d'autant que je ne puis m'empêcher de finir toutes mes lettres par vous demander la continuation de vos bontés, en vous assurant de mon sincère et respectueux attachement.

1. Beaumarchais dirigeait une société pour l'exploitation de cette forêt depuis 1766. Voir t. I, p. 196, n. 1.

2. Voir t. I, p. 217, n. 1.

3. A ce sujet voir Paul W. Bamford, *Forests and French Sea Power, 1660-1789* (University of Toronto Press, 1956).

455. A M. de Vergennes

Paris, ce 2 mars 1777.

Monsieur le comte,

Je ne vous adresse pas la lettre cy jointe ; parceque je vous crois d'avance pénétré de tout ce que j'y annonce. Je vous prie seulement de la lire, vous seul, et de la faire passer tout de suite a Mr De Maurepas après l'avoir cachetée.

Mr. Du Coudrai est parti pour St Domingue. a son entrée au vaisseau, il a envoyé aux deputés d'amérique un mémoire contre moi, que ceux ci ont eu l'honesteté de me faire remettre sur le champ.

l'esprit de ce mémoire est de leur persuader qu'il a obtenu du gouvernem[en]t tous les secours qui ont passé par mes mains, et que la vanité de m'emparer comme négociant de tout le mérite de cette opération, l'a seule dénaturée.

Le monstre ! on y lit cette phrase *Mr DuCoudrai n'ayant enmené avec lui sur ce vaisseau (l'amphitrite) qu'environ la 5^e partie des bouches a feu qu'il avait obtenues du gouvernement, et les agens dequi ce départ dependait etant changés, (ces agens changés cest moi ; les changemens y sont indiqués venir du gouvernement) Il a cru sa présence utile a Paris a ces nouveaux agens, et a l'objèt dont le succès lui importait autant et plus qu'a eux*¹.

Voilà selon lui ses voyages justifiés ; il était l'agent du Ministère et le commerce de Mr De Beaumarchais n'est qu'un masque ! Il l'a dit ; il l'écrit. Ainsi donc son objèt est de détruire mesme les reproches de Mr Deane en Amérique et de se donner pour le sauveur de l'Etat, par les efforts quil a fait en france pour obtenir les secours du gouvernement.

Et cet homme passe ! Et les ordres du Roi seront éludés a Metz, a Paris, a Nantes, a St Domingue ! et tout le monde sera compromis. Cela me met en fureur.

Recevés avec bonté les assurances de mon respectueux dévouement.

1. Beaumarchais ne se rendait pas compte et ne pouvait pas se rendre compte du tort que ce mémoire de Du Coudray allait lui faire. D'une part Du Coudray donnait au congrès américain l'impression que tout le matériel que Hortalez et Cie leur envoyait, représentait un cadeau du gouvernement français et d'autre part, que Beaumarchais était malhonnête. Déjà les soupçons pesaient sur Beaumarchais, soupçons qui existent toujours. La mauvaise réputation que Du Coudray s'est acquise une fois aux Etats-Unis, ne démentait pas ses accusations.

456. A M. Durival¹

Paris, ce 3 mars 1777.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la copie certifiée par moi conforme a l'original de l'acte passé entre Mxx (St Grandé) et moi pour la cession qu'il m'a faite a Londres, de la moitié de son annuité. Mon secrétaire anglais est resté si peu de tems a Paris que j'ai a peine eu celui de le lui faire copier. Cette

pièce suffit pour établir a quel prix j'ai acquis cette annuité et en former la balance juste avec les fonds y destinés.

Mr le Cte de Vergennes sait comme moi les raisons qui m'ont fait préférer cette forme d'acte a toute autre.

En attendant que j'établisse une cession a mon tour de cette annuité, comme est convenu entre Mr le Cte et moi, j'ai l'honneur de vous envoyer le montant net de ce que Mr Vanek a tiré sur Mr D'horveley depuis mon acquisition. Convention faite avec le vendeur que le quartier courant Lui serait abandonné pour les frais de consulte, d'expédition courses etc. Je continuerai jusqu'a ce que le projet de cession ait eu son exécution naturelle et point trop précipitée 4 quartiers a 21.17.6 font jusqu'au 29 janvier dernier 87.10.0 que je vous remets cy joint en une lettre sur Londres dont vous voudrés bien me faire passer le vu de l'acquittement ainsi que la reconnaissance de l'emploi du capital. J'ai lhonneur d'être avec toute la considération et les sentiments possibles Monsieur Votre tres humble et tres obéissant serviteur.

1. Jean Durival (1725-1810), premier secrétaire des Affaires étrangères.

457. *De M. Eyries*

Havre, le 4 mars 1777.

Me voici au Havre d'hier à 3 heures après midi. Nous n'attendons que M. Carabas pour faire partir l'Amélie.

J'ai commencé à prendre des arrangements pour notre opération des prix. Je ne veux pas m'expliquer ni m'engager à des dommages etc. Je dis que j'entends que les batiments iront dans tel port ou rade de la côte de France que je desirerai. Là ils trouveront de quoi charger etc. moyennant un prix fixé de chaque tonneau de marchandises qu'ils introduiront à St. Domingue.

J'ai aussi l'affaire de la malle de Lisbonne dans quelques jours je serai plus à même de vous entretenir à ce sujet.

Je me flatte que sitot les lettres reçues de Lorient je serai pret à executer.

Il n'est pas possible que M. Degoy et ses compagnons s'embarquent sur l'Amélie, malgré toute la bonne volonté de M. Mistral, il ne le peut, mais je pare à cet inconvenient en le faisant passer sur un navire qui ira à la même destination, et qui partira sans faute dans le courant de la semaine.

M. Dean¹ a ici un petit bâtiment dans lequel il faudroit du lest en plomb ou en feu. Si nous achetons des vieux canons et boulets (supposé que nous en trouvions à vendre) ils couteront. Ne vaudroit il pas mieux que vous puissiés obtenir des boulets qu'il y a ici de la Marine, Ce seroit autant de transporté pour les Americains. Le Capitaine est un bien brave homme. Vous le verés à Paris où il va se rendre sous peu de jours. Il auroit fallu qu'il y eu eut un de même dans l'Amphitrite. Il est dommage qu'il ne parle pas françois.

Au lieu d'embarquer toute la poudre sur l'Amelie, j'en mettrai quelque peu sur le navire de M. Dean. Si je ne prenois ce parti il seroit fort embarrassé d'en avoir, attendu que ce bâtiment va etre pret sous peu de jours.

1. Silas Deane.

458. A M. de Vergennes

Paris, le 7 mars 1777.

Monsieur le comte,

Je ne vous parle point de la position des anglais en amérique ; parceque, si vous avés, comme je n'en doute pas, d'autres détails que ceux de la gazette de la cour anglaise, vous savés qu'elle est très facheuse, et que les anglais sont coupés, en partie cantonnés ou rencognés dans l'ile de newyork¹ ; qu'il y a eu 3 actions principales, au lieu de deux, et que dans vingt petites rencontres les anglais ont été rossés, comme dans ces trois journées remarquables. que les américains ont repris tout le terrain des *Jersey's*² ; qu'un corps de 6 000 hommes sortis de conecticut, s'est emparé de *King'sbridge*³, et que toutes les ames de ce paÿs sont de nouveau renflamées par ces succès. Mais tout en ne vous en parlant pas, voila que je vous ai tout dit. Si vous le saviés dans ce détail, il ny a pas grand mal de l'avoir répété, abondance de choses agréables réjouit le cœur⁴, ce qui ne réjouit pas le mien ; c'est que j'ai manqué les 5 vaisseaux chargés de l'orient. Ils étaient vendus quand mon agent y est arrivé. Je me confesse a vous pour le péché que je voulais commettre ; parceque j'ai bien du chagrin que d'autres l'ayent commis a ma place. les 5 vaisseaux et leurs cargaisons ont été vendues 90 m.L. et valaient 600 m.L.⁵.

Malgré les ordres donnés par vous au sujet des armateurs américains qui amènent des denrées dans nos ports ; la ferme générale chicane toujours, au point que plusieurs vaisseaux sont allés depuis peu encore, se débarasser a Bilbao ce n'est point la route que j'ai voulu leur apprendre, vous le savés bien. J'en ai fait mes plaintes a Mr Rolin. Mais depuis la mort de Mr De Cluny⁶ cet objèt n'a plus été reccomandé par Mr Le Controlleur général et Mr Rolin prétend qu'un nouvel ordre est très important a recevoir, faites moi la grace, Monsieur le comte, de vouloir bien écrire a Mr. Taboureau⁷ de me donner une audience particulière ou je lui demanderai ce qui devient si nécessaire a obtenir a présent que mes retours sont près d'arriver ; et rendés moi porteur de votre lettre, a moins que vous ne trouviés l'instant de le prier demain ou dimanche de m'accorder un rendés-vous très prochain a ce sujet.

Le dernier vaisseau que je charge et qui est prêt a partir, s'appelle *le comte de Vergennes*. quoique ce nom la soit fort doux pour moi, et qu'il semble fait pour porter bonheur a ma cargaison qui est superbe ; comme ce n'est pas de mon bail que ce vaisseau se nomme ainsi : pour peu que vous craigniés les applications que les anglais peuvent faire du nom du navire a son emploi ; Dites un mot et je l'en ferai changer ; quoiqu'il me fait un peu dur de le débaptiser⁸. Lui parti j'aurai en mer *l'amphitrite, l'amélie, le mercure, le marquis de la Chalotais, la Seine la concorde*. Deux vaisseaux *Bermudiens* en attendant le reste, et *Le comte de vergennes* qui ne s'appelle ainsi que jusqu'a vos ordres.

Jamais affaire de commerce n'a été poussée avec plus de vigueur, malgré les obstacles de toute nature que j'y ai rencontrés. Dieu lui donne un bon succès.

Le plus agréable de tous est la certitude ou je suis d'avoir bien saisi vos idées, et de les avoir mis en œuvre avec noblesse et vivacité.

Conservés moi vos précieuses bontés.

1. Ce n'était pas tout à fait le cas. Les Anglais avaient choisi la ville de New York pour passer l'hiver. En plus des avantages d'une grande ville (population : 22 000), sa situation sur une île rendait une attaque surprise à peu près impossible.

2. Après la prise de Fort Lee et Fort Washington par les Anglais, le général Washington se réfugia d'abord à Trenton, ensuite à Brunswick, toujours poursuivi par Cornwallis et finalement s'échappa en traversant le fleuve Delaware. Ici Sullivan vint rejoindre Washington, ainsi que Gates et Cadwalader. Washington se trouvait ainsi à la tête d'une armée de six mille hommes, dont les trois quarts allaient partir

le 31 décembre, puisque leurs obligations étaient terminées. La nuit de Noël, Washington traversa le fleuve Delaware et vainquit les Hessiens à Trenton, le 26 décembre. L'offre de verser \$ 10 à chaque homme pour qu'il reste encore six semaines ayant été acceptée par la grande majorité d'entre eux, Washington sut garder assez de soldats pour attaquer Cornwallis et gagner brillamment la bataille de Princeton, le 3 janvier. Hackensack et Elizabethtown tombèrent aux mains des Américains, le 6 janvier, et ainsi les deux armées s'immobilisèrent pour l'hiver.

3. Le pont qui sépare l'île de Manhattan et le Bronx, donc point stratégique.

4. Beaumarchais recevait ses nouvelles surtout des trois Américains à Passy : Deane, Lee et Franklin. Ce dernier reçut dans la première semaine de mars une lettre datée de Baltimore, le 9 janvier 1777 et envoyée par le comité secret, racontant les victoires de Trenton et Princeton. Voir E.E. Hale, *Franklin in France* (New York, 1887), I, 97-99.

5. Il s'agit de cinq bateaux anglais, dont quatre en route pour l'Espagne furent saisis par le Reprisal, capitaine Lambert Wickes. Dans une lettre à Franklin envoyée de Lorient, 5 mars 1777, Wickes écrit : « Gentlemen, I received two of yours of the 25th by M. De Francy, who I am sorry to say came so late, as our sales were complete before his arrival. » (Lettre citée par E.E. Hales, op. cit., I, 117.)

6. Clungy mourut en octobre 1776.

7. Taboureau des Réaux. Conseiller au Parlement de Paris, contrôleur général des finances d'octobre 1776 jusqu'au 2 juillet 1777.

8. Il s'agit de *La Thérèse* qui gardera son nom.

459. *A M. de Vergennes*

Paris, ce 8 mars 1777. Dimanche matin.

Encore une lettre, allés vous dire ! Il ne finit point ! Eh ! comment finir, Monsieur Le comte, lorsque de nouveaux objets excitent sans cesse mon attention et ma vigilance ? Il faut bien que vous sachiez tout ! un secrétaire particulier de Lord Germaines¹ est arrivé ici par le havre, envoyé secrètement à Mrs Deane et Franklin. Il est porteur de propositions de paix, la plus superbe récompense lui est promise s'il réussit à les gagner. Les offres de l'Angleterre à l'Amérique sont telles qu'un député peut les envoyer à Philadelphie avec honneur.

Le Docteur, dans ce moment, veut éloigner de France Mr Deane². Et mon travail à moi c'est d'empêcher qu'il ne parte. La mâle fermeté de ce républicain peut seule arrêter les insinuations de toute nature dont on use envers le docteur³. enfin il faut vous dire ce qui est trop long à vous écrire. Et c'est ce

que je ferai quand vous me l'ordonnerés. la paix ou la continuation de la guerre dépendent de trop peu de chose pour que vous puissiez refuser d'influer aussi facilement sur ce grand événement.

Et Linguet ! autre objet de sollicitude ! Peut on pousser l'aigreur aussi loin ? Ce n'est pourtant pas un méchant homme. c'est un homme aigri et surtout poussé a ce qu'il fait par l'intrigue.

L'ouvrage qu'il prépare va donner du chagrin a Mr. de Maurepas, a vous du déplaisir, a Mr d'aiguillon⁴ le coup de la mort, et une joie, un plaisir indicible a tous les ennemis de l'administration actuelle. Peut être est il trop tard pour remédier a cela ? Peut être est il encore possible de tout arrêter sans se compromettre. quelque soit votre opinion la dessus ; je vous offre, j'offre a Mr De Maurepas des efforts qui peut être auront plus de poids que ceux de l'autorité. Je l'aimais ce Linguet⁵. Son éloquence me charmait. Il paraissait faire assés de cas de la force et de l'honnêteté de mon caractère. Voyés Monsieur Le comte, Voyés avec Mr De Maurepas. Vous connaisés ma discrétion ; et j'en ai quelquefois ramené de plus méchants. Il est affreux que des Ministres aussi gens de bien soient vilipendés par une plume aussi acérée. Il est douloureux que la france soit privée d'un homme aussi éloquent. C'est le plus vain et le plus irascible de tous les écrivains. Mais il est faible comme un enfant devant un homme qui sait son secrèt. Voyés. tout ce qui est honête, je le puis. Je le dois a Mr De Maurepas et a vous. Eh ! Si vous avés quelque confiance dans mon attachement qui me rendra plus fort de moitié, Parlés. personne ne sera compromis si j'enchaîne ce tigre ; et personne ne le sera, si mon zele et mon éloquence ont manqué leur effet. C'est ce petit coquin de la chevre qui a répandu des exemplaires de cette lettre. Il en est arrivé d'autres par la hollande. Eh ! Pourquoi tout ce train ? pour une critique littéraire ! Je suis dézolé du triomphe que je vois sur certains visages. Voulés vous en jaser ? Mr De Maurepas veut-il m'entendre, et se concerter ? Sur tous ces objets j'attens vos ordres.

C'est un bonheur pour moi de vous donner de nouvelles preuves de mon attachement respectueux.

T.S.V.P.

Lundi matin

Hier, vous ou Mr Gérard avés vu Mr Deane. pendant qu'il était a Versailles quelqu'un était chez moi qui m'instruisait.

Les propositions de l'Angleterre sont belles, acceptables on a trop flatté en Amérique les peuples d'une alliance avec la France. Ils sont trompés sur ce point désiré ; si vous ne répondez pas net sur la question qui vous sera bientôt posée à cet égard, la paix est décidée avec l'Angleterre et sera très promptement conclue. Les succès militaires ne donnent point tout ce qui manque à une grande nation. Elle fait aujourd'hui l'impossible pour se soutenir. Mais soyez sûr qu'elle ne peut aller plus loin sans vous, ou sans se raccomoder ; voilà ce qui m'a bien été prouvé hier. J'ai la dessus plusieurs propositions à vous faire ; à faire à Mr De Maurepas. Vous m'avez dit sur la lecture de mon dernier mémoire que je vois en noir. Soyez certain pourtant que si Philadelphie eut été prise on n'aurait pas attendu un moment de plus pour vous parler comme aux hollandais. quitte à répondre comme eux.

Si vous avez vu le Prince de Marsan hier. Il vous aura assuré que nous nous sommes rendus inexpugnables sur le plan de Mr... faites la guerre quand vous voudrez. Le Roi a 150 millions à toucher 8 jours après nous avoir adoptés.

1. Lord George Sackville Germain, 1st Viscount Sackville (1716-1785). Secrétaire pour les colonies américaines. Pour les nombreux efforts de négocier la paix avec les Américains, voir Gerald S. Brown, *The Colonial Policy of Lord George Germain (1775-1778)* (Ann Arbor, Michigan, 1963).

2. Rien dans la correspondance de Franklin ne semble justifier cette accusation. Mais tandis que le but de Franklin était essentiellement politique, celui de Deane était commercial. Franklin désapprouvait sans doute ce mélange des affaires du gouvernement américain : procuration des matériaux, avec un excès de spéculation privée auquel se livrait Silas Deane à une époque si cruciale pour l'Amérique. Beaumarchais avait tout intérêt à garder Deane à Paris. Voir Thomas P. Abernethy, « Commercial activities of Silas Deane in France », *American Historical Review*, 1934, XXXIX, 477-485.

3. L'idée qu'il fallait « la mâle fermeté de ce républicain », c'est-à-dire Silas Deane, pour défendre le célèbre docteur Franklin, a dû faire sourire Vergennes. Voir Gerald Stourzh, *Benjamin Franklin and American Foreign Policy*, 2^e éd. (Chicago, 1969).

4. Duc d'Aiguillon (1720-1788), ministre et pair de France et parent de Maurepas, célèbre surtout pour sa querelle avec le duc de la Cbalotais.

5. Linguet, Siinon-Xicolas-Henri, avocat et publiciste (1736-1794), éditeur de l'hebdomadaire *Le Journal politique et littéraire* dans lequel il attaqua à peu près tout le monde, ce qui l'obligea à vivre à l'étranger. Il participa aux débats de l'Assemblée en 1791-1792, et fut guillotiné en 1794.

460. De M. de Sartines

A Versailles le 14 mars 1777.

Je me suis fait représenter, Monsieur, le Projet d'une soumission que vous m'avez adressée pour une fourniture au Port de L'Orient par le S. Carré, de neuf cens mille Gournables. Comme vous paraissez vous intéresser au succès de cette entreprise, j'aurais désiré que la Proposition de ce Marchand eut été acceptable, mais les Prix qu'il demande sont beaucoup trop forts : les Gournables se payent suivant les marchés existant, 175 fr. le Millier et la Première espèce 140 fr. la seconde 110 la troisième et 85 fr. la Quatrième. Si le S. Carré consent à les livrer à ce prix rendus non à L'Orient, mais à Brest, il peut adresser une nouvelle soumission à M. De la Porte Intendant de ce dernier Port, qui examinera cette offre en Présence du Conseil de Marine, et me la renverra pour être acceptée autant toutefois que cette fourniture sera jugée nécessaire pour le Service.

Quant à la demande que vous me faites du Passeport pour les Bois de Construction que le S. Carré doit livrer ; il a été vérifié qu'il a été envoyé a ce marchand de Bois le 12 du meme Mois.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

461. A M. Airin

Paris, ce 16 mars 1777.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, La Reponse que M. De Sartine m'a faite a votre demande sur les Gournables c'est a vous de juger si la difference de vos prix a ceux du Ministre vous permet de continuer vos offres ; dans ce cas vous auriez La bonté de me le mander et J'écrirais a M. De la Porte Intendant à Brest que je connais beaucoup ; quant a ce qui regarde le Passeport que je vous ai demandé il est bien certain que le Ministre m'en avait envoyé un comme il le dit et qui s'est égaré dans les mains de M. Pernon ou de M. Pion a qui je l'avais remis. J'écris au Ministre en ce moment pour luy en redemander un autre. Je ne fermerai pas ma lettre sans avoir été faire le train au Petit Grand maitre sur le retard qu'il fait de mettre sa signature a

son ordonnance qui doit suivre l'arrêt du Conseil. Je finirai ma lettre quand J'aurai sa réponse et vous enverrai le resultat de Notre conversation en Postscriptum. J'ay l'honneur d'être Monsieur votre tres humble et tres obeissant serviteur.

[P.S.] Je viens de chez le grand Maître qui est parti hier au soir pour la Champagne ; ainsi je remets le train a son retour.

Je vous envoie toujours la copie collationnée de l'arrêt du conseil parce que ce grand maître a gardé la grosse de notre arrêt en disant a Mr. Pion que c'était sa jurisprudence de n'envoyer que des copies mais qu'il y a quinze jours qu'il a écrit aux officiers de la maîtrise et que l'arrêt devait avoir eu déjà son effet. D'après cet avis que Je vous donne et ce que Je vous envoie, Je vous prie de prevenir la maîtrise que si l'on passe outre Je prendrai a partie ceux qui le feront et si c'est de l'ordre de Langlure, l'anglure lui mesme tout sot et méchant qu'il est, et Je vous recommande de faire toutes protestations et formalités qui me mettent a mesure de la prise a partie.

Je vous souhaite le bonjour. Nous n'avons pas vu le panier de truffes que vos dernieres lettres m'ont annoncé.

En attendant votre réponse je vais prevenir Mr. de Beaumont et Mr. Taboureau de ce qui se passe en Touraine ¹.

1. Pion de l'Isle Noire à M. Airain.

Paris le 4^e avril 1777.

M. de Beaumarchais, Monsieur, me charge de répondre à votre lettre du 30^e du mois dernier.

M. le Grand-Maître me dit qu'il faisait son affaire de l'enregistrement de l'arrêt du 28 janvier, lorsque je lui en ai présenté la grosse qu'il a gardée suivant son usage, en le laissant faire, vous eussiez épargné des frais. Il faudra renvoyer la copie collationnée de l'arrêt pour en demander l'interprétation. M. Beau-Marchais vous a recommandé à M. l'Intendant de Brest. Il va le faire encore pour l'engager à accueillir favorablement vos nouvelles propositions. Vous trouverez ci-inclus un passeport de 18 000 pieds cubes de bois de construction.

M. Le Gentil de l'Hermoisian avocat de M. Pascaud a écrit deux fois à M. De Beau-Marchais, pour le prier d'envoier ses pieces à M^e Racine, afin de le mettre en état de consommer l'arbitrage. Vous seul savés où elles sont, — donnés-les donc avec un mémoire instructif sur cette affaire, afin qu'on soit en état de la suivre et de la terminer. J'ai l'honneur d'être très sincèrement Monsieur votre très humble et très ob'serviteur.

Pion de l'Isle Noire.

462. A M. de Vergennes

Paris, ce 22 mars 1777.

Monsieur le comte,

En supposant toujours que votre intention n'est pas que l'Amérique perisse ou se raccommode avec l'Angleterre faute des secours qui lui sont indispensables pour se défendre, si vous pouvez les lui procurer ; en supposant aussi que mon travail et mon ministère n'ont pas cessé de vous être agréables en cette partie ; j'ai trouvé le moyen de soutenir les américains, sans que vous soyez obligé de déboursier des sommes considérables que vous n'avez point ; mais de l'usage desquelles l'Amérique ne peut absolument se passer.

Si vous me regardez comme l'avocat importun de cette nation auprès du ministère de France peut être en ai je investi l'emploi comme une occupation aussi noble, qu'utile aux intérêts de mon pays. Mais comme je ne l'ai pas fait sans votre agrément secret ; il faut bien aujourd'hui que vous m'écoutez, que vous m'aidiez même ; si vous ne voulez pas laisser sans effet un plan qui est sans danger.

Mr Deane est venu plusieurs fois traiter avec moi de cette grande affaire. Sa base à lui c'est que le gouvernement doit servir de caution à l'emprunt qu'ils feront. Mais tant que vous affecterez la neutralité, cela n'est pas possible.

Mon plan à moi, dont je ne vous donne ici que l'aperçu, c'est

1° de former moi même une société de négociants français d'Étrangers de plusieurs desquels j'ai déjà les paroles.

2° De faire entrer dans la mise commune et pour ma portion la masse de mes créances sur les américains et de faire d'avance à ma société les bénéfices de mes 1^{ers} retours ; à condition que chacun mettra dans l'affaire autant de fonds que je prouverai en avoir mis moi même.

3° que tout ce qui pourra être utile à l'Amérique et se prendre en Nature dans les magasins du Roi sans nuire au service me sera accordé sans difficulté sous mon engagement de remettre en nature, ou de payer sous un terme semblable à celui que nous imposerons aux américains.

4° que vous me fournirez un moyen étranger aux américains de donner à mon crédit actuel toute l'étendue dont je peux avoir

besoin pour être chef de cette entreprise ; ce qui est aussi facile que peu dispendieux.

5^o que vous me mettrés a mesme d'offrir a mes associés un attrait pour me les attacher : Mais comme celui qui se tire de l'espoir des bénéfices venant des américains et par leurs retours a un caractère d'incertitude assés peu engageant ; je vous indiquerai quelqu'autre dont l'economique trésor royal n'aura pas a souffrir, mais qu'il m'est indispensable de mettre en avant, si je veux un plein succès.

Voila Monsieur Le comte en peu de mots l'aperçu de mon opération qui n'est comme vous voyés, que de l'extention donnée adroitement a ce que je fais depuis un an.

Avec tout cela, je ne me flatte pas de pretter aux américains les deux millions sterlings qu'ils demandent ; mais je leur pretterai bien 7 ou 8 millions de francs ; et filant le tems pour le reste, en faisant une navette non intérrompue d'envois et de retours, nous pourons, en attendant les evenemens, fournir au moins l'etroit necessaire a cette brave nation, qu'il serait si absurde et si lache d'abandonner quand elle brule de s'allier a nous.

Si vous ne reculés pas sur les choses que vous pouvés faire, sans vous compromettre ; j'engage ma parole de réussir surtout le reste.

Depuis 15 jours je suis abimé dans la méditation et les correspondances qu'exigé cette affaire. Aujourd'hui je suis en etat de la traiter secrettement avec vous et Mr De Maurepas, le soir que vous voudrés j'attendrai vos ordres.

Mais pendant que je traite avec vous ; je vous préviens que l'on traite ici sourdement d'angleterre avec Mr. franklin ce que vous ignorés sans doute et ce que je suis bien sur que Mr Deane ne vous a pas dit ; persuadé qu'il est que son collègue ne se laissera pas gagner et parcequ'il ne veut pas diminuer la bonne opinion qu'on a de ce collègue : mais moi que l'expérience a rendu défiant, et qui suis habitué a tirer des conjectures de ce qui me frappe, j'ai jugé, par les lettres de Londres et les menées du ministère anglais, qu'on regarde Deane comme un obstacle formidable a tout projèt d'acomodement ; et qu'on veut tirer de ce Paÿs a quelque prix que ce soit.

Voila le motif qui a engagé le Lord Germaines et Lord Temple¹ qui ne tardera pas a succéder a Lord North², a faire compromettre Silas Deane dans le procès de Jean le Peintre, par le moyen de saute mouton ; Ils veulent le rendre odieux aux anglais, désagréable aux français, et le dégouter de Paris. Mais nos nouvelles portent une anonce si positive des intentions du Ministère, que

mes conjectures deviennent des faits. Ils ont le projet de le faire enlever de France et d'en faire la victime expiatoire de leur folle entreprise sur l'Amérique. J'ai rassuré Deane et lui ai promis que l'on veuille à sa sûreté de manière à dérouter les enleveurs s'ils s'y hasardent et je lui ai promis les moyens de dormir tranquille dans ce pays de protection et de neutralité !

Communiqués je vous prie cette lettre à Mr Le Cte de Maurepas et donnés moi vos ordres pour Versailles.

Je joint une lettre de Mr Deane à Mr Gérard.

1. Lord Temple, Viscount Palmerston (1739-1802), chef d'état-major de l'Amirauté de septembre 1766 à décembre 1777, ensuite il prit la direction du Trésor de 1777-1782.

2. Frederick, Lord North (1732-1792). Premier ministre de 1770 à 1782, Lord North était en grande partie responsable de la suite d'erreurs qu'avait commises le gouvernement anglais devant la situation en Amérique. Le Boston Tea Party de 1773 fut le résultat des mauvais conseils qu'il recevait. Par la suite, il fut plutôt un simple spectateur des événements qu'un premier ministre agissant. En 1779 il écrivait en toute sincérité, à George III : « I am not equal in abilities to the station which I ought to hold. » La postérité a confirmé cette évaluation. Pourtant George III refusa d'accepter sa démission jusqu'à la défaite à Yorktown en 1782. (Voir I. R. Christie, *The End of Lord North's Ministry*, 1958.)

463. A Mme de Godeville

Dimanche matin, 23 mars 1777.

La lettre de la Haye, Madame, est une écriture de commerce. Celle de Londres est de quelque perquier français. *J'enverrai à les prendre* est de l'idiome provençal. Tout cela fait pitié ! Votre réflexion sur les rôles du menuët a bien son mérite et je m'en souviendrai.

Si vous me demandés pourquoi *l'on vous fourre partout*, je vous réponds, en style oriental, que je vous vois excellente à *fourrer* et même *partout*. Vous ne vous ennuyés pas, dites vous, dans la retraite. Je le crois Madame. Quand on sait se faire un joli passetemps de ses doigts et de sa plume on a le commerce qu'on veut, avec qui l'on veut.

Mais pardon pour mes godrioles ;

Je ne sais point gazer ; passés moi le marly

Dans mes libertines parolles ;

Je sauverai le nud, quoiqu'il soit bien joli.

Vous etes donc homme de la ceinture en haut ? a la bonne heure ; pourvu que vous soyés femme de la ceinture en bas, comme je me le suis laissé dire, il doit etre fort agreable d'avoir a parler a toute voire personne ; et moi qui n'ay pas encore renoncé à la gayeté du geste je m'accomoderay fort du comerce entier, et vive la chorégraphie.

Vous me demandés si Schmit est un juif ; moi je vous reponds qu'il est un sot ; qu'importé le reste ? Il n'est bon qu'a laisser la, sans reponse aucune de votre part. Le suplice des méchants est le mépris qu'on en fait.

Vous voulés donc vivre en ermite, et vous avés donc fait vœu de cloture et chasteté ? Que voulés vous que je devienne en sortant de chez M^r N... avec ces deux vœux ? ouverture et lubricité sont les miens ; et mes œuvres la dessus sont bien supérieures à ma personne. Je ne brulerai point votre lettre et si vous m'arrachez les yeux, j'en serai quitte pour voir a tatons. Et bien sentir, c'est encore voir, dit-il.

En verité je ne sais ce que j'écris ; mon cabinèt est plein. On croit que je quitte une affaire pour une plus pressée. Ah si lon savait quelle affaire je traite en ce moment !...

Je vous renvoye vos epitres et le mémoire que vous me demandés, dans lequel la requête seule de la fin est de moi. Soyés toujours comme vous etes et vos amis n'auront rien a desirer.

464. *De Silas Deane*

Paris, March 24th, 1777.

Sir,

I find myself obliged to urge you to give most prompt and serious attention to the idea I communicated to you some days ago, on the subject of a loan for America. Without this help it is impossible for us to answer for events, the outcome of which is nevertheless of most infinite importance. Relying on your capacity and your zeal for the cause of the Americans, and knowing how great and generous is the interest you take in it, I am glad to persuade myself that you will neglect nothing at this critical moment, when, unless aided by some essential encouragement sent from Europe, our very successes will force my fellow citizens to accept the conditions which are about to be offered them. For my part, nothing is farther form my thoughts

than to see my country again if ever it is dependent in any way on England. I have always had the pleasure of seeing that your sentiments are in accord with mine on the subject of America, and the real satisfaction of receiving from you most important aid on all occasions. You are also at this moment yourself interested in redoubling your efforts, for if a reconciliation takes place at any price, England will immediately turn her resentment and forces against France, which she does not dare to do now, and which she will never be able to undertake if she finds herself separated from America for ever. One of our proverbs says : "A friend in need is a friend indeed. " I will make no reflection on it, but be assured that without aid, and without substantial aid, it will be impossible to continue the war against Great Britain and her allies any longer ; it cannot be expected. I am quite sure that the very thought of our subjugation affects you sensibly; for my part, I will not think of it, desiring not to live a moment after so great a misfortune. I shall see you to-morrow morning, when I shall further enlarge on this subject, which is of the utmost importance and extremely urgent. I wish you good night, and am

Yours, &c.¹,

1. Cette lettre de Silas Deane ainsi que sa lettre du 27 mars 1777, ont quelque chose d'essentiellement faux. Sa déclaration « unless aided by some essential encouragement sent from Europe, our very successes will force my fellow citizens to accept the conditions which are about to be offered to them » contient une logique tortueuse, celle de dire que le succès même de l'armée américaine forcera l'Amérique à capituler ? à noter que Deane n'explique pas comment le succès amènera ses compatriotes à la réconciliation. Cet argument se poursuit : « ... if a reconciliation takes place at any price, England will immediately turn her resentment and forces against France... » Deane n'explique pas pourquoi après une réconciliation avec son ancienne colonie, l'Angleterre tournerait ses forces contre la France. L'Angleterre avait gagné la guerre en 1763 et n'avait aucune raison de vouloir la recommencer ; au contraire c'est la France qui voulait sa revanche.

Ensuite cette lettre se termine par la promesse d'un rendez-vous pour le lendemain pour approfondir ce sujet d'une grande importance. Trois jours plus tard, le 27, Deane écrit ostensiblement de nouveau pour renforcer l'argument de sa première lettre. Aucune mention de ce rendez-vous ; si le rendez-vous avait eu lieu, cette lettre du 27 aurait mentionné ce fait peut-être banal mais normal. A cette époque Deane et Beaumarchais se voyaient très souvent, cependant le ton de cette lettre ressemble à une déclaration, une prise de position par les représentants américains à Paris, et non pas une lettre entre deux amis liés par les mêmes intérêts commerciaux. Donc de quoi s'agit-il ici ? Selon nous, de Beaumarchais tout pur, car ces deux lettres ont été traduites et immédiatement envoyées au ministre des Affaires

étrangères et au comte de Maurepas par Beaumarchais, et servent essentiellement de moyens d'appui de sa propre lettre du 22 mars où il propose à Vergennes la fondation d'un consortium pour aider les Etats-Unis, avec évidemment, à la tête, Beaumarchais lui-même. Cette lettre, soi-disant de Deane, continue : « After what I have and the part I have played, death is preferable. » Il ne s'agit pas de Silas Deane ici, agent commercial avec 10 % sur toute commande, mais d'un dramaturge, or Deane n'écrivait pas de pièces. La réponse de Vergennes à la proposition faite par Beaumarchais dans sa longue lettre du 22 mars sera négative.

465. *De Silas Deane*

Paris, March 27th, 1777.

Sir,

I wrote to you on the 24 th, on the subject of a loan. I will not repeat here the arguments which I employed then, but I cannot help assuring you that if we cannot obtain help by a loan or otherwise, it is certain that Great Britain and our Colonies will come to an agreement, and you, as well as I, have long since foreseen the consequences of such a reconciliation. I am quite determined always to oppose the views of Great Britain and never to return to her rule. After what I have seen and the part I have played, death is preferable ; but the American people can no longer resist a power considered the first in Europe, aided, moreover, by powerful allies, and suffer all the horrors of war and devastation, when peace is offered them on one hand, and no hope of essential help on the other. As far as I am concerned, I have never acted except from the noblest and purest principles, and my conduct (notwithstanding the absurd calumnies of my enemies) has always been based on reason and conformable in every thing to the strictest rules of honor. I am resolved always to act in the same manner, and consequently I will never lend myself to any proposal of accommodation or submission, and shall continue the course I have adopted, but I do not and cannot even expect to see all my fellow citizens follow my example. I cannot flatter myself that they will be able, without the aid which they have been led to expect, and which they have a right to expect, to resist the ravages and desolation of the most atrocious war which has ever been made, not only by civilized nations, but even by savages.

I await your reply with the greatest impatience, and am,

Yours, &c.,

466. *A Mme de Godeville*

28 mars 1777.

O ! qu'un homme enfoncé dans des occupations très graves est sot et gauche en répondant aux saillies vives et légères d'une belle femme éveillée par le desir de plaire et de subjuguier ! Allés vous en tentateur obstiné ; *Vade retro* seducteur dangereux, laissés moi travailler en paix : toute ma teste ne suffit point a mon ouvrage et vous venés la déranger ! *Vade retro*.

Eh ! quel blasphème a moi d'oser écrire a une femme quand je me dois tout entier a une autre ! d'offrir a celle cy des empressemens qui me sont prodigués par celle la, et de n'être a l'une ni a l'autre par la sotise de vouloir etre a toutes deux ? S'il est vrai, Belle femme, qu'un peu d'honèsteté ne déplait pas dans ceux qu'on favorise, quand mesme elle nous serait contraire ; ne me sachés pas mauvais gré de mon embarras ; vous mérités un hommage entier et pur ; je ne puis vous offrir qu'une reconnaissance partagée. Je vous dois trop pour vous rien dissimuler.

Gardés votre amant didactique et froid, et conservés moi des bontés furtives, que je promets mesme de ne réclamer que lorsqu'entraîné par la force de l'attrait présent, je ne pourrai plus m'en passer sans mourir.

Voilà tout ce que je veux, tout ce que je puis ; plus que je dois et moins que je ne ferai, malgré mes resolutions et ma vertu. Ne riés pas je vous prie de ma vertu. Quand vous la conaitrés vous verrés que c'est une belle pièce que ma vertu.

Recommandés a votre grison de ne vous point nommer, c'est la 1^{re} sotise quil ait faite en arrivant ce matin... Autre sotise ! Il est parti.

467. *A M. de Vergennes*

Paris, ce 30 mars 1777.

Monsieur le comte,

J'ai suivi votre conseil en laissant user tristement cette semaine dans les soins de l'autre monde ; mais j'espère que vous approuverés qu'enfin je revienne a la charge sur les affaires de

celui cy : car je devine votre zèle patriotique a travers le voile de circonspection qui envelope votre style.

Lisés secrètement ma lettre a Mr de Maurepas. refermés la soigneusement et faites la lui passer avec le papier anglais et la lettre de Deane dont vous garderés la traduction et voudrés bien me renvoyer l'original. un de mes plus grands encouragemens est la reconnaissance de cet honèste homme parlant pour sa nation. Voyés ensuite Mr De Maurepas : obtenés seulement la conférence et je trouverai peut etre en mon cœur assés de feu pour échauffer le sien sur ce grand objet.

Réellement ce papier anglais est d'une insolence a cracher au visage ; mais il faut convenir aussi que le fond des idées, insolence à part, a de la force et de la justesse. Mais si l'on n'adopte pas ces idées ou telles autres qui en tiennent lieu ; je connais l'état des américains par leurs dépèches ; il est impossible qu'ils fassent la campagne entière, sans un secours puissant. Je vous salue avec respect, et vous recommande cette affaire dans l'amertume de mon cœur.

Tournés s.v.p.

ce 1^{er} avril 1777.

J'allais fermer ce paquet avant hier lorsque j'appris que Mr de Maurepas était a Paris. Je lui envoyai ma lettre, celle de Deane et le papier anglais en lui demandant un rendez vous. Je l'ai obtenu hier au soir a huit heures. Vous jugerés bien a la vivacité de ma lettre, si j'ai plaidé ma cause avec chaleur. Il a eu la bonté d'entrer la dessus en quelques détails avec moi. puis paraissant entrainé par la force de mes raisons et la grandeur de mes vues Il m'a dit : *Il faut en raisonner avec Mr De Vergennes. Combien demandés vous seulement pour aller ? car nous ne pouvons entrer dans leur projet d'une banque publique.*

Peu d'argent, lui ai je dit, si vous me donnés les moyens d'augmenter mon crédit ; et beaucoup si vous n'adoptés pas mon plan économique. Je lui ai ajouté que j'avais eu plaisir de voir a travers la circonspection de vos lettres que vous aprouviés au moins la masse de mes vues. *Il faut le voir, m'at-il répondu, et prendre un parti.*

Soutenés moi Monsieur le comte, je vous prie. Je vous envoie la copie de ma lettre a Mr. De Maurepas pour ne jamais m'écarter du devoir de confiance entière que je me suis imposé a votre égard.

On me copie *Le Westminster gazette*. Vous l'aurés demain. Il

ne nie faut plus que vos bontés. un rendés vous dans votre cabinet et un travail avec vous dans celui de Mr. De Maurepas. Je vous présente mon tres respectueux homage.

468. Au comte de Maurepas

30 mars 1777.

Monsieur le comte,

La discrétion que j'ai de ne pas me rendre importun sur les petites choses, me donnera t'elle pas le droit insister sur les grandes ?

J'ai sans doute mal expliqué mes idées de secours pour les Américains, puisque vous semblez ne les pas adopter. la frayeur de vous donner trop à lire, me fait souvent écarter les détails et me resserrer dans la concision peut être obscure : mais je sais qu'on ne finit rien par écrit, j'ai donc besoin d'être entendu pour être compris, et ce moment critique exige au moins une réunion de la tête et des bras, une conférence entre les chefs et les travailleurs.

Vous en sentirez mieux la nécessité lorsque vous aurez lu les deux faits différens que j'ai reçus en même tems l'un d'Angleterre et l'autre du député de l'Amérique. Voyez d'abord l'insultant papier anglais et sachez que c'est Lord *Germaine* et Lord *Sandwich*¹ qui l'ont fait imprimer.

Ce ne sont point ici les imputations méprisables d'un Linguet. C'est la leçon amère et terrible d'un ennemi qui nous apprenant uniquement ce que nous aurions du faire se complait à nous outrager, en montrant à toute l'Europe que nous ne l'avons pas fait.

Voyez ensuite la lettre de Mr. Deane, et jugez si un bon français, un sujet zélé du Roi, si un bon serviteur de Mr le Cte de Maurepas qui le respecte et voudrait faire honorer son administration chez tous les peuples du monde : jugez s'il peut soutenir à la fois ses refus constans de lui preter la main, les vives instances de L'Amérique aux abois, et le triomphe insolent de L'Angleterre armée.

Mr. Le Comte epargnez à vos serviteurs le chagrin de voir un jour reprocher à votre mémoire que vous avez pu sauver à peu de frais l'Amérique et ne l'avez pas fait ; l'arracher au joug anglais, et l'attacher à nous par le commerce, et que vous l'avez négligé.

Ecoutez moi je vous prie : vous vous défiez trop de vos pouvoirs et de mes ressources, et surtout je crains que vous n'estimiez pas assez l'empire que votre âge et votre sagesse vous donnent sur un jeune prince dont le cœur est formé ; mais dont la politique est encore au berceau. Vous oubliez trop que cette âme neuve et ferme a plusieurs fois repliée et ramenée même de fort loin ; vous oubliez qu'étant dauphin louis xvi avait un invincible éloignement pour les anciens magistrats et que leur rappel a honoré les premiers six mois de son règne ; vous oubliez aussi qu'il avait juré de ne jamais se faire inoculer et que 8 jours après ce serment il avait au bras le grain variolique ; Il n'y a personne qui l'ignore, et personne aussi ne vous excuse de ne pas user du plus beau droit de votre place, celui de faire adopter les grandes choses que vous avez dans l'âme.

Si vous trouvez mes libertés trop hardies ; remontez à leur motif respectueux et vous les pardonneriez à mon attachement.

Ce ne fut point un jeu de ma part, Mr. le Comte, lorsqu'en m'attachant à vous, je vous dis avec sensibilité : je n'aurais pas un jour de vrai bonheur si votre administration s'écoule sans avoir accompli les trois plus grands projets qui puissent l'illustrer, *l'abaissement des Anglais dans l'union de l'Amérique et de la France, rétablissement des finances, suivant le plan de Sully*² que j'ai mis plusieurs fois à vos pieds, et *l'existence civile rendue aux protestans du royaume*³ une loi qui sans avoir l'air de s'occuper d'eux et loin de les confondre légalement avec tous les sujets du Roi. Ces trois objets sont aujourd'hui dans vos mains ; je ne veux que l'honneur de vous les avoir souvent rappelés. quels travaux Mr le Comte ? quels succès plus beaux peuvent couronner votre noble carrière ? après de telles actions il n'y a plus de mort : la plus chère existence de l'homme sa réputation survit à tout et devient éternelle.

Ecoutez moi donc de grâce en faveur des Américains ; jugez que les députés attendent ma réponse pour faire partir un courrier qui portera l'encouragement ou la désolation dans le Congrès : de ce que je vais leur annoncer dépend l'acceptation ou le refus des conditions proposées par l'Angleterre ; et je vous atteste encore une fois que ces conditions sont acceptables et bonnes. ne rendez pas mes soins infructueux faute d'y concevoir, et que la récompense de mes travaux soit l'honneur de vous les avoir fait agréer.

Je suis avec le plus respectueux dévouement

Mr. Le Cte Votre etc.

1. James Montagu, Earl of Sandwich (1718-1792), ministre de la marine britannique de 1771 jusqu'en 1782. Il est souvent tenu pour responsable du mauvais état de la marine anglaise au début de la guerre d'Indépendance. D'autres historiens blâment la politique d'économie de Lord North (voir Geoffrey Treasure, *Who's Who in History*, vol. IV : England, 1714-1789, Blackwell, Oxford, 1969).

2. Voir John F. Boshier, *French Finances, 1770-1795, from Business to Bureaucracy*. London, Cambridge University Press, 1970.

3. Beaumarchais, dont l'attitude envers l'Eglise catholique reste celle de Voltaire et compagnie, s'intéressera toujours au sort des protestants. Il écrira plusieurs fois à Vergennes à ce sujet, soulignant par exemple l'importance économique des protestants dans le commerce de Bordeaux, et que ces commerçants étaient incapables de jouer un rôle qui correspondait à leur fortune, avec le résultat, selon Beaumarchais, que leurs contributions à l'Etat étaient inférieures à ce qu'elles auraient dû être. Evidemment l'argument n'est pas nouveau. Le 7 mars 1721, le père de Beaumarchais avait prononcé son « abjuration de l'hérésie de Calvin », abjuration nécessaire pour être reçu maître-horloger. Le fils est donc né catholique mais sa sympathie pour la religion de ses ancêtres est évidente.

469. A M. de Vergennes

3 avril 1777.

Monsieur le comte,

Votre observation sur le *Westminster gazette* m'en a fait faire une autre propre à la confirmer ou la détruire, car il n'y a que trop de mauvais Français à Londres : c'est d'en faire examiner l'anglais par mon traducteur : mais il m'assure que le style et les tournures sont bien anglaises et que mesme quelques articles sont copiés notam^t du *communis sens*¹. En effet il ny a point eu de navire nommé *le Hazard* ni *le Trudaine*. Et *Panchaut* le banquier est assés mal indiqué par le gazetier. Je ny suis point nommé ; et *Le Rey de S' Chaumont* y est cité pour un contrat de poudre. Tout cela ressemble assés à des idées prises au hasard et sur des oui-dire fort incertains. Voyés tout l'article que je viens de barrer. Au reste de quelque main qu'il vienne il est certainement indiqué dans l'envoy comme ayant été publié par ordre de Lord Germaine.

Nous croyons maintenant être assés sur que M. Schmidt [?], Secrétaire de ce Lord est actuellement à Paris chés lord Stormont d'ou il exécute les ordre secrèts de son maître relativement aux idées d'accomodement avec l'Amérique.

Il est déguisé sous la peruque d'un aumonier ou chapelain pendant que le petit Mathy, véritable chapelain feint de renoncer a l'église, et de ceder sa place au nouveau venu, si le sejour de la france ne lui est pas contraire. Je suis sur la voie, le reste ne m'échappera pas.

L'éclat, comme vous le dites Monsieur le Comte, n'est bon qu'a tout perdre. Mais en faisant distraction totale de la peuplade qu'on nomme officiers, on peut eviter ce mal-la et tout peut se concilier. Pourvu que les Américains ne puissent pas acquérir de certitude que le ministère contribue, il n'y a point de danger qu'il soit compromis. Retenir les forces anglaises en Europe par le respect des notres, détruire leur trop grande sécurité par quelques mouvements mistérieux de nos vaisseaux, s'en tenir a la neutralité, prodiguer des secours devenus indispensables aux Américains pour guéroyer. Préférer pour cela la voie du commerce, en ce qu'elle fait le double bien de déplaire aux Anglais et d'apprendre a nos matelots la route d'Amérique sans compromettre le ministère : voila de quoi epuiser les forces anglaises au moins encore cette campagne sans enerver les notres. Et telle est la masse de mes idées. Je me rendrai samedi a l'indication que je recois de vous. Je souhaite en effet d'avoir échauffé quelque peu l'ame de M^r de M... Mais je compte encore plus sur votre sagesse que sur mon éloquence.

1. Thomas Paine dont le livre, *Common Sense*, publié en 1776, fut un des facteurs qui menèrent à la déclaration d'indépendance amé-ricaine.

470. A Mme de Godeville

Vendredi matin, 4 avril 1777.

Il est certain, Boudeuse, que vous auriés raison si j'avais tort. Mais comment faire entendre a une femme, c'est a dire a une ame active dans un corps inocupé, qu'un homme accablé d'affaires peut voir ecouler huit jours sans trouver l'instant d'ecrire une phraze ou de faire une demarche selon son gout ? Comment lui persuader que j'ai projetté dix fois d'aller jaser avec M^r N... Et que dix fois on a retiré mes chevaux sans que j'aye sorti ? Croira telle, pourra-t'elle jamais croire, que le plus vif amour est moins eloigné de la froide indifférence, que ma volonté ne l'est de mes pouvoirs ? Voila pourtant ce qui est vrai, sans lui

paraître vraisemblable. Et... que le Diable emporte les importuns. On est déjà entré dix fois chez moi, depuis que je broche ces dix lignes.

Je ne sais ce que j'écris quoi que je sache fort bien ce que je veux écrire. Entendons nous pourtant, Belle maussade ! Je n'irai point chez vous, attiré par la curiosité d'une plate méchanceté. Lorsque je serai assez heureux pour en trouver l'instant, nous traiterons d'objets plus agréables et ne dirons pas un mot de ces sotises, qui ne font pas plus de mal à ceux qui les souffrent que de bien à ceux qui les écrivent.

Il y a 20 ans que j'étais un jeune homme aimable, c'est à dire un fat. Si je rendais alors les femmes malheureuses c'est que chacune voulait être exclusivement heureuse, et qu'il me paraissait que dans cet immense jardin qu'on appelle le monde, chaque fleur avait droit au coup d'œil de l'amateur. Hélas ! cet heureux temps du coquinisme est bien loin ! forcé d'avoir plutôt une ménagère qu'une maîtresse, la femme qui prend le tablier blanc chez moi, qui arête le livre des gens et de ma blanchisseuse, a droit à ma reconnaissance. Ce n'est là ni de la passion ni de l'ivresse, c'est une douce convenance que la plus austère honnêteté ne peut qu'approuver, et à laquelle on ne se soustrait point sans avoir autant de torts que d'embarras.

Étudiés ce commentaire et ajoutés y que l'homme qui a fait d'une jeune femme honnête et modeste la mère de son fils, sans l'épouser, lui doit beaucoup mais beaucoup... Et à mon âge avec mes principes ces sortes d'engagemens enchainent plus que les plus chères passions du cœur.

Interrogés votre commissionnaire, il vous dira qu'il y a vingt personnes chez moi. Peut-on écrire avec de telles distractions à une femme qui mérite qu'on n'en ait aucune avec elle ? Je vais demain à Versailles. Dimanche ou lundi chez M^r N...

471. A M. de Sartines

Vers le 5 ou 6 avril 1777.

Monsieur de Sartines est prié de vouloir bien faire une exception secrète en écrivant au commissaire de Nantes, en faveur du vaisseau *la Thérèse* pour lequel on demande seulement dix matelots des classes. ce vaisseau n'appartient pas tellement au commerce qu'il soit tout à fait étranger à la politique et son charge-

ment est si précieux que son retard est un tres grand mal. Mrs. Pelletier Dudoyer correspondans de la maison hortalez à Nantes recevront de moi l'ordre d'aller s'entendre avec le commissaire de marine, aussitot que je saurai que Monsieur de Sartines a bien voulu ecrire deux mots.

Cela se passera sans bruit et sans tirer a conséquence pour tous les autres vaisseaux du mesme port.

472. A M. de Vergennes

Paris, ce lundi 6 avril 1777¹.

Monsieur le comte,

Je quitte M^r l'ambassadeur d'Espagne que je n'avais pas vu depuis longtems². Je lui ai fait le tableau le plus vrai de l'importance d'un secours, éfficace aux Américains ; de leur etat pressant et du danger plus pressant encore qu'ils se raccomodassent avec les Anglais a l'arrivée du courrier qu'on doit sous peu de tems leur envoyer de France, s'ils ne recevaient aucuns secours ni encouragement. Je lui ai fait part de mes idées sur la nécessité d'un mouvement mistérieux et combiné des flottes de France et d'Espagne, qui aurait le bon effét, sans commettre ces deux puissances, de retenir les forces d'Angleterre en Europe, d'empêcher que le roi d'Angleterre ne complettat son emprunt, par le ressèment des deniers particuliers, et la chute des effets publics et de faire esperer aux Américains que ces mouvemens se font en leur faveur ce qui centuplerait le courage et les forces de cette nation. Que si pendant ce tems, il leur arrivait des secours réels je répondais que la campagne anglaise serait encore manquée et qu'enfin mon projet était, s'il approuvait ma démarche, d'aller échauffer le ministère espagnol et d'en arracher un secour quelconque, lequel joint a ce que je pourais voler a la France, me donnerait le moyen de soutenir le grand edifice des succès américains jusqu'en décembre prochain et surtout d'empêcher le raccomodement.

Il m'a repondu — Comme particulier vous savés ce que je pense et desire : mais comme ambassadeur *d'Espagne je ne puis vous dire ni blanc ni noir* — *Eh ! pourquoi cela Monsieur ?* — *parce que le ministère de France ne m'en a rien dit* — Mais M^r le C^{te} c'est de son agrément que je vous en parle — *Dans une affaire et dans un moment aussi important M^r, il faut que j'ap-*

prenne par le ministre qu'il approuve vos vues pour que je puisse répondre quelque chose. M^r le C^{te} on vous en parlera quand vous voudrés ; car je vais écrire a M^r le C^{te} le de Vergenne le précis de notre conversation — M^r j'irai demain mardi à Versailles, quoique ce ne soit pas jour d'ambassadeurs. Vos ministres sont tous mes amis et doivent être a l'aise avec moi sur tous les points, faites qu'ils m'en parlent, autrement je n'en ouvrirai pas la bouche. Ils savent bien que nous ne demandons pas mieux que de marcher de concert.

Le reste de la conversation a été un raccordement général de tout ce qui existe, dont il a même eu soin de prendre des notes relatives à l'Angleterre. Il m'a donné rendez vous a mercredi matin. Le seul point, Monsieur le Comte qu'il importe de fixer quant a présent ; c'est ma course légère a Madrid³. Je dis légère parce qu'elle sera courte : car son importance bien sentie par vous peut vous assurer des notions très exactes sur ce cabinet et ses vraies dispositions ; si je n'en arrache aucun secours pour mes amis, vous saurés au moins une bonne fois jusqu'à quel point vous pouvés compter ou devés vous défier de tout ce qui vous vient de la. M^r de Maurepas dit que je ne crois pas a l'Espagne. En effet j'y crois peu. Mais ma démarche en ce paÿs, deux conversations sérieuses avec le nouveau ministre, quelques entretiens avec M^r d'Ossun⁴, deux ou trois diners avec Pini le valet de chambre favori⁵, vous en apprendront a mon retour autant qu'il en faut savoir sur tout cela.

J'ai bien d'autres choses a vous communiquer après une conversation de trois heures hier avec M^r Deane, mais je vous écris en maison étrangère et je me hâte de vous prévenir de ce que j'ai fait et dit chez M^r d'Aranda pour que vous en fassiez le *ponctum vitae* de votre conversation de demain.

Je me recommande toujours a votre bienveillance.

1. Beaumarchais se trompe de date, le lundi est le 7 avril.

2. Le duc d'Aranda, voir t. II, p. 216, n. 3. .

3. Voyage qui n'aura pas lieu.

4. Ambassadeur de France en Espagne de 1759 à 1777. Lors de son séjour à Madrid de 1764-1765, Beaumarchais avait très bien connu le duc d'Ossun. Au mois de juin 1777, Vergennes prévient le duc qu'il sera remplacé par le comte de Montmorin.

5. Pini, valet de chambre de Charles III. Beaumarchais s'arrangea avec Pini en 1765 pour céder sa maîtresse, la marquise de la Croix, au roi d'Espagne. A ce sujet voir *Mémoire sur l'Espagne* de Beaumarchais soumis au duc de Choiseul à son retour à Paris en 1765.

473. *A Mme de Godeville*

Jeudi 10 avril à 2 h 1/2, 1777.

La moindre chose qui soit due a une personne discrète et qui employe une main étrangère sur ses enveloppes, est certainement une réponse. Mais comme cette lettre que je recois est pleine, et mérite d'être lue avec attention, je la remets dans ma poche gauche et la lirai bien enfermée cette après midi en sortant de table. Maintenant je travaille et ne suis pas seul ; c'est presque une prophanation que de parcourir avec une distraction forcée les clans d'une ame sensible qui voudrait pénétrer mon cœur du sentiment qui l'échauffe. Ce n'est donc pas a cette lettre que je répons ; mais a la dernière que j'ai recue.

Ah ! oui ; va, je ten fiche, tutoyer ! Non Madame, je ne vous tutoyerai point ; quoique cela soit plus joli. Et l'empire que vous exercés sur moi, quand les deux réverbères de votre front brillent sur mon visage, je vous le disputerai opiniâtrément dans la solitude de mon cabinet. Il serait beau qu'un homme grave, enterré dans les paperasses, allât s'aviser de faire le jeune homme en folatrant maussadement, s'attirer le chatiment du martin baudet de Lafontaine¹. Chaque age et surtout chaque lieu a son protocole, chaque temple a son rituel, et rien de si farouche que de parler celui de l'un dans l'enceinte de l'autre. Il me paraît aussi ridicule d'écrire au milieu de trois commis : *Mon cher cœur je t'adore : tu me tourne la teste malgré mes resolutions*, que d'aller vous dire, Madame, en vous présentant chez vous l'hommage du soir : *La gazette de New York a donné des nouvelles facheuses aux insurgens, ou les papiers publics nous annoncent une baisse considerable dans les fonds d'Angleterre*. Eh ! fi Madame ! ce que vous demandés est un contresens ! cela est sans entente et sans gout ! Vous qui, du fond d'une alcove, avés pour toute affaire le loisir de me détourner des miennes, rien ne vous empêche de vous livrer a toute la gentillesse d'un esprit aussi charmant qu'exercé ; quelques degrés de pétulance animant les saillies qui partent du cœur et sexhalent par la plume ; il ny a rien d'étonnant que vous ecrivies bien, fort bien, en vers, en prose etc... Mais comme ici nous ne faisons pas un assaut de diction ni mesme d'aucune autre espèce, en attendant que je lise la lettre dont mes doigts brulans ont fondu le cachèt, trouvés bon que je m'en tienne a vous en accuser la reception, et a vous

assurer que nous ferons sur ce le nécessaire, et que le requis sera pleinement exécuté, selon le desir de la chère votre.

Voilà Madame comme on écrit dans mon cabinet. Et si vous n'en êtes pas contente, attendés moi dans le votre ; et là, dépouillant.... tout artifice montrés toute nue... la vérité de vos sentimens. J'y répondrai, j'espere. par le *je ne sais ce que je dis-universel* qui fait le fond de tous mes discours, quand j'ai l'honneur de vous faire ma cour.

Voilà votre fichu livre. Il est insolent, mais il est bête. Il m'en faut un autre un peu mieux tourné pour me rappeler au plaisir. Et ce livre c'est vous. Je veux le feuilleter d'un bout à l'autre, en examiner les phrases, y mettre les points, et quelques virgules ; l'apprendre par cœur, et dut le plus intéressant chapitre être inondé de mes larmes, je ne me refuserai pas encore longtemps le bonheur de m'attendrir à sa lecture.

1. « L'Asne et le petit chien », livre IV, 5.

474. A M. de Vergennes

Paris, le 11 avril 1777.

Monsieur le comte,

Mon rendez vous avec Monsieur D'aranda n'a pas eu plus de suite que le sien avec vous mardi passé. Il m'a seulement dit que n'ayant pas eu le tems d'entrer en matière à ce sujet avec vous, il se proposait de vous revoir vendredi matin. Mais il me paraît espérer que c'est vous qui romprés la glace qui sans cela resterait entière. Une des choses les plus nuisibles aux affaires est le protocole de chaque place ou dignité. J'ignore de la part de Mr D'aranda si c'est discrétion politique ou parade d'ambassadeur. Mais comme je suis l'homme de la chose, et nullement celui des compliments, je vous prie, Monsieur le comte, de vouloir bien entamer une conversation aussi essentielle. Je dois, par une suite de mes devoirs comme français et de mes obligations envers vous, vous prévenir que Mr Daranda est fort curieux de savoir si les insurgens ont donné à notre ministère quelques propositions de paix ou la France ait des avantages séparés de ceux qu'ils offrent en commun aux deux couronnes. Il m'a bien promis que les instructions secrettes que je pourrais lui donner à cet égard ne sortiraient jamais de sa bouche. Ainsi chacun tire

a soi la couverture, et la politique est un bois ou les corrupteurs et les corrompus ne vallent pas mieux les uns que les autres. Vous sentés bien monsieur le comte que cet avis est pour vous seul, et que sans compter l'intérêt pressant de ne pas laisser tomber l'amérique entre les griffes de l'angleterre, ce qui exige une décision prompte et un secours très prochain, vous devés etre curieux de savoir a quoi vous en tenir au phisique et au moral sur l'espagne.

Mr. *forts* l'ami de Lord Mansfield ¹ est de retour a Paris. Il est chargé d'une lettre très pressante pour mon secretaire par laquelle on le prie en grace de se laisser corrompre. Et partout c'est la mesme chose. Il me l'a remise honêtement *forts* doit venir le voir ce matin. Je dois de ma part lui montrer ouverte la lettre quil a apportée hier lui mesme chez moi, et lui demander pourquoi il ne me fait pas l'honneur de s'adresser a moi mesme pour cette noble opération : je suis asses curieux de savoir comment il se tirera de mon persiflage.

Mais tout cela prouve que l'angleterre affecte une tranquillité qui n'existe pas, et que la nature des propositions a faire a l'amérique dépend beaucoup de la certitude qu'ils veulent acquérir, sil y a un traité ou non entre l'amérique et l'Espagne et la france.

Mais, mon dieu ! au milieu de tout ce tems perdu, je vois l'inquiétude agiter mon Pauvre ami Deane et le sort de l'amérique bien chancelant, malgré leurs succès. J'ai beaucoup débattu avec lui la question du mouvement des flottes. Il pense comme moi, que ce coup d'etat ruinerait absolument la campagne des anglais, et qu'un encouragement donné pendant ce tems remonterait toutes les testes en amérique. Oh ! quelle odieuse parcimonie que celle qui est asses puissante pour arreter d'aussi grands objets, quand on peut le faire a si peu de frais !

Ce n'est pas pour vous que je dis cela : mais je suis dévoré de chagrin de tout ce que je vois et prévois.

1. David Murray, 2^e Earl of Mansfield (1727-1796) était membre de l'ambassade anglaise en France depuis août 1772 jusqu'au commencement des hostilités, en mars 1778. Il était l'oncle de l'ambassadeur Stormont.

475. A Mme de Godeville

Dimanche 13 avril à 3 heures 1777.

J'ai, ma foi, fait, et j'en jure tout ce qu'on m'a ordonné ; quoiqu'il soit bien extraordinaire qu'un être quelconque s'arrogé un pareil empire sur ma solitude et réussisse à s'y maintenir. O femme, usurpateur, ou démon ! que me veux tu ? y a-t-il en cet anneau constellé quelque vertu magique, attractive, qui puisse me faire dévorer le tems et l'espace pour être plutôt avec toi ? Pendant que je griffonne quatre mots de la main droite, il est enfilé secrètement à mon petit doigt de la gauche : il a touché mon cœur, et cette étrange cérémonie m'a fait rougir, car j'étais devant ma glace à lire, à obéir, et je me suis surpris rougissant, ... de mon enfantillage sans doute.

Et je n'en ai pas moins du monde dans mon cabinet ; et malgré ce monde je n'en réponds pas moins à la plus étonnante femme... Souvenés vous d'une chose Madame vous voulés étendre votre empire et vous ne pensés pas que son excès seul serait la cause de sa destruction. On ne s'arme pas contre la douceur d'un plaisir qui ne touche pas à la liberté : mais tout ce qui entraîne est de trop : la raison se révolte, et jamais je n'eus tant besoin de faire usage de ma raison.

[Suscription :]

A Monsieur

Monsieur l'attirant, place
de Vendôme.

A Paris

476. A Mme de Godeville

Lundi matin 14 avril. 1777.

D'honneur, je n'entens rien à votre lettre. Que veulent dire ces larmes et ces douleurs meurtrières ? Et que vous ai-je écrit qui put vous affliger à ce point ?

Ne partés point. Je vous prie ne partés point. Irés vous comme une ombre errante indigner les Driades de mes prétendues félonies ? Et pourquoi voulés vous changer une liaison de plaisir en

un roman désastreux ? Réellement vous n'êtes qu'un enfant. Fi que c'est laid de pleurer, lorsqu'on peut rire en se baisant, ou se baiser en riant ! Le baiser a fleur de levres, la caresse delicate a fleur d'épiderme, ne valent elles pas cent fois mieux que les etreintes douloureuses de l'amour au désespoir. Je ne veux point me passionner, parce que je ne le puis, ni ne le dois. Vous auriez semé quelqu'agrément sur l'uniformité d'une vie devenue trop laborieuse pour un homme aussi gai que je le suis. Vous etes bien comme toutes les femmes ardentes qui ne savent gré de rien, si elles n'ont absorbé tout.

Enfin ne partés pas. Je ne puis soutenir l'idée de vous causer plus de chagrin que je n'aurais pu vous donner de plaisir. Je ferai l'impossible pour aller ce soir vous prouver que vous n'avez pas le sens d'un oiseau.

477. A M. de Vergennes

Paris, le 15 avril 1777.

Monsieur le comte,

J'appris avant hier avec douleur de M^r le C^{te} D'aranda que votre seconde entrevue n'avait pas eu plus de succès que la 1^{re}, et l'objet interessant n'était entré dans votre conversation. *Vous sentés bien*, m'a t-il dit *que tant qu'on ne m'en parlera pas, je ne puis en toucher un seul mot*. Quoique je ne sente point cela du tout, je me suis vu forcé d'adhérer a de si puissantes raisons. Que Dieu bénisse les Américains et le commerce de France ! On n'imaginera jamais qu'une décision sur des points aussi importants ait pu etre aréttée douze jours, par le seul motif que la premiere phraze en a du sortir de telle bouche plutot que de telle autre ! — Mais au moins M^r l'Ambassadeur vous pouviés, sans etre compromis, dire a M. le C^{te} de Vergennes que j'avais eu l'honneur de vous voir, autorisé de son aveu : que je deviens si pressant sur l'affaire de l'Amérique et les secours a lui donner, que vous avés cru devoir en raisonner avec lui. *Néant*. Il faut, dit-il, que M^r de Vergennes lui en parle le premier ; et si vous n'avez pas, Monsieur le Comte, la bonté de trancher sur ce pué-rile obstacle, en disant a M^r d'Aranda que j'ai eu l'honneur de vous en écrire, nous serons suspendus trois mois au noble fil d'une aussi grave difficulté. Si je fais mon métier, comme eut la bonté de le dire l'autre fois M^r de Maurepas en présentant sans

cesse et sous toutes les faces le tableau d'une affaire aussi pressante, perméttés moi de vous représenter Monsieur le Comte, ce que vous savés mieux que moi, la perte du tems, le silence, et l'indécision sont mesme audessous des refus. Le refus est un acte, on agit d'après lui. Mais le néant n'est rien et ne produit rien.

Aussi le ministere anglais qui se vante si haut de connaitre si bien l'esprit de l'administration française ordonne-t-il a son ambassadeur de lever ici le ton, de parler fiérement a Paris de la position des Anglais et de leurs succès en Amerique. A l'en croire, il n'est plus tems d'aider cette nation dont l'accommodement avec l'Angleterre est, dit-il, resolu, fixé, peu s'en faut qu'il ne dise *signé*. Quelqu'un allarmé de ces nouvelles écrit à M^r Deane, pour savoir si ce sont des verités. Il repond en ces mots sur la mesme lettre : ce n'est *point la vérité : c'est du Stormont tout pur*. Cependant vous le dirai-je Monsieur le Comte ? Je crains que ce *Stormont tout pur*, n'ait entamé M^r de Maurepas. Il a dit a quelqu'un il y a peu de jours, il n'est plus tems : mais s'il voulait se rappeler combien de fois depuis huit mois il a cru qu'il n'était plus tems, et combien cette erreur a laissé de choses utiles en arriere pour lesquelles il y avait du tems de reste ; il changerait d'idée. Et puis, quel effet peut résulter de passer perpetuellement d'une de ces phrases à l'autre ; *il n'est pas encore tems ; il n'est plus tems ?* Ah ! Monsieur le Comte ! Il est toujours tems : mais plus l'on perd a ne rien faire de ce tems si précieux, et moins il en reste pour réparer le mal d'en avoir tant perdu.

Je ne sais en vérité par quelle magie je soutiens l'œuvre de mes amis et les empêche depuis quinze jours de faire partir un courrier porteur de nouvelles affligeantes. Il faut que ce soit mon courage qui leur en inspire encore. On me suppose des ressources tant qu'on ne me voit pas découragé. Mais tous les matins je recois un billet, et les après midi, l'on arrive renouveler la question du matin. *Avés vous des nouvelles de Versailles ? Et croyés vous M^r de B... que je doive amuser plus longtems mes malheureux compatriotes d'un espoir que je n'ai pas moi mesme. — Attendés, est ma réponse banale. — Hélas, je ne puis beaucoup retarder d'ecrire la verité, mes ordres sont si positifs a cet égard qu'ils me font trembler pour les conséquences.*

Voilà Monsieur le Comte, la vie que je mène, outré de voir que les arrogants Anglais ont fait une prophétie sur nous, et que nous l'accomplissons.

Si la crainte d'un éclat, supposé venir de moi, arrêta le ministère et l'armait contre la forme des secours que je voudrais donner, s'il me fallait descendre à la justification à cet égard ; je lui dirais c'est sur le caractère connu, la marche ferme et constante des hommes qu'il faut les juger, et non sur de vaines ou perfides imputations. Tant que je puis travailler seul, mon secret est en sûreté. Si l'indiscrète conduite des officiers de l'Amphitrite et de leur chef encore plus fou qu'eux tous, ébruite dans le tems la destination de ce vaisseau ; que pouvais-je à cela plus que vous ? Je puis défier tout homme en ce pays, à commencer par les ministres eux mêmes, de me citer seulement quel nom, quel chargement, dans quel port et pour quel endroit j'ai fait partir tous les vaisseaux que j'ai expédiés depuis : et si, malgré l'avidé regard de tous les espions qui m'environnent, on n'a là-dessus que des notions très confuses ; il y aurait donc bien de l'injustice à m'affubler des torts d'autrui, pour s'en forger un prétexte à des refus qui entraînent des conséquences aussi funestes. Je me suis fait négociant ouvertement afin qu'on cessât de me croire négociateur ; et si l'on cherche ou j'ai pris les capitaux de mon commerce la part que le ministère a prise à mes opérations est bien marquée par les associations de toute espèce que ma maison affecte de contracter avec tous les armateurs qui hazardent des envois en Amérique.

Enfin, Monsieur le Comte, lorsque tout est monté, lorsque les premiers soins et travaux d'un si grand établissement ont eu leur succès, lorsque mon profond mépris pour les radotages de la société a mis les jaseurs en déroute et que je puis répondre des suites heureuses d'une entreprise aussi bien combinée ; refusés vous d'y concourir encore ? Et ma persévérance active n'en inspirera-t-elle à personne ? J'offre de tenter un effort que je crois puissant, sur le ministre espagnol ; de me multiplier pour ainsi dire, par la vivacité de cette démarche ; elle tient à une conférence entre vous et l'ambassadeur d'Espagne, tous deux y consentent, et douze jours sont écoulés sans qu'elle ait pu s'entamer ! Au nom de Dieu, de l'honneur, et de l'intérêt de la France, ne retardés pas plus longtems cette décision, Monsieur le Comte. Conferés en encore avec M. de Maurepas. *Nul objet n'est plus important* et n'est aussi pressant.

À l'instant où je ferme cette lettre, j'en reçois une de Nantes, par laquelle on me fait part du refus de donner des matelots aux armateurs et voilà mon navire le plus riche arrêté au moment de partir. On me demande d'obtenir du ministre de la marine une permission sourde et secrète d'employer seulement dix

matelots on composera le reste de l'équipage de novices, etc. Je vous supplie donc Monsieur le Comte d'arranger promptement avec M^r de Sartines ce qui est nécessaire au départ de ce vaisseau. Qu'il écrive au commissaire de la marine de Nantes de permettre sourdement à M^{rs} Pelletier du Doyer de prendre et d'embarquer sur *le Comte de Vergennes* nommé présentement *la Thérèse* dix matelots classés, lesquels avec 4 autres qui sont sur ce bâtiment et le nombre de novices suffisant, lui donneront la liberté de mettre à la voile, depuis douze jours il est arrêté dans Paimbœuf par cet obstacle. De mon côté j'écrirai à M^{rs} Pelletier sitôt que vous aurez la bonté de me mander que je puis le faire, et ce sera encore une difficulté de levée.

Je joins ici un mot à communiquer à M^r de Sartines, si vous le jugés à propos. Et je compte aller moi même prendre vos ordres sur tant d'objets jeudi au soir, si vous ne me les faites pas parvenir auparavant.

Je recommande les Américains à votre souvenir et leur avocat à votre bienveillance.

L'heure de votre courrier s'est passée pendant que j'écrivais, je fais monter un homme à cheval.

478. A Mme de Godeville

Mercredi matin, 16 avril 1777.

Non Madame, on ne tutoye point ses amis, et surtout quand ces amis sont des amies.

Il y a dans ce conseil abus de mots et confusion d'idées : mais je sais bien où est le vice de ce raisonnement ; il est dans le principe, *qu'il y a des amis de sexe différent* ; et cela n'est point vrai. L'amitié n'est qu'un sentiment austère et fait pour les gens de même sexe, ou qui n'en ont plus. Tout ce qui sort de là n'est que du galimatias double ou l'auteur ne s'entend pas plus que ceux à qui il parle : que l'on s'examine de bonne foi, chacun sentira dans son amitié pour une femme un arrière goût d'amour, je ne sais quoi de spermatique qui anime le commerce et le vivifie. De là je conclus qu'on peut sans scrupule tutoyer son ami quand il est femme, parce que c'est là de ces amis qu'on..... dans l'occasion. J'ai ma foi manqué de l'écrire tout-courant : mais je sais trop quels ménagements mon cabinet

m'impose, pour oser y prononcer les mots mystérieux de la consécration.

Il n'en est pas moins vrai qu'une jolie femme est de ces amis qu'on .dans l'occasion (n'ayés pas peur, je ne prononcerai pas le mot) de ces amis, dis-je, qu'on... dans l'occasion, qui dans un tour de main vous font prendre un tour de déraison à la grave amitié et... et... et...

... *Et d'un solide ami ne font plus qu'un f***. C'est un amant que j'ai voulu dire. Pardon Madame. Voilà ma dissertation. Madame est-elle mécontente de mon petit impromptu ?

Madame a donc eu mal aux reins ! ce que c'est que l'amitié ! Madame qui était parée comme une chasse l'autre soir, qui avait même du rouge, une chaise longue et le plus galand deshabillé, avait donc passé laprès midi dans le plus triste abandon ; ce que c'est que la douleur !

Tais toi bonne fripponne ! tais toi coquette ! Il te faut ta conquête, tu l'as voulu, tu l'as profondément médité, et pendant que tu te dis ma fantaisie, tu fais de moi ta poupée. Je vois le piège et j'en détens le ressort sur moi même avec plaisir. Mais ou Diable m'engageai-je ? Je veux écrire deux mots, je barbouille deux pages dont on n'extrairait pas une ligne de bon sens. Mais c'est que je ne veux jamais raisonner avec toi. C'est pour n'avoir pas le sens commun que je t'aime. Et malheur à ce drole d'amour là si je raisonne une fois.

Bonjour, Madame. Je lirai ce soir votre lettre de ce matin.

479. A Mme de Godeville

Vendredi matin, 18 avril 1777.

Je suis malade d'un rhume violent au cerveau, et qui m'opresse depuis avant hier au soir. Je n'en vais pas moins à Versailles aujourd'hui. Ce sera le seul tems que j'aurai dans la journée pour m'entretenir avec vous, et lire ce que vous m'avez envoyé depuis hier, sous deux enveloppes différentes. Une courbature jointe à mon cathare est cause qu'on ne m'a pas laissé seul un moment depuis hier. J'ai même eu de la fièvre cette nuit ; mais ceci n'est qu'une secousse de la nature en ce tems de rénovation. Je n'en serai que plus leste après. Je lirai donc vos deux lettres en route, et demain je saisirai le 1^{er} moment

pour y répondre. Heureux si je puis me rendre moi mesme le porteur de ma lettre !

Me grondés vous ? Etes vous aimable dans les deux votres ? Je le suis bien peu ; mais je n'en sens pas moins tout le prix d'une indulgence aussi soutenue, et ce n'est pas un de vos moindres mérites à mes yeux. Permettés que je vous baise sur les votres.

480. *A Mme de Godeville*

Samedi 19 avril 1777.

Je te demande pardon, un million de pardons. Ma maison est pleine. Je ne sais auquel entendre. Hier je fus forcé de mener avec moi quelqu'un et je fus privé du plaisir de jaser avec toi en route. C'est une profanation que de ne jeter qu'un coup d'œil sur des choses qu'on voudroit lire avec tant d'attention.

Je te renvoye ton homme. Grace a mes maudites affaires, je suis en retard de tous mes plaisirs.

Si je puis me dérober une demie heure ce soir, j'irai te renouveler tous mes regrêts ; mais je m'enfermerai après mon diner ; car encore faut il jouir un moment quelquefois !

481. *A Mme de Godeville*

Dimanche 20 avril à 3 heures 1777.

Ta lettre, ta pauvre lettre est là, depuis trois heures, et je ne puis seulement l'ouvrir. Mais je la tiens ; je la mète dans ma poche, et comme je vais diner chez M^r de la Vallière¹ au fond du faubourg a germain, j'aurai le plaisir de la lire en chemin. Et ton malheureux grison cependant attend. Je lui fais mener une vie du diable, je la mène moi mesme, et l'heure du plaisir sonne toujours tres tard.

Que me dis tu dans cette lettre ? Se ressent-elle de notre soirée ? les doigts me brulent de l'ouvrir. J'en sortirai une demie heure plutot ; et si, au lieu des langueurs de l'absence, j'y retrouve la trace des plaisirs de la présence, je dirai : Mon amie a enfin trouvé l'art d'étendre la jouissance et de multiplier le plaisir. J'en remercirai l'amour et son culte m'en deviendra plus cher.

Bonjour chère aimable. Je te salue d'un baiser profond, et je sens qu'il part du cœur.

1. Voir t. I, 58, n. 2.

482. A *Mme de Godeville*

Mardi à 2 heures. 22 avril 1777.

Que dira tu de moi chere beauté ? Jamais qu'un mot. Cela est bien triste et fort ennuyeux. Mais laisse a mon cœur le soin de t'en dédommager. Je sais toujours quand j'arrive chez toi que j'ai de grands torts a réparer. Ils ne sont pas les miens, mais ceux des evenemens, je me charge de te les faire oublier par la vivacité de mes caresses, et te prie en attendant de ne pas me les imputer. Si tu pouvais voir sur quel etalage de paperasses je te fais ce petit mot, loin de le trouver sec et court, tu dirais : Helas comment peut il seulement en venir a bout au milieu de tout ce monde.

Ne te lasses pas de bien faire et mon cœur ne se fatiguera jamais de sa vive et tendre reconnaissance.

Mille baisers pour tes lettres, cent pour le petit poëme et le reste pour l'amour.

483. A *Mme de Godeville*

Jeudi 24 avril à une heure 1777.

Il semblait hier au soir Belle amie que rien ne dut me priver du plaisir de te voir lorsqu'une lettre importante arrivée après diner m'a forcé de m'enfermer toute la soirée. Ce soir ne m'appartient pas plus qu'hier ; cependant si un rendez vous donné à 5 heures ne va pas plus loin que huit heures j'irai me... l'on vient de me couper le siflet, sur l'énoncé de mes espérances. Le rendez vous est remis entre 6 et sept ; ainsi plus d'espoir pour ce soir ; mais demain, a moins d'être mort, tu me verra vivant a genoux devant le fauteuil.

Ton voisin traîne avec lui depuis trois mois une chauve souris qu'il dit tenir de Mlle Dubois. Je crois bien quil ne t'a pas hon-

noré de cette confidence : mais tu peux t'en amuser, c'est un aveu qu'il a fait librement a des femmes tres libres qu'il ennueie quelquefois avec de pareilles gentilleses. Je te rends grace du parapilla que je n'ai pas encore pu lire. Chère Belle amie vous n'oubliés rien, et vous me rendés bien honteux de vous voir prendre de tels avantages sur moi. Ma chère je voudrais que chaque infamie qu'on t'écrit d'Hollande ou d'Angleterre tu l'envoyasse tout de suite à M^r Lenoir : c'est ainsi que les honestes gens et qui ne veulent jamais etre suspectés en usent. Il me parait clair qu'on veut te faire quelque villenie, puisqu'on répond pour toi. La précaution de prévenir a mesure la police peut seule te garantir de tout inconvenient. Je te le demande par le vif et tendre intérêt que je prens a ta tranquillité. Du reste observe le silence, et garde un mépris constant a ceux qui te compromettent. Aime sans douleur celui qui ne peut penser a toi sans plaisir. Attens moi demain, feins un mal de teste, jette toi sur ton lit l'après midi. Il se trouvera tout défait pour l'heure ou l'amour y couchera sa victime. Hein ?

484. A Mme de Godeville

Dimanche 27 avril a 3 heures 1/4. 1777.

Tu veux absolument une réponse, eh bien la voila. Ce soir de bonne heure j'irai te demander pardon de ne pouvoir etre un autre homme et de si mal reconaitre des bontés dont je fais tant de cas : mais il est impossible a une femme dans ta position de juger de tous les embarras d'un homme dans la mienne.

Tout ce que tu dis de moi me semble vrai et fort bien peint. Il ny a que l'intention sur laquelle tu te trompes et je te le pardonne, car je suis bonhomme et si le regrèt de ne pouvoir te sembler plus aimable pouvait tenir lieu de tous les agrements qui me manquent tu aurais a ton service un amant parfait.

Bonjour, chère femme. Je te remercie de toutes tes attentions multipliées. Je suis au moins digne d'etre capable d'y répondre. Et que l'as foute toute ce qui men empeche ! cela est il clair ?

485. *A Mme de Godeville*

Mardi 29 avril à 3 heures 1777

Sais tu bien pourquoi je ne te répons pas ? c'est que je ne veux pas me livrer au plaisir de te répondre. C'est assés pour moi que l'infraction au principe, de me jeter dans tes bras, quand ton regard électrique arrache une étincelle a mon excitateur. Mais rendu a mon cabinet, a mes affaires, a la foi promise et due a cette ménagère qui merite tant de reconnaissance et d'égards, je sens mon cœur tiraillé des deux parts en sens contraire, et mon style est guindé comme ma situation. Comme le philosophe marié qui, montrant son cabinet et l'appartement de Melite, dit à son ami, *ici je suis garçon la je suis marié*, je me repete sans cesse en rentrant chez moi : *ici je suis honête et la je suis un roué*.

Il faut etre juste et de bon compte, c'est précisément ce que je suis. Toi par qui j'ai cessé d'etre honeste, toi qui ne me le pardones que par l'indulgence qu'on a pour les fautes qu'on fait commettre, ne sens tu pas toi mesme quelque petit repoussoir pour l'homme double et faux qui n'est plus sincère qu'avec toi ? Quelle confiance peux tu prendre en celui qui en trompe une autre afin de ne pas te tromper ? car il faut bien que ce soit l'une des deux. La pauvre petite que l'inquiétude et l'effroi rendent si pressante et timide en me parlant, ne recevant plus la reponse douce et franche que je me plaisais tant à lui prodiguer quand elle m'interrogeait sur l'état de mon cœur et la préférence que je lui ai promise, la pauvre petite me dit : Ah ! mon ami ! tu ne peux pas mentir, et puisque tu ne répons pas, tu es surement coupable. Et tu veux chere et cruelle femme que je sois toujours en guerre avec moi mesme, et que je rougisse devant celle qui respectait ma véracité ! Le partage de mes sentimens ne le plait plus, il te faut une adoration exclusive ! C'est a toi que je demande justice de toi mesme ; la contradiction ou tu portes mes sentiments en met dans mes idées. Je ne suis pas heureux et tu en es la cause.

Pendant j'ai tort de t'imputer des fautes qui ne sont que les miennes. Livrée entierement et de bonne foi a la douce fantaisie d'etre sensible avec moi, tu ne manque a personne en t'y abandonnant. Tu n'as rien promis. Eh ! vois quelle différence entre nous ! Quand tu me parles de tes regrets, je suis forcé de

te répondre par mes remords. Chere femme, ou plutot cruelle femme ! rend moi mon repos, je n'aurai perdu que mes plaisirs que le bonheur si vif de t'aimer et d'etre aimé de toi : mais j'aurai retrouvé cette unité de marche et de sentimens si necessaire a ma situation... ou si tu ne le veux pas, consens donc a voir a tes pieds cet etre bizarre et malhonête qui se reproche de t'aimer trop et de ne pas t'aimer assés.

486. A Mme de Godeville

Jeudi matin 1^{er} mai. 1777.

Mon dieu, ma chere, ce soir je vous porterai ou je te porterai la réponse d'une lettre que je ne puis pas mesme ouvrir a présent. Je sors. Je sors et je t'embrasse a deux forts bras, je te baise a saignement de levres, etc., etc., etc.

487. A Mme de Godeville

Samedi 3 mai à 2 h 1/2 1777.

Chaque jour porte sa peine et son plaisir. Hier une lettre de fureur, aujourd'hui la plus agreable himne a l'amour. Si tout n'est pas bien, tout n'est pas mal. C'est comme je l'ai toujours pensé. Donc aujourd'hui, Princesse, belle Princesse, votre adage est, *quand on ignore ce n'est rien*, celui d'hier portait en substance *vous etes un monstre et je t'etranglerai*. Vous trouviés hier qu'un baiser a saignement de levres était un hommage de Moscovite, aujourd'hui vous voulés retenir au fort d'une etreinte amoureuse le calcage de ma figure, et me contretirer à la presse. Je t'entens maintenant. Toute entière au mouvement qui t'agite ; je ne dois pas chercher de suite ni de méthode en ta conduite ; mais te prendre comme le ciel t'envoie, prête a *faire l'enfant* quand ton amant est la ; radottant comme ma *mé-grand*, quand il ny est pas ; injuste ou charmante au gré du tems qui court.

Je t'entens ma chère, et, ramassant le gand du cartel que tu m'envoie, je répons au compliment de catéchisme qui l'accompagne, que puisque tu me traites comme le bon Dieu je dois te remercier par le Salut de l'ange a Marie.

Je vous salue Beauté pleine d'attraits, le plaisir est avec vous vous etes charmante entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre me sera cher. Ainsi soit-il.

Je joins en rouvrant ma lettre une epitre de la dame Ponced qui arrive a mon caissier. A sa lecture tu connaitra le personnage.

488. A M. de Vergennes

Paris, ce 4 mai 1777.

Monsieur le comte,

Mon silence sur votre derniere lettre a pu vous faire juger que je me tenais pour battu. Mais, en vous demandant pardon du dépit que la reponse d'en haut m'a causé, malgré le ménagement que votre bonté a mis dans l'annonce, je vous assure que je ne me serai point tenu pour battu mais seulement pour refusé et très durement refusé.

Je sais qu'un homme chargé d'un emploi désagréable doit en recevoir des désagremens ; c'est mon lot, et que celui qui se dégoûte des dégoûts n'est pas digne d'obtenir les plus legers succès : mais, en vérité, dans toute la conduite qu'on tient avec moi, l'on a plutot l'air de me traiter comme un travailleur utile employé pour la cause publique¹.

Mais si tout n'est pas bien, tout n'est pas mal non plus. la fortune ou le hasard qui m'a toujours mieux servi que les hommes, a fait tomber hier dans mes mains une nouvelle qui fait diversion a mon chagrin et rentrer l'espoir et la joie dans mon ame. Une lettre du 6 mars écrite au havre du cap français m'apprend que *l'amphitrite* et *la Seine* mes deux 1^{ers} vaisseaux, sont arrivés sans accident a *Charlestown*² dans la caroline méridionale. Je me hate de vous faire passer cette nouvelle, en vous priant de vous en réjouir pour l'amour de moi ; si la cause de l'amérique est devenue si étrangere a la france que vous ne vouliez plus vous en réjouir pour l'amour d'elle. Je ne suis plus inquiét de mes autres vaisseaux, ces deux la seuls portaient de grosses munitions.

J'aurais l'honneur demain au soir de me présenter chez vous et chez Mr. Le Cte de Maurepas sous les auspices de mes deux vaisseaux. Il faut bien que j'explique moi mesme ce qu'on a si peu entendu dans ma derniere lettre, et que je détruise l'im-

pression facheuse que le mot de corsaires a donné contre mes travaux.

La *Thérèse* auparavant nommée *le comte de Vergennes* vaisseau richement chargé a mis enfin a la voile par le meilleur vent a Mindin, rade a l'embouchure de la loire, le 26 avril. Mais, par une suite des contradictions que j'éprouve sans cesse un paquet énorme que ce vaisseau devait porter, a été retardé par deux courriers a la poste de Paris ; malgré mes précautions et mes recommandations. Je ne doute pas, a ce retard, que tout n'ait été ouvert et copié. Ce serait un petit mal ; parce que le ministère ny est, je vous jure, en rien compromis ; mais ce qui en est un fort grand c'est qu'une pareille indiscretion puisse exister en france et qu'on retarde sans pudeur un paquet important du Lundi au vendredi et qu'on mette un vaisseau dans le cas de partir sans ses lettres après les avoir attendu 4 jours, et avoir manqué dix fois de voir tourner le vent qui doit l'emporter. Voyés ou cela conduit. Ceux qui recevront ce navire, ignorent l'usage qu'ils doivent faire de sa cargaison, et le vaisseau qui porte les papiers de ce 1^{er} peut être arreté trois mois ou périr, et la sottise curiosité de Mrs de la poste a mis au hazard pour plus d'un million d'effets précieux. Si vous ou Mr de Maurepas, Monsieur le comte, ne me donnés pas un cachèt pour remédier a cet abus, toutes les fois que j'aurai un paquet important, je dépêcherai un courrier, cela est désolant. Et tout se fait comme cela. Voici la phraze de mon correspondant de Nantes dont je vous montrerai demain la lettre.

..... *Je suis bien mortifié de n'avoir pu y joindre le paquet que vous m'avez adressé en dernier lieu pour Mr. Carabasse et qui ne m'est parvenu que dimanche et que j'aurais du recevoir. Jeudi. Je vous aviserai en passant que toutes les lettres que vous m'avez fait lhonneur de m'écrire jusqu'ici ont toutes été retardées d'un ou de deux courriers, j'en ignore la raison.*

Mon correspondant l'ignore, et moi je la sais. des gens curieux et intéressés a tout savoir, pour tout divulguer, font jouer ces manœuvres. et l'on cherche bien loin, le perfide qui est bien près.

J'en ai découvert d'autres dont j'aurai l'honneur de vous entretenir demain. Je me recommande a votre très précieuse bienveillance.

Cy joint deux lettres S. Londres de Mr Deane.

1. Il nous semble que cette protestation de Beaumarchais souligne la contradiction fondamentale dans sa conduite, car c'est justement la façade que Beaumarchais a voulu présenter aux Américains aussi

bien qu'aux Français, il n'a pas lieu de se plaindre si Vergennes l'accepte comme telle.

2. Charleston, port et ville très importante à l'époque, population 12 000 (Boston, 15 000).

489. A Mme de Godeville

Lundi 5 mai à 2 h 1/2 1777.

Lundi matin

Je ne saurais blamer, ma chere amie, ton malheureux commissionnaire de s'être impatienté d'attendre hier, pendant que je m'impatientais de l'impatienter : bref, il s'est en allé. Dieu le conduise ! Mais je t'écrivais pendant qu'il s'en allait. Ma lettre est restée là ; je te l'envoie, non quelle vaille la peine d'être lue, mais afin que tu ne croye pas que je suis de la négligence dont tu me soupçonnes sans doute.

Sil m'est possible ce soir d'aller te donner des assurances plus positives d'une tendresse un peu calomniée dans tes lettres, je le ferai : mais il est possible aussi que je ne le puisse pas, tant ces 8 jours cy sont encombrés d'affaires relatives a des départs de vaisseaux prêts a mettre a la voile.

Recois en attendant, chere Beauté, l'hommage sincère d'un cœur vraiment touché de ton amour. Je ne réponds pas a certains articles de ta derniere lettre, quoique j'aye bien des reflexions a te communiquer dessus. Mais je n'ai pas le loisir de nétoyer mes idées a ce sujet, encore moins le tems de les écrire : il me reste a peine celui de t'assurer que

..... je t'aime.

490. A Mme de Godeville

Lundi 5 mai à 2 heures 1/2 1777.

Mais que tu es donc bête, avec ta Dame Ponced ! Et sur quoi juge tu que je l'aime, que je lui écrive, etc., etc., quatre pages de radotage, etc. Tu me dis qu'une femme portant ce nom dit des horreurs de moi ; je te répons que je ne la connais que pour

l'avoir obligée. Je t'en envoie la preuve de sa ridicule main, et tu me fais un tas de raisons étrangères au fait, au lieu de m'écrire tout simplement : *Mon ami, cette femme est une vilaine gueuse, insolente en propos et basse dans ses lettres.* Elle était peinte, et j'étais content de t'avoir donné une preuve que je suis l'homme vrai que je t'ai présenté. Tiens toi donc pour grondée, et ne parlons plus de cette bête de femme qui a le cœur aussi noir que je lui trouvai la peau blanche il y a vingt ans. Oui, Madame, tout autant ; ce fut en 1757 que je lui sacrifiai sottement ma jeunesse, et ma moelle épinière que j'ai bien regrettée depuis, quoiqu'elle n'en ait usé que trois semaines.

Cela ne pourrait il pas faire présumer a Madame que je suis un bon homme, a qui les plus sottes femmes qui ont abusé de lui n'ont jamais pu devenir assés étrangères pour qu'elles n'ayent pas droit a ses bons offices quand il le peut. Voila le sens moral a tirer de ce que j'ai envoyé à madame qui n'est ingénieuse qu'a tordre le vrai sens de tout ce que je dis et fais.

Comment tu n'as pas trouvé mon *ave maria* un compliment bien tendre ? Il faut que tu ayes la reconnaissance bien coriasse ! Comment, cet *ainsi soit il* ne ta til pas frappé en beau, après la phraze qui le précède ?

Faites donc de l'esprit pour Madame, employés le a servir de truchement a votre cœur ; il vaudrait autant écrire a M^{de} Ponced ; Madame lit vingt fois et ne comprend rien. *Oculos habent et non videbunt.* Je n'irai pas plus loin sur ma citation latine, parce que je ne puis dire sur madame, *Manus habent et non palpabunt.* Car madame a de jolies mains, et madame palpéra.

Comment se porte notre fils ? Sa mere a telle disposé un petit appartement bien chaud pour le recevoir ? un mouvement bien doux pour le bercer en entrant ? Je suis bien inquiet de ce pauvre petit qui, tout en me chatouillant les reins, me dit tous les soirs : *Papa je voudrais aller passer 8 ou 9 mois chez maman.* Tu ira mon fils, tu ira.

J'ai lhonneur d'etre Madame avec le plus vif et respectueux empressement

Votre très humble et tres gaillard serviteur ce matin

ROBIN. LAMI ROBIN.

491. A *Mme de Godeville*

Mardi matin 6 mai 1777

J'ai reçu ta lettre, je l'ai lue, je sors a l'instant, mais je dérobe aux affaires celui de t'écrire que j'en ai encore plein le coeur et la teste, cest du plaisir que je veux dire. Reserve moi tout celui que tu contiens, celui que le repos va renouveler, et sois assés économiquement sage en mon absence pour etre tendre jusqua la profusion quand je te verrai. Mais j'y ai bien réfléchi, j'aime trop la mere pour faire l'enfant, voila mon mot.

Tu jouira sans trouble et sans mélange. La maternité est un etat austere, il n'en faut point faire un badinage et se jouer d'avance du sort d'une petite créature qui ne nous prie point de la faire naître pour la rendre ensuite malheureuse.

Je t'expliquerai sérieusement les principes que lhonêsteté doit adopter. Quant a moi je ne me rendrai pas volontairement coupable d'une pareille faute. La 1^{ere} s'est faite malgré moi, la seconde projetée serait impardonable. Sois maitresse tendre, et crains d'etre mere sensible. Tu deviendrais plus malheureuse que ton enfant.

F** pour l'amour, mais voila tout.

492. A *Mme de Godeville*

Jeudi matin 8 mai 1777.

Ah ! répondre ! Eh vraiment oui je le voudrais bien. Mais ma maison est pleine de monde. Il faut pourtant t'accuser la reception de tes lettres, de ma clef, de ton livre, etc., etc.

Cette chère clef ! tu as fort bien deviné qu'elle est trop longue et trop grosse pour etre celle daucun secrétaire ou cabinet et qu'elle est le passe partout d'une ancienne ou nouvelle maitresse. La sagacité des femmes se montre sur les plus petites choses.

J'étais en effet fort inquiet de ma clef ; elle est en effet celle d'un objet cheri, a qui j'ai donné en ma vie de bons coup de queue avec plaisir ; et pour mettre le comble a ta jalousie, je suis forcé de t'avouer que c'est celle *de mon billard*. J'en etais tres inquiet, non pour moi, mais pour ton lit ou je me suis bien

douté qu'elle etait restée, quand tu ny songeais guerre ni moi non plus.

Et ses gens, disais-je ! et sa surprise a elle ! et le mensonge qu'il faut trouver ! tout cela m'agitait. Nous avions tort tous deux ; toi de croire cette clef interessante, et moi de te croire embarrassée a son sujet.

Bonjour ma mere. Je t'embrasse avec tendresse. Ah si je pouvais ce soir... mais ne va pas t'aviser d'y compter, car je crois bien que je n'aurai pas une minute a moi. Je porte a mon cou ma barbe de trois jours.

493. A M. de Vergennes

Paris, ce 8 mai 1777.

Monsieur le comte,

Pour raffermir mes souvenirs et vous les exposer clairement sur l'affaire de Lord ferrers¹, J'ai relu tout ce qui a été dit, écrit et fait par eux et par moi dans le tems à Londres. J'en ai extrait la déclaration cy jointe, sur laquelle vous pouvés compter comme sur mon honneur.

Si vous voulés en garder l'original et leur en envoyer une copie, cela servira de réponse a la demande, et produira le bien de ne pas engager entre eux et vous une question qui deviendrait interminable et qu'on ne cherche a vous rendre personnelle qu'afin de pouvoir prostituer votre nom dans leurs écrits et parvenir a vous nuire, ce qui est le fin mot de toutes ces marauderies.

Quand il ny aura que moi d'engagé ou d'insulté, s'ils vont trop loin dans leurs injures, Je saurai bien, avec la permission du Roi et la votre, leur faire rentrer les paroles dans la poitrine. Il ne sagirait donc que d'ecrire au Lord que sa lettre m'a été communiquée, que J'y ai fait cette réponse a laquelle vous vous tenés, Jusqu'après mon premier voyage en Angleterre. Et vous voila dehors. Si vous préférés, Monsieur le Comte, de répondre positivement, vous pouvés, en faisant l'extrait de mon extrait, lui mander que J'ai eu l'honneur de vous remettre dans le tems la déclaration de la main de Déon, d'une dette de 5000 L St. a lui Lord ferrers. que J'avais reçu dans le mesme tems les reproches que Je méritais, pour avoir outrepassé mes pouvoirs en payant de mon chef ces 5000 L St. ; parce qu'il vous est bien prouvé par l'examen des Etats de répétition de la D^{lle} envoyés tant a Mr de

Choiseul qu'a vous mesme, qu'en la traitant le plus favorablement du monde, Il s'en fallait de beaucoup qu'il lui fut du cette somme, qu'a l'égard de l'augmentation de cette dette, portée depuis la déclaration à 5339 L St. Il peut sen prévaloir sur sa débitrice, que, quant a l'escompte, a 5 pour % supportée par lui sur des effets *a un et deux ans*, vous voyés par la remise qu'il m'a faite des 5000 L St. de billets déon quittancés par lui, qu'il a été content alors des valeurs que je lui données en échange, Et que vous avés a l'apuy mes lettres et mes comptes rendus qui atestent ce fait.

La première façon de répondre me paraît plus tranchante et abnégative. vous pourriés y ajouter qu'il doit conseiller a son débiteur d'être plus sage ; parce que s'il imprime la moindre chose contre ses promesses, on est prêt a mettre sous presse tous les espionages et délations anglaises, ce qui lui ferait mal passer son tems à Londres.

La lettre du lord est faite par Deon. Mais que m'importe a moi d'être odieux aux ministres anglais ? Ces Messieurs ne font pas a beaucoup de gens l'honneur de les haïr ; leur méthode est de mépriser les français. Mais si cette préférence, si cette marque d'estime particuliere qu'ils me donnent a l'effet d'augmenter celle du Ministère de france, et si vous me continués votre bienveillance Je n'aurai que des remerciemens a leur faire.

Cependant, si Je suis odieux aux Ministres anglais, en revanche Ils me le sont bien davantage eux mesme ; de venir bloquer nos ports et se planter si près de nos côtes que cette insolence indigne tout le monde. En vérité ! les rires qu'on fait à londres de notre molesse a ce sujet, sont les nouvelles les plus affligeantes qu'un français puisse recevoir de ce pays ! Ils viennent tout fraichement de prendre un navire américain si près de nos cotes, que le vaisseau anglais a manqué de se briser sur les roches de la france. Et nous souffrons cela ! Ah ! Dieux ! Monsieur le Comte, Ah ! Dieux ! Ou en sommes nous ?

cy Joint les deux lettres de Samedi passé.

La nouvelle de l'arrivée de mes deux vaisseaux a Charlestown vient d'être contredite par la certitude que la Seine a relaché à la Martinique.

I. Washington Shirley, 5^e Earl Ferrers (1722-1788), amiral, avait déjà été mêlé à l'affaire Baumarchais-d'Eon comme détenteur prétendu des papiers relatifs à la paix franco-anglaise de 1763, que Beaumar-

chais voulait racheter pour le compte du gouvernement français. Protecteur et ami du chevalier D'Eon, Beaumarchais rendit visite à Ferrers dans son manoir, Staunton Harrold, Staffordshire, en 1775.

494. A Mme de Godeville

Samedi matin 10 mai 1777.

J'aurais fait hier d'avance et sans lire ta lettre, la réponse convenable. *Vous ne m'aimés guerre, quand tu ne me fais rien, ne fais tu rien a une autre ? J'ai la teste pesante, je m'ennuye, etc., etc.* J'avais bien vu cela dans ma courte visite ; cependant la distinction subtile de l'inconstance a l'infidélité qui te fait dire que je suis encore plus infidelle qu'inconstant m'a surpris. Mais surpris en joli ; en effet l'un est moins criminel que l'autre ; l'inconstance est un changement d'état, et l'infidélité nest qu'une variété de plaisirs. Salut a la métaphisicieñe.

Je n'aime point, mon cœur, a passer ma vie en justification. Je sortais hier, donc c'était pour aller chez une femme, et j'aurais bien pu écrire au lieu d'aller diner chez M^{de} Desolar dont on dit beaucoup de mal, parce qu'on croit que j'y vais diner. J'ai déjà justifié votre amant sur la vilaine Ponced ; je vous envoie la justification de la sortie et du diner d'hier : mais si tu ne deviens pas plus juste en me connaissant mieux, tu ne sera pas heureuse ni moi non plus. Lis la lettre de M^f de la Vallière et tu seras instruite ; et que cela n'arrive plus. Il ne faut jamais convaincre un homme qu'on le croit capable de coquinerie ; rien ne décourage autant l'honèsteté qui s'alimente beaucoup de l'estime qu'elle inspire.

Je t'envoie mon portrait bien bétifié par le graveur. Il est a la teste de mes mémoires ; ainsi tu as la collection par dessus le marché, et puisque tu ne m'as écrit que pour me demander cela, je ne te repons que pour te l'envoyer.

495. A Mme de Godeville

Dimanche à 3 heures 11 mai 1777.

Elle est pourtant jolie la lettre grondeuse et boudeuse que je reçois ! J'ai surtout été frappé de la moralité profonde renfermée

dans le laconisme niesme de ta reponse, sur le peu de valeur d'une honèteté qui ne vit que par l'estime d'autrui. J'avoue qu'il serait bon que cela fut autrement ! Mais comme force n'est pas bonheur, et que, parmi des ingrats, la bienfaisance serait un sacrifice sans dédomagement, la sublimité d'une pareille vertu se tirerait de sa rareté et se mesurerait sur le courage quil faudrait pour la soutenir ; or le commun des hommes n'est point capable d'un pareil effort ; et ce que l'on doit le plus prêcher c'est l'encouragement aux gens honèstes de continuer a l'etre, en leur montrant qu'on leur en sait gré. Voila tout ce que j'ai voulu dire. Mais laissons la morale.

J'espere etre assés heureux pour aller ce soir répondre au reste de ta lettre. Helas ! ma chere, comme il est vrai que ton c... est pucelle depuis le jour qu'il fut si mutin, je te donne ma parole sacrée que mon v... est vierge de ce moment là.

Bonjour, Bonjour. Je reçois la nouvelle de l'arrivée d'un de mes plus riches vaisseaux a sa destination. Tu men complimentera ce soir.

496. *A Mme de Godeville*

Jeudi matin 15 mai 1777.

Dieu merci, ma chere, je puis t'ecrire un mot mais avec la mesme véracité que je te dis que tu m'es chere je t'avoue quil ma été impossible jusqua ce moment d'ouvrir ta lettre dhier ni celle d'aujourd'hui. Je vais tantot a Versailles (tantot nest pas noble mais cest le mot). Je vais donc tantot a Versailles, et le bonheur de ma route sera d'avoir a lire deux lettres de toi.

Le Démon des affaires s'est déchainé contre moi. Ses tracas me bercent désagrement depuis 48 heures, je ne sais auquel entendre et c'est aujourd'hui le troisième jour que je me vois exister d'une façon si étrangere et si turbulente que je suis tout prêt a m'enfuir. Ah si je pouvais fuir dans ta retraite ! que je me tiendrais loin des idées austeres ou ennuyeuses ! Et combien j'ai besoin de te revoir pour me livrer a des sentimens que toi seule a le pouvoir de rendre si vifs et si délicieux ! Malheureusement ce n'est pas encore pour ce soir !

497. A Mme de Godeville

16 mai vendredi a une heure 1777.

ce vendredi a 8 heures.

Je me suis dit ce matin en me levant : si je me levais, et je me suis levé. Arrivé dans mon cabinet et ny trouvant personne, je me suis reparlé en me redisant : si je lui écrivais un mot ; sa lettre d'avant hier est si jolie ! Elle est si bonne femme avec moi ! Et voila que je t'écris. J'ai donc lu tes deux lettres en route. Ton radotage l'a fort embelli, *je vous l'avoue*, non pas celui de la seconde lettre qui n'est que de l'encre sur du papier, et de l'encre encore qui sent lhumeur... Mais pour imiter autant qu'il est en *ma triste gaité* le charmant desordre de tes épîtres, je t'annonce qu'en ce moment un pretre de S^t Paul entre dans mon cabinet une bourse a la main et me demande mes bontés pour le S^t Sacrement. — Vous m'étonnés monsieur. Je croyais le S^t Sacrement très riche et fort grand seigneur. — M^r il s'agit de son service qui n'est pas fondé chez nous. — En effet M^r bien des gens croyent que ce service se fait sans fondement. Mon abbé est devenu rouge comme une cerise, et a ces phrazes d'esprit, il m'a dit : ne vous appellés vous pas, M^r, M^{de} La C^{tesse} de G.d..le ? J'ai deboursé 24 s. et le voilà parti.... Je dis donc qu'il s'agit de l'épître d'avant hier qui sans mentir est charmante. Et, comme tu me l'écris fort bien, en effet, *je ne suis pas tendre*, quand je m'y mets, il n'a tenu qu'a toi de l'éprouver : c'est quand je m'en retire que je le suis, et mesme un peu trop, disent les *amatrices*.

Je suis aussi, comme tu l'ajoutes fort exactement, je suis *libertin*. Partisan de la liberté, voila sans périphrase et au positif comment je suis *libertin*.

Au reste tous tes détails sont très aimables. Après t'avoir lue, je reflechissais a part moi, et je disais : Est ce donc la cette fiere élégante qui prend, qui chasse, qui persifle, et se moque de tout le monde ? Elle est bonne femme avec moi, douce, attentive, inquiète et lisant ce qu'on ne lui écrit pas, jusque dans l'absence des mots ! Quel chagrin de ne pouvoir cultiver une aussi belle plante l'arroser, la gouter, m'ennivrer de son odeur ! En vérité ma chère, je disais tout cela.

Fais moi ton roman. Fais le sans esprit ni prétention. La nature t'a si bien douée qu'il aura beaucoup du premier si tu oublie d'y fourrer de la seconde. Je le lirai avec delices ; je le conserverai

pour moi seul ; et flatée a ton tour d'amuser des miettes de ton esprit tout celui d'un homme qui t'aime, lu ne t'ennuyera plus. Ne dissimule rien, je veux etre ton confesseur, ton confesseur indulgent ; et chaque rouerie que tu auras avouée, nous la purifierons par un acte d'amour pur et sans tache. Car le parfait amour, fut il en liqueur, ne tache point. Il est chaud, balzamique, adoucissant et nullement acre ni coloré. C'est une chose enchantresse de sentir que la plus organique et vivante substance du cerveau, ranimée par l'amour et l'espoir d'un plaisir prochain, se met en mouvement, descend avec chaleur et turbulence, et s'elançant de nous dans une angoisse de volupté, se darde et va se meller avec une pareille substance elancée en partie dans les memes rapports d'amour et de plaisir d'une femme aimée. Chaque ame y a fourni portion de son essence, et voila une troisieme créature formée. Je me disais tout cela en songeant au plaisir que j'aurais si cela m'arrivait dans ton alcove. Mais des considérations sevéres et morales ont bientot appaisé cette fumée de bonheur, cette exaltation d'un moment. Il ne m'est resté que ma tendresse et le vif desir de tembrasser, de t'etreindre, de t'inonder d'amour ; mais sans aucune suite sérieuse... Voilà le monde qui arrive, bonjour, bonjour. Je ne puis plus songer a nous. Et je sens ma gravité qui me prend a la gorge.

498. *A Mme de Godeville*

2^{eme} du 16 mai. vendredi a 3 heures 1/2 1777.

Dieu vous benisse, ma bonne, je vous ai donné ce matin. Je ne puis y revenir deux fois par jour. Allés voir votre Procureur ce soir puisque c'est pour rendre service. Et soyés bonne femme. La mienne a son rozier fleuri. Belle occasion pour se débander, (c'est le contraire que je veux dire.)

Mais je vais demain a Versailles. Il faut donc remettre a dimanche au soir tout ce que vous savés. A moins que revenue de chez ce Procureur ce soir avant neuf heures vous ne permettiés que j'use de toutes les possibilités pour aller vous embrasser, ma bonne, et vous remercier de vouloir bien etre celle de mes enfans qui ne sont pas les votres.

499. A Mme de Godeville

Dimanche 18 mai à 2 heures. 1777.

M^r De La Valliere m'a mené hier a Versailles malgré l'inquiétude que je montrais de le gêner ; et mon pauvre paquet est resté cacheté dans ma poche, ma pauvre main dessus, et la chaleur de mes doigts fondait la cire tant j'avais envie de le lire. En revenant cette nuit, je nai pu me procurer une bougie pour la tenir d'une main, *et lire de l'autre*. Ce matin mon cabinet n'a pas desempli, et mon joli paquet est encore la. J'ai du monde a diner : mais quand je devrais crever d'impolitesse, je m'enferme après diner. Puis pendant le concert spirituel je vais t'enfermer, te chambrer, t'alcover, tembrasser, te baiser, t'etreindre, et ... *Las foute qui sen dédit*. Cest il clair ?... *Et foutre pour l'amour*.

500. A Mme de Godeville

Mardi 20 mai à une heure 1777.

Je fus hier tout le jour embarrassé, ma chere, comment tu ferais recevoir 25 louis a ma caisse sans commettre le secret. Mais rien ne t'embarasse. Tu as un grison. Il ne dira pas dou il vient ; mais seulement que le bon de caisse arrive de Versailles.

Le cousin de la marquise etait le bailly de Solar, ambassadeur de Sardaigne grand ami du feu roi de M^r de Choiseul, et l'homme qui a dirigé la paix de 1763.

Je n'approuve pas la lettre a M^r Le noir. Souvenés vous qu'on n'obtient rien par écrit. Il faut aller soi mesme prendre a la boutonnière, serrer le bouton, et toutes les autres manieres d'engager les gens qui n'ont que peu d'envie d'obliger. *Vougui* ; ne l'oublies pas, il connait M^{dc} de Solar. Et M^{de} de S^t Hilaire demeure rue neuve S^t Eustache et moi je suis ton serviteur, ton ami et tout ce quil te plaira que je sois.

501. A Mme de Godeville

Jeudi 22 mai à 2 h 1/2 1777

La teste me tourne, mon enfant. De contrariétés, d'affaires, d'embarras, auxquels je ne puis pourvoir à la fois faute d'avoir dix bras et deux ou trois corps.

J'arrive de Versailles où j'ai couché malgré moi. J'y retourne cette après midi. Je te lirai en route. Je voudrais avoir un volume de toi pour me rafraichir la teste pendant le chemin. Je reviendrai cette nuit. C'est en vérité un acte dont tu dois me savoir gré que les 4 mots de ce maussade petit billet.

502. A Mme de Godeville

Samedi 24 mai à 2 h 1/4. 1777.

Puisque mon lot est toujours d'avoir les torts d'un fat, mon devoir est d'en demander pardon comme un homme honeste est obligé de le faire.

Comment te portes tu, mon enfant ? Je n'en sais rien, car tes deux lettres sont dans ma poche, et que deux courses assés longues que je vais faire seront le seul instant où j'aurai été libre depuis quatre jours. Je n'eus pas mesme avant hier la liberté de la route de Versailles. Je menai et ramenai quelqu'un. Hier on vint me prendre, on me ramena chez moi, et j'eus du monde toute la soirée. Que conclure de tout cela ? Que je suis un pauvre diable bien tourmenté ; que si j'ai un quart d'heure ce soir j'irai te demander ma grace à tes pieds ; que demain je vais à Versailles, et que lundi je ferai l'impossible pour jouir de ma soirée ; que tu ne me connais pas assés pour être certaine qu'il faut me croire en toute rigueur, parce que le mensonge n'est pas à mon usage, et que des regrêts de ma part sont des actes d'amour. Tous mes torts sont étrangers à mes sentimens. Sois en persuadée je t'en prie.

503. A Mme de Godeville

Jeudi matin 29 mai 1777.

Je vous crois, ma chere Belle, outrageusement en colere. Mais le fussiés vous mille fois davantage il m'est impossible de m'en occuper aussi serieusement que l'objèt qui me tient en cervelle depuis 8 jours. Et afin que tu le saches, pauvre amie ! apprends que j'ai *615 mille livres* a payer après demain, que des rentrées *400 m. l.* m'ont manqué, et que je m'occupe a combler ce vuide immense¹. Cela me brize la teste et depuis 8 jours je n'ai pas clos l'œil. Et les femmes, a travers de tels embarras, viennent meller leurs soupçons, leurs reproches, et doubler nos peines par l'apparence des leurs ! Je vais, par dessus le marché, cette après midi a Versailles ; ta pauvre lettre d'hier matin je l'emporte, et si je puis me trouver capable d'un peu de plaisir, je lirai ces deux effets de ta complaisance. Samedi matin je serai quitte de cette horrible peine, au moins je l'espere.

La femme incapable de sentir un peu de mes angoisses et de les partager n'aurait jamais la moindre part a mon affection. Mais je n'ai pas cette injure a craindre de ta part.

. 1. Louis de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, vol. II, 145, raconte que Vergennes fait verser à Beaumarchais 400 000 livres le 31 mai, 200 000 livres, le 16 juin, et 474 496 livres, le 3 juillet 1777.

504. A Mme de Godeville

Vendredi 30 mai à 2 h 1/4 1777.

Je me porte, ma chere, comme un suplicié. Je fus hier a Versailles, je ny fis rien. J'y retourne aujourd'hui parce que j'avais trop affaire a Paris pour perdre 15 heures dans le pays de l'oïveté. Il me manque encore 215 mille francs pour ma terrible journée de demain. Pendant que je vais faire autre chose a Versailles, mes agens terminent celle la a Paris.

J'espere pourtant m'en tirer. Le Diable m'emporte si je my refoure.

Je lirai ta lettre en route, et voila ma vie.

505. A Mme de Godeville

Samedi 31 mai à 3 h 1/2 1777.

C'est de ce moment seulement que je respire, et que j'ai rassemblé tout ce qu'il me fallait pour sortir d'intrigue en ce fatal 31.

Hier j'ouvris ta lettre en route et je fus un peu sot, au lieu de trouver du plaisir, pour 4 pages, de n'y rencontrer que dix lignes.

Voilà qui est bien, ais je dit. Quand je n'ai pas une minute à moi, sa plume va comme un oiseau. Maintenant que son radotage d'esprit égayerait le mien qui en a tant besoin, elle est plus concise qu'un lacedemonien.

Au reste il me paraît que je serai libre de mes actions demain au soir. Et ce sera, je vous jure, pour aller reprendre du poil de la bête qui ne m'a écrit que quatre mots pour ma route d'hier.

Je garde la lettre de ce matin pour ma récréation après dîné.

506. A Mme de GodevilleDimanche 1^{er} juin à 3 heures. 1777.

Ce soir, ce soir, du moins je l'espère. Si vous saviés devant qui jecris ces 4 mots !...

507. A M. de Vergennes

Paris, ce 2 juin 1777.

Monsieur le comte,

Si je ne vous ai pas remercié, depuis samedi, de toutes vos bontés pour moi, j'espère que vous ne mettrés pas ma reconnaissance en doute et que vous attribuerés au seul embarras de remplir mes engagemens le retard de mes actions de grace à cet égard.

Grace à vous, je respire jusqu'au 15 ; mais, à l'approche de ce jour, les ressources que j'ai mis en usage pour compléter mon 31 may, vont exiger des remplacements et mon étranglement va renaitre.

C'est l'objet le plus grave de mes travaux auprès de Mr de Maurepas, il est trop essentiel pour que je m'occupe d'autre chose. au reste *en rayer*, Dételles mesme est moins dur que de verser ; et vos conseils seront toujours aussi puissans sur mon esprit, que votre bienveillance est douce a mon cœur.

508. *Aux Comédiens français*

2 juin 1777.

Si la patience est une vertu, il ne tient qu'à vous, messieurs, de me trouver le plus vertueux des hommes. Mais si vous en prenez droit d'oublier que vous me devez depuis deux ou trois ans un compte *certifié véritable* ; que je vous l'ai demandé bien des fois verbalement et par écrit ; qu'après beaucoup d'échappatoires vous avez dû me l'envoyer le 20 janvier dernier ; que, sur de nouvelles représentations de ma part, vous vous êtes excusés, le 14 février dernier, sur les fatigues ou les plaisirs du carnaval, de ne vous être pas mis en règle à cet égard ; que le carême, le temps de Pâques, celui de la Pentecôte, se sont écoulés sans que j'aie eu nouvelle de cette imprésentable compte, et que nous ne sommes pas plus avancés en juin 1777 qu'en janvier 1776, vous conviendrez messieurs, que c'est me traiter un peu légèrement, et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être offensé : car il y a des bornes à la patience même la plus absurde.

D'autre part, je sais que toutes les fois qu'on propose à vos assemblées de jouer quelqu'un de mes ouvrages, la réponse de vos sages est qu'on ne peut en jouer aucun, parce que vous êtes en dispute avec l'auteur. — En dispute, messieurs ! est-ce vous disputer quelque chose, que d'user les mois et les années à vous prier de faire justice ? et votre compagnie a-t-elle, entre autres beaux privilèges, celui de refuser constamment d'ouvrir un compte avec ses bénins associés ? Je l'ai vainement cherché dans nos règlements.

Hier encore, M. le président de F***, qui permet qu'on le cite, est venu me dire que beaucoup de dames étrangères l'avaient prié de demander le *Barbier de Séville* à la Comédie, en payant les loges prescrites par les règlements ; mais qu'on l'avait constamment refusé sous plusieurs prétextes, et que la dernière réponse des comédiens avait été que cela ne dépendait pas d'eux, mais de l'auteur uniquement.

Vous savez, messieurs, que je ne me suis jamais opposé qu'on

donnât ce léger ouvrage ; qu'on a même usé de mon consentement acquis dans des occasions très dangereuses pour la pièce ; et que j'ai reçu plus d'une fois de la Comédie les remerciements de mon excessive complaisance à ce sujet.

J'ai donc promis à M. le président de F*** que j'aurais l'honneur de vous en écrire, et je le fais... le plus poliment que je puis ; car je trouve assez étrange la maxime adoptée de cesser de jouer un ouvrage aussitôt que l'auteur parle de compter.

Enfin, messieurs, vous donnerez la pièce ou ne la donnerez pas ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui : ce qui m'importe est de fixer un terme à tant d'incertitudes. Convenons donc, si vous l'acceptez, que je recevrai sous huit jours de votre comptable (et non de votre conseil, absolument étranger à cet objet) un compte certifié que vous me retenez depuis si longtemps ; et que, ce terme expiré, je pourrai regarder votre silence comme un refus obstiné de me faire justice. Alors ne trouvez pas mauvais que, faisant un pieux usage de mes droits d'auteur, je confie les intérêts des pauvres à des personnes que leur zèle et leur ministère obligeront de discuter ces intérêts plus méthodiquement que moi, qui fais vœu d'être toujours, avec le plus grand amour pour la paix,

Votre, etc.

509. A Mme de Godeville

Mardi soir 3 juin 1777.

Je n'étais pas sans inquiétude mon amie en rentrant chez moi avant hier. Un petit frisson avait succédé à la chaleur du plaisir. Je me jetai dans *mon* lit. Hier matin je fus agréablement surpris de me trouver beaucoup mieux. Ce mieux a duré et s'est même amélioré depuis hier. O ! quelle douce médecine j'aurais prise la ! J'ai fait attendre ton homme, parce qu'il était affreux de le laisser retourner sans un mot, et que j'avais 15 personnes. Une partie est en allée ; l'autre est la ; mais fussent-ils cent, aucun ne peut m'empêcher de te dire que je t'aime, que je te rends grâces de la folie qui m'a valu la santé. Je ne lirai pourtant ta lettre que ce soir. J'ai passé ce matin près de ta rue ; mais une pareille visite m'a si mal réussi que je me la suis refusée. Tu as grondé pour la visite, tu vas gronder pour la non visite, et des coups de batons je n'ai plus que le choix, comme dit Scapin. J'ai encore dans l'oreille f... pour l'a...

510. A Mme de Godeville

Mercredi 4 juin à 4 h. 1777.

J'ai un battement de cœur en t'écrivant ce billet. Quelqu'un a qui je ne permets pas l'entrée de mon cabinet quand je travaille, mais qui trouve souvent des prétextes pour y entrer, vient de me surprendre à lire ta lettre. Je l'ai jettée à terre sous ma table. Ah ! voilà une lettre qui tombe. Je me suis baissé sans répondre et je l'ai mise dans un cahier d'affaires ; puis je me suis levé et j'ai marché pour masquer ma rougeur.

Il semble qu'un démon l'inspire et je lis peu de tes lettres sans être interrompu. Mais que faire ? paraître s'en facher inspirerait des soupçons qui me nuiraient, qui nous nuiraient.

Je te rends grâce de l'attention du cahier. Sois tranquille, tu ne peux pas être compromise.

Repose toi, ma mère, rafraichis ta gorge et point de saignée blanche ; elles réussissent rarement dans ce cas là. Garde moi tout, tout. On sonne le dîner et les importuns rentrent chez moi.

511. A Mme de Godeville

Vendredi 6 juin à 3 heures. 1777.

Je recois ta lettre. Je l'emporte. J'ignore ce qu'elle contient si elle me causera douleur ou satisfaction. En vérité vous étiez bien extraordinaire hier au soir. Injuste est déjà trop ; mais quand on est violente, pourquoi ne pas violer ? le viol est la seule violence que l'amour puisse pardonner. Je disais, en vous écoutant : Elle parle, parle, comme quelqu'un qui veut user le tems ; à la bonne heure ! En effet qu'avais je besoin des platitudes de ton futur M... ? Cependant je suis bon homme ; quoiqu'il ne me restât qu'un quart d'heure à te voir quand le pauvre mutilé nous a quitté, j'aurais volontiers égayé ce moment par quelques attouchemens impurs et toujours charmans. Bref je suis venu, je n'ai rien vu, j'ai été grondé. Il y a bien loin de là au sort de César. Je crois, Dieu me pardonne, que tu as pleuré ! mais pleuré de dépit de ne pouvoir t'en empêcher ! Ce n'était ni de l'amour, ni de la douleur. C'était une impatience colérique de n'oser pas me souffleter. Hein ?

J'espere que mon doigt me vangera de tant d'injures, et quand je t'entendrai dire : Ah ! B... tu me tue, arrête, arrête !— Non coquette, non deshoneste, non volcan tourbillon, fureur, etc., etc. tu mourra de ma main, meurs, verse ton sang, la couleur n'y fait rien ; rend moi l'âme a travers des flots de... foutre de moi ! J'allais dire une sottise.

512. A M. de Vergennes

Paris, ce 9 juin 1777.

Monsieur le comte,

A mon arrivée de la campagne ou j'ai été m'enfermer deux jours, pour achever un ouvrage interminable au milieu du bruit de la ville, j'ai trouvé votre lettre d'hier.

Votre bonté toujours attentive me penetre de reconnaissance. Le prétendu armement de Dunkerque n'est qu'une sage précaution de ma part. Convaincu qu'on ne peut faire aucun mouvement dans ce port dont les anglais ne soient instruits, je profite de la saison ou je ne puis ni ne veux rien faire, pour envoyer a Brest tout ce que j'ai a Dunkerque¹.

Brest est un port de guerre plus éloigné d'eux. Les mouvemens de munitions y sont fréquents et plus naturels. Ce n'est pas dans la saison ou j'aurais la liberté d'embarquer qu'il serait tems de sortir ces objets de Dunkerque. *Parturient montes...*

J'ai pris mes mesures pour que mon entremise ne parut nullement dans ce transport. Je vous réitère mes actions de grace en vous priant de vous souvenir de moi dans vos prieres pour le 15.

1. Vergennes se méfiait avec raison de toute opération à Dunkerque. Après que ce ministre eût défendu aux Américains d'opérer avec leurs corsaires à partir de Lorient et de Brest et finalement de tous les ports français, Silas Deane aida son ami le capitaine Gustavus Conyngham à s'installer à Dunkerque d'où, entre autres bateaux, il saisit le paquebot de Harwich qui portait du courrier diplomatique entre l'Angleterre et la Hollande. Ceci rendit Londres furieux (voir la correspondance entre George III et Lord North) et fâcha surtout Vergennes, qui écrivit une lettre particulièrement sévère aux commissaires américains à Paris. Même si Beaumarchais n'avait rien à faire avec cette opération, il était certainement dans le secret.

513. Des Comédiens français

A l'assemblée ce lundi 9 juin 1777.

Monsieur,

Il nous est absolument impossible de regarder nôtre Conseil comme étranger dans le compte que vous nous demandés. Le Sr denesle étoit encore notre caissier lors des premières représentations du Barbier de Seville ; notre Conseil ayant assisté aux comptes que Mr denesle a rendu, ce n'est que par ses lumières que nous pourons nous guider, vous nous avez toujours proposé d'assister a tel assemblée quil lui seroit loisible d'indiquer ; pour traiter cette affaire. Si c'est encore la votre intention, prononcez ; et nous le prions de s'assembler.

Quand au refus que vous prétendez que nous faisons de jouer vos pièces ; la circonstance présente vous prouvera le contraire, la dame La Croisette débutant par Eugénie.

Nous attendons votre réponse avec la confiance de gens qui ne demandent que la continuation de la paix que vous invoqués et qui auront toujours pour vous les sentimens de la plus parfaite considération.

Nous sommes avec toute lestime, et tout lattachement possible, Monsieur, vos très humbles et très obéissants serviteurs
Brizard Sem^{«r} DeMonvel^l 1^{er} Semainier^l.

1. Monvel, voir t. II, 127, n. 2.

514. Aux Comédiens français

[10 juin 1777].

Proposer quelque chose, messieurs, est au moins aller en avant ; je vous en remercie. Quoique je comprenne mal pourquoi il faut tant d'appareil pour un objet aussi simple qu'un relevé de recettes, j'accepte avec plaisir la conférence avec vous, assistés de votre conseil. Si vous l'agréez, ce sera jeudi le matin ou l'après-dînée, à votre choix ; mais en vérité l'on pouvait s'épargner cet embarras, en ordonnant tout simplement à votre comptable de faire un état exact de mes droits d'auteur, de le certifier, et de me l'envoyer. Au reste, comme la forme ne fait

rien, pourvu qu'on s'entende, je recevrai votre réponse pour l'heure agréée, et j'irai vous renouveler, où l'on m'indiquera, l'assurance de la considération et de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

515. A *Mme de Godeville*

Mardi 10 juin à 10 h. 1/2 1777.

Je te rends grace, amie, de ta douce honnesteté. La lassitude de réfléchir, de prévoir et de m'inquiéter m'a donné pour dernier bien un vuide d'idées qui me tient lieu de consolation.

J'irai te voir le plutot possible et je rendrai au plaisir tous les momens que le chagrin leur a dérobé.

Ne te mets pas a la teste de ton affaire toi mesme, je t'en prie. Le plus grand mal en fait de procès n'est pas de ny rien entendre ; mais bien de croire légèrement qu'on y entend quelque chose. La franche ignorance cherche de l'apuy, la fausse science égare, et dans ce maudit dédale il ny a pas un sentier qui ne puisse conduire un aveugle a sa perte. Avec deux beaux yeux tu es certainement cet aveugle la.

Bonjour, mon amie. Je t'écoutais hier et je disais : Il na manqué a cette femme pour etre excéente femme que de regler un peu sa teste. Que de fausses démarches elle eut évité ! que de chagrins de moins ! Mais tu es franche et je t'aime pour cette bonne qualité entre mille autres.

516 *De M. Desessarts*

Ce mercredi matin, 11 juin

Monsieur,

Pour nous conformer à ce que vous souhaitez, j'ay prévenu M. Jabineau, hier matin, de l'assemblée que vous avez fixée a jedy ; je reçois actuellement sa réponse, par laquelle il me prévient que MM. les avocats du conseil ayant tous des engagements pour cette semaine, il est impossible de les rassembler mais qu'ils prendront jour pour la semaine prochaine, et qu'ils vous le feront savoir. Je ne puis, monsieur, que vous témoigner

combien je suis fâché de ce retard, qui vous dérangera peut-être ; mais dès qu'ils auront fixé le jour, je prendray la liberté de vous en avertir.

Je suis, monsieur, avec estime, votre, etc.

517. *A Mme de Godeville*

Mercredi 11 juin à 1 h 1/2. 1777.

Tu es bien gentille de m'avoir envoyé ton commissionnaire, car j'ai une lettre pressée à faire remettre à la porte de ton voisin et tous mes gens sont sortis. Je sors moi-même avec la poitrine serrée. Si je puis ce soir aller la dilater, sois bonne, tendre et indulgente.

518. *A Mme de Godeville*

Jeudi 12 juin à 2 h 1/2. 1777.

Et toujours une femme met en jeu quelqu'autre femme, quand elle croit avoir à se plaindre d'un homme !

En vérité, cette dépendance perpétuelle de l'opinion ou de la fantaisie d'autrui est une des choses qui doit le plus éloigner tout homme libre et sensé du commerce tirannique des femmes. Eh ! vraie femme que tu es ! crois-tu donc qu'il ne puisse y avoir au plaisir de te cultiver aucun autre obstacle qu'une perfidie ; et si tu t'es arrogé le pouvoir de m'en faire faire une, s'en suit-il que je doive être accusé de m'en alimenter sans cesse ? Cependant cela est juste, et je t'ai fourni les armes dont tu me blesses. Mais ta lettre m'arrive dans le plus triste moment... Mon courrier me rentre et je n'en suis pas plus avancé. Grand Dieu !

Et voir fourrer au milieu de tout cela le nom étranger d'une femme qui m'est étrangère à tout autre titre que celui d'un bon office impossible à refuser !

C'est mon lot d'être contrarié sous toutes les faces.

J'ai un rendez-vous ce soir chez votre voisin à 7 heures. Je ne sais où il me conduira ; mais ce sera pour aller vous reprocher votre injustice que j'en sortirai.

519. *A Francy*

Jeudi, 12 juin 1777.

Il est une heure. Je reçois votre lettre des mains de Vaillant¹. Il repartira cette nuit. Vous me demandez des explications ! Eh ! ne voyez-vous pas, d'où vous êtes, que l'on est furieux là-haut de notre corvée ? J'en reçus l'avis certain par un bon ami. Je le trouvai chez moi dimanche passé en arrivant de campagne. On ne vous pardonnera pas, me dit-on, d'avoir outrepassé les ordres, etc., etc. Dans l'instant, je vois que l'on a écrit à Versailles et que le secret est éventé. Je fais partir Vaillant de toute nuit sous l'espoir qu'il sera encore tems de changer l'ordre, et je vous envoie celui que Vaillant vous remet, pour me servir de justification en cas de besoin et ne pas enlever à nos amis le seul vrai soutien qu'ils aient ici, en me laissant écraser faute d'une excuse. Pendant qu'il vous porte cet ordre, vos lettres arrivent successivement et m'apprennent qu'il n'est plus tems et que le vaisseau sera parti avant l'arrivée de mon courrier. Je me désole et, le chagrin m'inspirant tout à coup, je vais voir M. D... Je lui expose l'extrême embarras où mon attachement pour eux me jette. Je lui propose de prendre tout sur son compte. Il réfléchit. Il accepte. Nous convenons de tout, et je lui écris ostensiblement pour lui reprocher qu'après avoir donné des ordres positifs à mon agent *pour Brest*, j'apprens par la poste qu'on a chargé *pour la Martinique*. Je lui demande d'où peut venir un tel changement et qui a pu se donner une pareille liberté ?

Il me répond ostensiblement que c'est lui qui a envoyé un ordre exprès à *Hodge*² et à vous d'expédier pour la Martinique, aussi bien port de France que l'autre ; que je me dis leur ami et retarde, sous toute sorte de prétextes, l'envoi des choses sans lesquelles le succès de la campagne est incertain, etc., etc. ; la lettre est nette et fière, elle est bonne. J'écris en conséquence là-haut, je me plains de D..., de ses libertés et de sa lettre ; je rends le ministre juge entre lui et moi et, au milieu de ce débat, Vaillant arrive.

Je le renvoie à vous. Filez sur cette corde, vous voilà instruit. C'est D... qui a tout fait ; il vous a écrit à tous deux qu'il était d'accord avec moi, quoiqu'il n'en fût rien, et, à cela près des criailleries moins redoutables qu'une disgrâce funeste, *Marie-Catherine* peut s'aller faire f... à la Martinique. Le diable est cause

qu'elle n'était pas partie à l'arrivée de Vaillant. Cependant, je ne vous dissimule pas mes frayeurs. L'avis d'en haut reçu dimanche portait : *Je souhaite que vous n'ayez nulle part à cette belle expédition, ceux qui la font n'ont pas besoin de charger de vivres leur vaisseau, il n'ira pas loin.* Cependant, la forme sous laquelle l'expédition est faite me tranquillise un peu sur l'événement de la prise. Mais jugez de mon angoisse, sachant que les Anglais croisent devant votre port, d'avoir imaginé qu'avant peu de jours nous recevrons la nouvelle de la prise de ce vaisseau et qu'alors, la colère étant à son comble, je me verrais perdu sans ressource. Calculez, je vous prie, la phrase soulignée plus haut et, puisque le vaisseau n'est pas parti, voyez en secret s'il n'y a rien à joindre à l'expédition pour qu'il ne coure aucun danger en route.

Le décharger est le pire de tout. Je voudrais maintenant qu'il fût parti. Au reste, il faut que tout ce qui n'est pas dans celui-là soit chargé dans un autre et ne le destinez pour un lieu ou l'autre que lorsque je vous le manderai. Je le ferai obscurément parce que c'est la poste qui vous en portera l'avis. Ayez soin qu'en cas de prise de celui-ci, le ministre le puisse hautement réclamer ; voilà le grand point ; vous savez qu'une imprudence fait la difficulté de la *Seine*. Remerciez bien M. Emmery de ma part, Ja tête m'a tourné vingt fois cette semaine. Vous vouliez que je vous écrivisse des détails par Vaillant, et j'étouffais. J'ai dit : il pensera ce qu'il voudra, mais il fera ce que je voudrai. Quel état que le mien ! N' imaginez pas au moins que je puisse rien demander au ministre aujourd'hui pour le second vaisseau ; il faut en prendre un plus petit ou ne charger celui-ci qu'à moitié. Si je puis pourtant avoir du vieux cuivre, je vous le manderai. Sachez par M. d'Ostalis' ce qu'il y en a à Dunkerque pour que je voie si son état est conforme à celui que j'ai. Je vais dîner pendant que Vaillant dort ; s'il me vient quelque chose à vous dire, je le joindrai à ceci cette après-midi.

Rapportez-moi ma lettre et faites en sorte qu'on ne puisse pas savoir que Vaillant a fait deux voyages.

Je vais demain au soir à Versailles. Samedi partira l'ordre '*déchirure*] liberté pour les Américains.

Ainsi pour vous résumer, et à cause de la date de mon ordre [*déchirure*], vous avez reçu cet ordre à sa date, mais vous en aviez reçu un de M. D... et vous aviez agi en conséquence, parce que vous nous croyez d'accord. Mes contre-ordres vous sont arrivés quand il n'était plus tems ; tout cela est le précis de ce que je dis ici ; là-bas cela vous est indifférent. Faites partir en secret ou très vite au moins à l'arrivée de Vaillant, sans qu'on sache que

cette arrivée vous détermine et, du reste, que Dieu y veille ! Vous aurez de mes nouvelles ostensibles toutes relatives à ce détail à cause de la poste. Saisissez-en bien l'esprit.

1. Ancien serviteur de Beaumarchais qui l'accompagna en Espagne.
2. William Hodge, commerçant de Philadelphie, était venu traiter avec les commissaires américains à Paris. Il joua un rôle important auprès des corsaires américains de Dunkerque. Malgré les ordres de Vergennes, Deane et compagnie poursuivirent leurs jeux, et Hodge passa quelques semaines à la Bastille.

520. A Mme de Godeville

Vendredi 13 juin à 1 h. 1777.

Je n'ai pas le tems d'ouvrir le paquet que je reçois et c'est peut être un bonheur, car je m'attens à m'y voir accablé de reproches. J'en suis dézolé d'avance ; non je ne les mérite pas.

Vous êtes, ma chère amie, bien plus inexplicable pour moi que je ne le suis pour vous.

Mais je ne veux pas récriminer. Si je vous afflige, c'est malgré moi. Cependant la dernière chose qui vous tombera dans l'esprit, c'est que vous êtes injuste à mon égard, et quand vous en serez bien convaincue il ne sera plus tems d'y remédier. L'amour est le commerce des plus doux plaisirs pris et rendus exclusivement. Des qu'on y mêle amertume et reproche, que la jalousie fait naître la défiance, l'attrait s'enfuit : il ne reste plus que l'embarras de sentir qu'on est enchainé.

Eh ! soyés juste et point extrême ! Je ne suis point changé ; mais je m'irrite de la facheuse obligation de me justifier sans cesse, au lieu de me délasser par le plaisir des fatigues de mon état.

Je vais tantôt à Versailles. Je lirai, je lirai.

521. A Mme de Godeville

Samedi 14 juin à 2 h 3/4 1777

La lettre est chez moi depuis huit heures, on me dit depuis 6 heures et demie et je n'ai pu la lire qu'à une heure. Je suis

arrivé a 2 heures cette nuit, je me suis levé a 9, ma maison n'a pas désempli, je n'ai pas cru qu'il fut question d'une affaire qui exigeat réponse aussi prompte ; j'ai attendu le moment de liberté pour faire ma lecture.

Je suis dézolé de ne pouvoir rendre aucune raison en ce moment ; tous mes bureaux sont fermés, chacun est dispersé. Je ne reverrai mon monde qu'a 4 heures. Si l'on ne peut pas attendre plus longtems qu'aujourd'hui, que Dieu nous benisse !

Au reste vous etes malade et cela m'aflige ; moins pour votre mal qui nest que douloureux sans danger, que pour sa maudite cause, a laquelle personne ne peut rien ; parce qu'on ne peut pas plus empêcher une femme d'avoir une crainte ou une idée déraisonnable qu'a un cheval de trotter c'est son allure naturelle. Sachés au moins, pour repondre a l'intérèt que vous prenés a moi, que je ne péze pas une once depuis hier au soir, que je suis revenu de la haut en claquant mes pouces dans ma chaise. J'irai ce soir prendre de vos nouvelles. Je voudrais qu'il en fut comme des miennes qui sont tres bonnes. Mais vous etes malade et je ne suis pas medecin.

522. *De M. le maréchal de Duras*¹

15 juin 1777.

Ayant appris, monsieur, que vous aviez des discussions avec les comédiens français, et désirant vivement les terminer, et empêcher l'éclat que cette affaire pourrait avoir, je voudrais bien que vous voulussiez en conférer avec moi. Je crois entrer dans vos vues en cherchant les moyens qui pourront vous être agréables. Je vous prie en conséquence de vouloir bien m'indiquer le jour où nous pourrions en causer, je vous attendrai ; et si cela ne vous gêne pas, je préférerais la matinée. Je vous prie de vouloir bien me mander vos intentions, et d'être persuadé des sentiments avec lesquels je suis très parfaitement, monsieur, votre,

1. Duras, Emmanuel-Félicité de Durfort (1715-1789) ; maréchal de France, le duc de Duras, était un des quatre premiers gentilhommes de la chambre du Roi. Il partageait ce poste avec le duc d'Aumont, le duc de Fleury et son père putatif, le duc de Richelieu, avec lequel il se disputait les faveurs des actrices de la Comédie française.

523. *A M. le maréchal de Duras*

Paris, ce 16 juin 1777.

Monsieur Le Maréchal,

Il m'est bien doux d'avoir à plaider l'intérêt des lettres devant un des chefs de la littérature aussi respectable qu'éclairé. Mais on vous a trompé sur l'état de la question ; s'il y a loin de la discussion à la dispute, l'affaire n'est pas prête d'éclater puisque je n'en suis pas même encore à discuter avec les comédiens.

Depuis un an je leur demande un compte et ne puis l'obtenir. Nous sommes associés, leur dis-je, en une affaire commune, à frais et bénéfices communs. La livre entre nous est de 9 sous, vous en prenez 8 et m'en laissez un, c'est vous qui tenez les livres et par conséquent rendez les comptes : Certifiez les s'ils sont exacts, rectifiez les s'ils ne le sont pas.

A des demandes si justes les comédiens se regardent, usent le tems, tergiversent, assemblent leur conseil, me font attendre une réponse plus de six mois, cessent de jouer mes pièces, ne m'envoient aucun compte et finissent par vous importuner de leur puéril embarras. Mais il n'y a qu'eux au monde qu'un dilèmne aussi simple puisse mettre en cervelle.

Vous vous intéressez trop, Monsieur le Maréchal, au progrès du plus beau des arts pour n'être pas d'avis que si ceux qui jouent les pièces des auteurs y gagent 20 mille L de rentes, il faut au moins que ceux qui font la fortune des comédiens en arrachent l'exigu nécessaire.

Je ne mets, Monsieur le Maréchal aucun intérêt personnel à ma demande, l'amour seul de la justice et des lettres me détermine. Tel homme que l'impulsion d'un beau génie eût porté à renouveler les chef-d'oeuvres dramatiques de nos maîtres, certain qu'il ne vivra pas trois mois du fruit des veilles des trois années, après en avoir perdu cinq à l'attendre se fait journaliste, libelliste ou s'abatardit dans quelqu'autre métier aussi lucratif que dégradant.

N'est ce donc pas assez, Monsieur le Maréchal, que les ouvrages des gens de lettres dépendent pour éclore de la fantaisie des comédiens, sans que leur chétif intérêt soit encore soumis aux calculs arbitraires de ces terribles associés.

J'aurai l'honneur de me rendre à vos ordres demain dans la matinée. Le premier eavantage de cette discussion sera pour moi

de vous renouveler l'assurance du très respectueux dévouement avec lequel je suis

Monsieur le Maréchal, votre etc.

524. A Mme de Godeville

Mercredi 18 juin à 4 heures 1777.

Si la douce honesteté avec laquelle vous me faites demander des nouvelles de ma santé n'est pas un persiflage, j'y suis bien plus sensible que vous ne l'imaginés.

Mais comment concevriés vous le quart de mes occupations et de mes embarras ? Les gens qui m'entourent seuls peuvent avoir pitié de moi.

Je n'ai pas encore pu me procurer d'effets du Canada. Il ny en a plus sur la place ; ceux qui les ont en portefeuille en perçoivent la rente et ne croyant pas pouvoir les vendre ne les montrent pas ; deux hommes courent depuis 4 jours pour cet objet seul.

Ah ! mon amie ! vous ne voulés pas etre mon amie ! et le sentiment que vous exigés de moi et auquel je me livrerais si volontiers si j'avais plus de loisir est tout ce qui fait mes torts a vos yeux ! Je ne suis ni assés libre ni assés aimable pour faire et suivre une passion. Je me fais pitié quand je pense a tout ce qui m'accable. Cependant je vous aime et plus sincerement que vous ne le croirés jamais. Puissai-je aller demain vous en donner l'assurance.

Je vais a Versailles aujourd'hui.

525. A Mme de Godeville

Jeudi 19 juin a 3 h 1/4 1777.

Je vous ai écrit hier, chere amie, un petit mot qui m'a paru bien sec en le relisant, mais ayant a peine le tems de l'ecrire il ne m'était que plus impossible de la recommencer. Je vous en demande pardon, je t'en demande pardon : mais si tu ne me crois pas digne avec autant d'obstacles de t'appartenir je suis de ton avis.

Le sang me bout en t'ecrivant, de la vie que je mene. Ton

pauvre Diable attend depuis 10 heures ; demande lui sil n'est pas venu 100 personnes. Je retourne a Versailles tantot. Le plaisir de te voir est donc encore remis a demain. Rends le doux, rends le vif. Sois tendre et surtout indulgente ou chasse moi.

526. A Mme de Godeville

Dimanche 22 juin à 1 h 3/4 1777.

Je reçois ta lettre, mon enfant. Mais que Dieu me punisse si je l'ouvre avant dîner ! Il faut avoir la teste libre pour se livrer aux plaisirs du cœur. Je me suis procuré la plus agreable lecture de celle d'hier aux pieds d'Apollon, dans le jardin de Versailles, bien seul, bien libre en attendant 9 heures, car tout le monde était au conseil. J'ai donc lu, relu, comenté. J'aurais voulu dix pages ; mais une fausse crainte avait tari ta plume.

Ne comptes pas sur moi ce soir. Cependant permèts que j'espere.

J'ignore ce que je pourai, mais tout ce que je pourai, je le ferai.

Tu me retiens trop tard, ou je n'arrive point d'assés bonne heure, et cela gêne mon retour chez moi. Je tacherai de marranger un peu mieux. Ton cœur t'a trompé hier, je ne t'ai pas écrit le petit mot que tu désirais. Peut etre aujourd'hui ne l'exige tu pas, et quand je le puis, c'est le plus doux de mes devoirs.

527. A Mme de Godeville

Mardi 24 juin a 3 h 1/2 1777.

O mon cher pauvre diable de petit commissionnaire ! C'est lui que je plains, car je lui ai ordonné d'attendre. Cependant voila 3 heures et mon cabinet est encore plein. J'ouvre ta lettre, j'y trouve : comment te porte tu ? que fais tu ? m'aimes tu ? A cela je réponds : bien, rien, oui.

En effet je ne me porte pas mal. Je ne finis rien et je t'aime beaucoup.

Si vous etiés femme a aller rire au Barbier de Seville on le donne aujourdui. Voila ma seule nouvelle.

Et l'assurance que demain si je ne vais pas a Versailles je ne manquerai pas de t'aller renouveler..... ce que tu sais.

528. *A Mme de Godeville*

Mercredi 25 juin à 6 h. 1777.

Que tu es bonne ! que ta colere est obligeante ! hélas ! je ne sais si j'ai dit d'attendre ou non. J'étais si fort entouré que je ne sais ce que j'ai répondu. Ton pauvre Diable en a été grondé. Peut etre est ce ma faute !

Au reste, je ne puis qu'etre infiniment touché de ton attention. Il m'importe fort peu qu'une lache et sottte coquine arrive ou non, mais ce qui m'importe beaucoup c'est qu'une aimable et honête femme ne croye pas devoir me laisser ignorer un moment ce quelle croit pouvoir m'interessar. Qu'un million de graces te soient rendues ! Je vais à Versailles. Des paquets arrivés ce matin d'Amérique l'exigent, et ton homme voit mes trois chevaux a ma chaise. Demain, ma belle, ma bonne amie, j'irai te remercier de ta douce attention, non pas comme tu le mérite ; mais du meilleur de mon cœur. Je lirai ta lettre de ce matin en route.

529. *Au baron de Steuben*¹

Paris, ce 26 juin 1777.

Monsieur le Baron,

Je fus assés heureux hier au soir pour entretenir des personnes dont je vous ai parlé. Je me hâte de vous dire que les choses me paraissent bien disposées.

Quand vous voudrés nous reglerons les autres démarches. Heureux de vous convaincre du devoument respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'etre, Monsieur le Baron, votre tres humble et tres obéissant serviteur.

1. Steuben, Friedrich Wilhelm Augustus von (1730-1794), officier de l'état-major de Frédéric de Prusse, il vint à Paris pendant l'été 1777 chercher un poste militaire. Embauché par Franklin aux frais de la Hortalez et Cie, il quitta Marseille le 26 septembre à bord de

l'Heureux, bateau appartenant à Beaumarchais. Il arriva à Vally Forge le 23 février 1778, où il se distingua par la discipline qu'il sut enseigner à l'armée américaine, de là sa renommée « the first teacher of the American Army ». Il travailla étroitement avec Washington et il rédigea un manuel pour l'armée américaine intitulé *Regulations for the Order and Discipline of the Troops of the United States*. Devenu citoyen américain, l'état de New York lui donna, en 1786, 7 000 hectares dans la vallée du Mohawk. Pourtant il ne remboursa jamais la somme importante qu'il avait empruntée à Beaumarchais en 1777 lors de son arrivée à Paris. Ce dernier, en 1786, autorisa un avocat à New York, S^r Chevallié à tenter un procès contre Steuben.

530. A Mme de Godeville

Jeudi 26 juin à midi 1/2 1777.

Que vous êtes simple, mon amie, de donner dans des pièges aussi grossiers ? Le plus cruel persiflage est le billet de la D^{lle} Deon, par lequel elle vous complimente sur son plat ouvrage. Qui voulés vous qui s'occupe du mandrin, si ce n'est la femme qui a eu un procès scandaleux avec Morande ? Quant au reste, à mes lettres que j'ai écrites avec réflexion et dignité à la plus scélérate coquine qui existe, je serais désolé qu'elle ne les eut pas recues. À l'égard du mal qu'elle m'a fait ou peut me faire, apprens que les puces de la nuit qui me reveillent un moment me troublent davantage. La seule chose qui fut intéressante, c'est le nom du héraut qui est venu jeter le gand pour la demoiselle. Apprens en outre que la coquine a demandé un passe port qui lui a été refusé. Elle n'en est pas moins la maîtresse de venir. C'est ce que je lui souhaite.

Le billet est de l'écriture de la Déon. L'ouvrage qu'on t'attribue est de la Déon.

Te voila malgré toi fourée dans une villenie, mais l'artifice est si grossier qu'il ne peut tromper que les estaminettes de Londres ou d'Amsterdam.

Au reste sois tranquille pour moi. Il faudra bien des évènements comme celui la avant que je prenne de l'humeur.

531. A Mme de Godeville

Vendredi 27 juin à 2 h. 3/4. 1777.

Vous étiez bien fâchée hier en me quittant, et je gage que la lettre d'aujourd'hui distille à plein cornet l'humeur noire dont votre teste était chargée. Mais, en honneur, que puis-je à cela ? Quand on me fait la grâce de me consulter sur un objet grave, j'écoute de toutes mes oreilles, et si mon avis franc et vrai n'en doit pas être la réponse, à quoi bon tuer le temps à me dire des choses inutiles ? Et si mon avis, tel que je le sens, n'est pas conforme à vos idées, dois-je le déguiser pour l'y faire cadrer ? Autant vaudrait ne point parler ; voilà mon principe en affaires sérieuses. Eh ! radotte, mon enfant, tant que tu voudras sur les objets de plaisir ou de société ! Loin de m'y opposer, j'y fais chorus du meilleur cœur : mais n'exige pas qu'un homme sensé soit aussi léger sur les choses graves que sur les plaisanteries. Je ne suis pas content de ce qui vous arrive par l'Angleterre.

Quant à vos oncles, je n'entends pas encore bien cette question : aussi dis-je franchement : je ne vous entends point. À l'égard de votre déplacement dont je ne vois ni le motif ni l'objet, il faut bien que j'en badine. C'est la seule réponse qui soit due à des chimères.

Amant tendre, austère ami, c'est le partage de mes sentiments quoiqu'ils se réunissent tous sur vous.

**532. Lettre circulaire aux Auteurs dramatiques
du Théâtre-Français**

Paris, ce 27 juin 1777.

Une des choses, monsieur, qui me paraît le plus s'opposer au progrès des lettres, est la multitude des dégoûts dont les auteurs dramatiques sont abreuvés au Théâtre-Français, parmi lesquels celui de voir leurs intérêts toujours compromis dans la rédaction des comptes n'est pas le moins grave à mes yeux.

Frappé longtemps de cette idée, l'amour de la justice et des lettres m'a fait prendre enfin le parti d'exiger personnellement des comédiens un compte exact et rigoureux de ce qui me revient

pour le *Barbier de Séville*, la plus légère des productions dramatiques, à la vérité ; mais le moindre titre est bon quand on ne veut qu'avoir justice.

M. le maréchal de Duras, qui veut sincèrement aussi que cette justice soit rendue aux gens de lettres, a eu la bonté de me faire part d'un plan, et d'entrer avec moi dans des détails très intéressants pour le théâtre ; il m'a prié de les communiquer aux gens de lettres qui s'y consacrent, en m'efforçant de réunir leurs avis à ce sujet.

Je m'en suis chargé d'autant plus volontiers, que je mettrais à la tête de mes plus doux succès d'avoir pu contribuer à dégager le génie d'une seule de ces entraves.

En conséquence, monsieur, si vous voulez me faire l'honneur d'agréer ma soupe jeudi prochain, j'espère vous convaincre, ainsi que messieurs les auteurs dramatiques à la suite desquels je m'honore de marcher, que le moindre des gens de lettres sera en toute occasion le plus zélé défenseur des intérêts de ceux qui les cultivent.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, etc.

Vieille rue du Temple.

Un mot de réponse je vous prie.

533. *De Saurin* ¹

A Paris, ce dimanche 29 juin [1777].

Mr Saurin aura l'honneur de se rendre à l'invitation de M. de Beaumarchais. M. le maréchal de Duras a fait l'honneur à M. Saurin de le prévenir sur le nouveau règlement dont il s'agit. Tous les gens de lettres et en particulier ceux qui travaillent pour le théâtre doivent savoir beaucoup de gré à M. de Beaumarchais de son zèle et de ses démarches qui ne lui font pas moins d'honneur que ses ouvrages.

1. Saurin, Bernard Joseph (1706-1781), auteur de *Spartacus* (1760), *Les Mœurs du temps*, membre de l'Académie française.

534. De La Harpe

29 juin [1777].

M. le maréchal de Duras m'a déjà fait l'honneur, Monsieur, de me communiquer, et même avec beaucoup de détails, les nouveaux arrangements qu'il projette, et qui tendent tous à la perfection du théâtre et à la satisfaction des auteurs. Je n'en suis pas moins disposé à conférer avec vous et avec ceux qui comme vous, Monsieur, ont contribué à enrichir notre théâtre, sur nos communs intérêts et sur les moyens d'améliorer et d'assurer le sort des écrivains dramatiques.

Il entre dans mon plan de vie, nécessité par des occupations pressantes, de ne jamais dîner hors de chez moi, mais j'aurai l'honneur de me rendre chez vous dans l'après-dînée. Je dois vous prévenir que si par hasard M. Sauvigny¹ devait s'y trouver ou bien M. Dorat², je ne m'y trouverais pas. Vous connaissez trop le monde pour m'aboucher avec mes ennemis déclarés.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur, etc.

1. Sauvigny, Edme-Louis Billardon de (1730-1812). Sa *Mort de Socrate* connut un très grand succès en 1763. Il est également l'auteur entre autres du *Persifleur* (1771), *Washington ou la liberté du nouveau monde* (1791).

2. Dorat, Claude-Joseph (1734-1780). Dramaturge célèbre à l'époque, *Le Célibataire* (1775), il était chef d'un groupe de poètes populaires. Pendant les deux dernières années de sa vie, sans ressources, il vécut d'une pension que lui accorda Beaumarchais.

535. A Mme de Godeville

Lundi 30 juin à 3 h. 1777.

9 heures.

On ne dira pas que celle ci est pour répondre, c'est assurémenté crire pour écrire, et je prétens bien qu'on ne m'en dérobe pas le mérite.

J'ai vu quelque fois porter de beau raisin au pressoir ; mais avant de faire le moindre effort du cabestan, le propriétaire se

plaisait a recœuillir la premiere liqueur échapée des grapes par la seule pression de leur amoncellement. Il prétendait que c'était le plus parfait de la cuvée, et l'apellait, si je men souviens bien, la mere goutte, parce qu'elle etait *Dieu donnée* et sans aucun effort. Je fus hier temoin et jouissant d'une aussi douce vendange, et voila ce qu'on apelle le superfin du plaisir.

Miserable ! Il y a trois heures que cette lettre est commencée. Il faut que je la jette au feu ou que je l'envoie a moitié faite.

Mon cabinet ne desemplit point, et les idées du plaisir sont toutes évanouies.

Bonjour, chere amie.

Tournés.

Autre sotise ! on a renvoyé un commissionnaire pour un autre, et me voila encore avec un tort que je n'ai pas.

Eh bien ! Je vais te l'envoyer tel qu'il est, mon chiffon, car il est dur de toujours vouloir le mieux et faire le pis.

Je mets ceci dans une grande enveloppe afin qu'on ne se doute pas que cest la lettre mignonne et quotidienne.

536. *De Bret* ¹

ce 30 juin 1777.

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, que ma maniere de penser sur la profession des lettres me faisoient voir avec peine que mes confrères voulussent procéder vis avis des comédiens francois par assignation et par requête. je ne doutois pas qu'ils ne fussent fondés à reclamer contre beaucoup d'abus et contre les reglemens où l'on avoit transigé de leurs droits sans les appeller ; mais les voies de procédures me paroissaient peu dignes d'eux. Plus une profession attire de consideration publique, moins elle permet les discussions réglées de gain et de profit *honorem praemium, haud praedem petit* c'est dans plaute, Monsieur, que je prends cette citation afin qu'elle vous soit agréable. ce doit etre la devise des gens de lettres. L'avocat fameux, le médecin célébré ne plaident point pour leurs hono- raires. Le procureur, le charlatan, le commis du fisc le font sans risque. La voie que vous prenés aujourd'hui, Monsieur, de

discuter à huis clos les intérêts des gens de lettres vis avis les supérieurs des comédiens étoit la seule admissible et il est tres heureux pour les premiers que vous vous soiez chargé d'une négociation à laquelle des talens distingués vous donnent plus de droit qu'à un autre. j'accepte avec plaisir le rendés vous de jeudi prochain. Si malheureusement votre invitation étoit tombée sur un autre jour, mes chaines habituelles m'auroient privé de l'honneur de vous assurer de vive voix de la véritable et juste considération avec laquelle je suis, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

1. Bret, Antoine (1717-1792), écrivain fécond dans tous les genres. Ecrivit notamment : *Commentaire sur les Œuvres de Molière*, 6 volumes (1773), *la Double extravagance* (1750), *Le Jaloux* (1755), *Mémoires sur la vie de Ninon de Lenclos*.

537. A La Harpe

[Début juillet 1777.]

Vous m'avez imposé, Monsieur, la dure loi de vous prévenir si MM. Dorat et de Sauvigny me faisaient l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui. L'un m'a promis de dîner, l'autre de venir l'après-midi ; mais, dans une cause commune, permettez-moi de vous faire observer que la coutume en tout pays est de faire trêve aux querelles particulières, et celles-ci sont-elles assez graves pour brouiller personnellement à ce point les plus honnêtes gens de la littérature ?

Je serais trop heureux, si, secondant mes vues pacifiques, vous me faisiez l'honneur de venir oublier, dans la douceur d'une assemblée de gens qui vous honorent tous, de petits ressentiments qui ne sont peut-être nés que faute de s'être bien entendus.

Ne divisons pas le faisceau, Monsieur. Nous n'avons pas trop de nos forces rassemblées contre la grande machine de la Comédie. On ne dîne qu'à trois heures, et je me flatterai de vous posséder même jusqu'à trois heures et un quart, tant j'en ai de désir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

538. De La Harpe

[début juillet 1777.]

Il m'est absolument impossible, Monsieur, de me trouver jamais volontairement avec deux hommes dont je méprise également la personne et les ouvrages. L'un m'a insulté personnellement dans une lettre calomnieuse, digne des feuilles de fréron¹ ou elle était insérée, l'autre est un fou insociable et féroce que personne ne voit et qui est toujours prêt à se battre pour ses vers. vous pensés, monsieur, que ce serait se battre pour rien. je ne conçois pas comment vous pouvés placer de pareils hommes parmi *les plus honnêtes gens de la littérature*, il n'y a comme vous voyés, rien de *littéraire* dans ce que je leur reproche. il n'y a qu'à lire ce que j'ai écrit quand je me suis deffendu. on n'y trouvera rien de pareil, non plus que chez *les honnetes gens* de la littérature et de tout état, avec qui je passe ma vie. je vous prie d'agrées mes excuses et mes regrets très sincères. je fais très peu de cas des querelles d'amour propre, mais je n'oublie jamais les offenses réelles.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée,
Monsieur,

vosre tres humbles et très
obéissant serviteur

1. Fréron, Elie (1718-1776) éditeur de l'Année littéraire, célèbre pour ses attaques contre Voltaire, les Philosophes et l'Encyclopédie.

539. De Le Blanc¹

[début juillet 1777.]

je suis au desespoir, Monsieur, qu'une maudite fluxion, aucactionnée par un violent mal aux dents, me mette dans l'impossibilité de me rendre à votre invitation. independamment de son objet, auquel vous pouvés presumer que je ne suis pas indifférent, j'aurois été très flatté de commencer une connaissance avec un homme que j'estime et dont les talens m'ont fait passer des heures tres agreables ; mais le porteur de votre lettre peut vous temoigner qu'il m'a trouvé le visage empacqueté dans des cataplasmes et vous pensés sans doute vous meme que quelque

soulagement que la nuit puisse m'apporter, il seroit imprudent a moi de sortir demain.

si vous restés à Paris, Monsieur, j'espère que la semaine prochaine ne se passera pas sans que je repare le tort que me fait ma fluxion en ce moment.

j'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus distingués, Monsieur, votre tres humble et tres obéissant serviteur.

1. Leblanc de Guillet (1730-1799) a coopéré à plusieurs journaux, entre autres le *Conservateur* (1756-1761), auteur des *Druides* tragédie en cinq actes (1772), *Le Lit de justice* et de plusieurs autres pièces.

540. *De La Place*¹

A Paris, le 1^{er} juillet 1777.

Il est plus que probable que Monsieur de Beaumarchais n'a pas reçu la lettre que j'eus l'honneur de lui écrire, il y a environ un mois, au sujet des désagremens inouis que j'ai reçus de la part des Comédiens. Il ne doit pas douter (même en mettant à part une circonstance si intéressante pour moi) du plaisir que j'aurai toujours à saisir les occasions de lui renouveler les assurances de tous les sentimens que je lui ai voués et que j'aimerais toujours à lui devoir, en qualité de son très humble et très vrai serviteur,

1. La Place, Pierre de (1709-1773) publia en 1745 *Le Théâtre anglais*, qui contenait des traductions de Shakespeare, Jonson, Otway, Dryden et Congreve. Ses adaptations de *Hamlet* et de *Romeo et Juliette*, tout en fâchant Voltaire, connurent un succès considérable. Il écrivit également des comédies *Adèle, comtesse de Ponthieu* (1758), *L'Heureuse infortune* (1772).

541. *A M. de Vergennes*

Paris, le 1^{er} juillet 1777.

Monsieur le comte,

Si quelque chose pouvait me consoler de tous les débouts que j'éprouve, ce serait certainement votre bonté pour moi aussi constante qu'obligeante a l'instant de faire partir mon *anonime*,

j'ai appris que ce vaisseau ne méritait en effet aucun nom ; etant, comme vous le dites, la plus indigne charette. Sur le champ j'ai donné ordre de le décharger ; sauf a voir sur qui le dommage doit tomber. Il me parait à moi que c'est sur celui qui mérite le blame ; c'est ce que j'éclaircirai bien mieux lorsque je laisserai dans le port, et sans avoir fait aucune traversée, ce vaisseau dans toute l'intégrité de son achat et de son radoub. Cet acte de vigueur de ma part, embarasse un peu ceux qui s'en sont mêlés : mais je suis sans pitié pour les vilénies. leurs mémoires montaient a 35 m.L. de radoub seulement.

Mais je viens de recevoir une nouvelle qui m'afflige bien autrement. J'ai beau lire ; je ne puis croire que je ne rêve pas.

Mr De Bouillé nouveau commandant a la martinique a signifié aux commerçans, *qu'il est convenu entre la cour de france et celle d'angleterre que les anglais pourront fouiller et saisir sur les vaisseaux francais venant de nos Iles, toutes les denrées du continent d'amérique qu'ils y trouveront.*

tout le monde a reculé d'etonnement a cette nouvelle inouïe, et moi mesme je suis dans la stupéfaction. De ce moment tout est fini, et les navires américains n'ont plus rien à voir dans nos parages. Donc voilà les anglais etalis les douanniers exclusifs de l'Océan. Et personne n'est averti en france de cette convention meurtriere ! et déjà beaucoup de fortunes sont altérées par de pareilles saisies aux quelles personne ne se serait exposé, si l'on eu pu deviner qu'une pareille convention entre les deux couronnes existait ! mais cela est si impossible, que maintenant que je le lis, je ne puis encore le croire !

Ce n'est pas a vous que je parlerai des funestes conséquences de cette convention ; on vous a lié les mains pour la signer, s'il est vrai que cela puisse exister. Je suis au désespoir.

J'ai fait mon paiement du 30 hier, en vendant avec perte, tout le papier que j'avais. ce quart d'heure est tellement de rigueur, qu'un million arrivant le lendemain ne saurait réparer le mal qu'a produit la veille, le défaut de 30 m. L. seulement. J'eus hier a payer 184, 328 de rigueur et 21, 864 L — 8 S — 4 restés en arriere de mon payement du 15 passé sur le quel je n'ai touché que 200,000 \$ au lieu de 221, 864-8-4. D'ici au 15 juillet mon paiement rigoureux est de 268,304-8-3 Donc il me manque pour celui d'hier et le prochain 490,168-16-7 avec les pertes de mes ressources en papier, pour mes trois derniers paiemens quil faut que je répare pour etre au cours net de mon affaire.

Je vous prie donc de me faire passer un mandat de 500,000 fi après cela je me promènerai, mais comme le lieu de ma prome-

nade n'est pas indifférent, j'aurai l'honneur d'en conférer avec vous.

Je vous rends grace de l'usage que vous avés fait de ma lettre du 29. Dieu veuille qu'elle ait quelqu'effèt.

Je me reccomande a votre souvenir et bienveillance.

542. A M. de Vergennes

Paris, ce 1^{er} juillet 1777 après midi.

Monsieur le comte,

Je recois a l'instant la bonne nouvelle que *l'amphitrite*, après une fatigante traversée de 85 jours, est arrivé a Portsmouth 17 lieues au nord de *Boston*. tout l'équipage était a l'extremité de force et de courage. Ils se portent bien. c'est le cape héraut commandant *le mercure*, et passé de *Boston* en 23 jours qui met cette bonne nouvelle a la poste le 28 juin a son arrivée a *Nantes*. Le M^{is} de la *chalottais* est entré a *charlestown* accompagné de 3 autres vaisseaux français le 4 de mai.

J'apprens aussi par des lettres du *cap français* du 18 mai que la cargaison de *l'amélie* heureusement arrivée en ce port, en est déjà repartie, divisée sur plusieurs vaisseaux américains et bermudiens, achetés pour mon compte a St Domingues. Les officiers qui etaient au cap, eux, sont aussi partis sur la goëlette *la catherine* expédiée sans artillerie ; mais seulement avec une charge de cent barriques de taffin, pour le port de *Dunkerque* ; ce qui mèt ces officiers a l'abry de tout danger, en passant a *boston*.

J'aurai lhonneur de vous porter demain mercredi les nouvelles de l'état ou etaient les armées le 4 juin. Mais en gros, tout allait bien, et rien d'entrepris de la part de howe.

Je suis dézolé de recevoir la confirmation de la facheuse annonce que Mr. de Bouillé a faite a la martinique en y arrivant. Il parait certain que la france a concédé a l'angleterre, le droit d'arretter et de saisir tout vaisseau francais, venant des Iles, qui serait chargé de denrées du continent. quelle detresse peut nous avoir portés a une pareille convention.

Et les armateurs de france ajoutent cette reflexion. Comme les anglais vont souvent traiter clandestinement dans nos colonies, et en emportant des denrées ; si nos batimens français en rencontrent avec des sucres, caffés, cotons, reconus pour venir de nos îles ; par la raison de represailles, ils pourront donc,

puisque le gouvernement de France les livre à leurs ennemis, s'en emparer et les regarder de bonne prise, quoiqu'arrêtés en pleine mer. Je ne me charge point de résoudre cette seconde proposition. Il me convient seulement d'être excessivement affligé de la 1^{ère}. Mais je ne la croirai que quand je la tiendrai de votre bouche, Monsieur Le comte.

Voulés vous bien faire passer mes nouvelles à Mr le Cte de Maure pas ?

Vous voyés, par ces détails, que si nous ne faisons pas bien au moins nous faisons vite. Mais je crains bien qu'il n'y ait bientôt des coups de canon tirés, entre les vaisseaux marchands des deux nations française et anglaise qui sont en pleine paix ; puisque l'une se prétend autorisée à couper la gorge au commerce de l'autre, et que celle cy n'est point du tout d'humeur à accéder aux complaisances de l'administration française, pour les honnêtes anglais aux dépens de tout son commerce.

543. De Dudoyer ¹

mardi matin [1^{er} juillet 1777].

j'accepte avec grand plaisir, Monsieur, le dîner que vous m'offrez pour *jeudi*. j'aurai le plaisir de vous voir, de vous entendre, de vous applaudir. dans la société comme sur le théâtre, dans les affaires comme dans les choses d'agrément, vous êtes sûr de plaire et d'intéresser. je ne sais point flatter, et c'est pourquoi je dis toujours la vérité, que vous devez compter sur l'estime et l'attachement inviolables de celui qui a l'honneur d'être Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

1. Dudoyer (1732-1798) a écrit *Le Vindictif* (1774) drame, *Laurette*, comédie en prose. Il a épousé la célèbre comédienne Mlle Doligny.

544. De M. Lefevre ¹

Du chateau de St. Assise ce 2 juillet 1777.

Je ne reçois qu'aujourd'hui, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si je me fusse trouvé à Paris au jour que vous m'indiquez, ne doutez pas du plaisir que j'au-

rois eu à vous voir et à vous entendre. Je ne puis que vous applaudir du projet que vous formez au nom des gens de lettres, cette cause jusqu'à présent si difficile à plaider pour ceux qui l'ont entreprise est digne de votre plume et doit faire beaucoup d'honneur à vos sentimens. J'aimerois à voir en vous notre vengeur, si, en effet, nous sommes trompés, comme plusieurs de mes confreres le prétendent. Je n'ai point encore examiné la question, mais comme je n'ai guère reçu que mille ecus pour Zuma sur pres de cinquante mille Livres que portoit, de l'aveu meme des receveurs, le total des recettes, j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas bien des abus dans la répartition de nos droits. Mr Le Marechal de Duras s'honore lui même, Monsieur, en soutenant la belle cause que vous allez plaider. Je ne desire rien tant que votre nouveau succès et, si j'y puis contribuer en quelque chose, vous trouverez en moi un confrere digne de l'être par sa facon de penser, si la faiblesse de ses talens ne le rend pas digne de ce titre.

J'ai l'honneur d'être avec lesteime que je dois à vos talens, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

1. Lefèvre, Pierre-François-Alexandre (1741-1813). Son premier grand succès fut *Zuma* (1776). Autres tragédies dont il fut l'auteur : *Elizabeth de France*, *Hercule au Mont Oeta*. Il devint le protégé du duc d'Orléans, auprès de qui il succéda à Saurin et à Collé comme secrétaire ordinaire.

545. A Mme de Godeville

Mercredi 2 juillet à 2 h 1/4, 1777.

Ce ne fut pas hier, c'est aujourd'hui que j'y vais. Aussi gardai-je ta lettre comme l'amusement de ma route ! car j'imagine qu'elle n'est ni sombre ni chagrine. A vue de paÿs, tu aura raison de tes oncles, et il faut te retourner sur M^r de Sartines comme M^r Le noir te l'a conseillé. Il avait raison M^r Le noir ; c'est un grand bien que de ne plus etre l'objèt des bavardages publics, et si un gout vif ou particulier opérerait cela sur toutes les femmes trop célébrées, elles finiraient, comme j'espere bien que tu finira, par rentrer dans la classe honèste, dont elles sont si inconsidèremment sorties. Est il donc si important de sacrifier la reputation ou la considération au plaisir, qu'on ne puisse jouir qu'en faisant un bruit tres scandaleux ? Nos étourdis, nos roués disent qu'il faut briller, et moi je dis qu'il faut jouir et se taire.

Je te remercie de ta miniature, non pour elle, mais pour l'apropos de la représentation. Je l'ai regardée plusieurs fois a ce titre, et cela me rapelait un joli moment. Je veux le renouveler. Rien ne ressemble autant a la douce impression d'un songe. Il a cet avantage sur la réalité que sans excitateur que l'imagination, sans effort que la nature, on trouve, on obtient le plaisir qui souvent s'arrache a grands frais quand on veille. Ainsi j'étais ton songe et tu etais le mien ; chaqu'un colé sur son objet, sans distraction, sentit l'attrait et la gradation du plaisir jusqu'a son comble, et ces deux sentimens si bien confondus sont l'accord le plus parfait du concert qu'on nomme amour. Tu te croyais laide ; mais si tu savais comme le plaisir pare une femme !

Sais tu ces jolis vers cy ? Je le crois, n'importe. Ils ont tant de rapport a ce que je dis que je ne puis m'empêcher de les repeter.

L'autre jour epanchant cette liqueur divine
 Dont nos plaisirs et nous tirons notre origine,
 Iris, qui s'inondait de ces aimables flots,
 Fit une si charmante mine,
 Que l'amour s'écria : Vite, qu'on la dessine
 Pour mon cabinet de Paphos.

Bonjour, ma belle. Demain au soir j'irai vous en demander des nouvelles.

546. *De Chamfort*

Chantilly, mercredi 2 juillet [1777].

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ne pas m'imputer le délai de la réponse que je devais à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne la reçois que dans l'instant à Chantilly, d'où je pars demain pour me rendre à votre obligeante invitation. Quoi qu'en dise votre modestie, Monsieur, c'est un de vos droits les plus incontestables que celui de vous intéresser vivement au sort des écrivains dramatiques, comme c'est à l'auteur des *Mémoires* de s'intéresser au sort des gens de lettres en général. On peut avec raison se flatter que votre esprit, vos lumières, votre activité, trouveront le moyen de remédier aux principaux abus dont la réunion doit nécessairement anéantir l'art dramatique en France. Ce serait rendre un véritable service à la nation et lier encore une fois votre nom à une époque remarquable, gloire à laquelle vous avez sans doute pris goût. Telle pièce de

théâtre, qui sera redevable de sa naissance à la réforme que vous amènerez, durera peut-être plus que telle ou telle cour de judicature, et le *Philoclète* de Sophocle a survécu au *parlement* de l'aréopage et des amphycions.

Je souhaite, Monsieur, que les *états-généraux de l'art dramatique* qui doivent se tenir demain chez vous n'éprouvent pas la destinée des autres états-généraux, celle de *voir tous nos maux sans en soulager un*. Quoi qu'il en soit, je crois fermement que si vous ne réussissez point, on peut hardiment renoncer à l'espérance d'une réforme. Quant à moi personnellement, j'y aurai du moins gagné l'avantage de lier une plus grande connaissance avec un homme d'un mérite aussi reconnu et que les hasards de la société ne m'ont pas fait rencontrer aussi souvent que je l'aurais désiré.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur, etc.

CHAMFORT,
Secrétaire des commandements
de Son Altesse Sérénissime
monseigneur le prince de Condé.

547. De Rochon de Chabannes ¹

ce 3 juillet 1777.

J'ai reçu hier au soir, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je suis vraiment fâché que mes affaires ne me permettent pas de me rendre aujourd'hui à votre invitation. Vous êtes courageux, Monsieur, d'entreprendre la réforme de la Comédie française et de vouloir commencer par la retribution des auteurs. cette entreprise vous fait d'autant plus d'honneur qu'on sait que vous êtes à votre aise et généreux ; mais n'y auroit-il pas bien d'autres abus à réformer, et notamment ceux qui blessent journellement la dignité des gens de lettres, j'aurai beaucoup de choses à vous communiquer à cet égard, et je passerai chés vous un matin dans le courant de la semaine prochaine avec la précaution d'envoyer prendre auparavant l'heure de votre commodité ².

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Rochon de Chabannes rue neuve
St Jean faubourg St. Martin

1. Voir p. 147, n. 1.

2. Malgré l'apparente impossibilité de certains auteurs d'assister à cette réunion, nous trouvons leur nom sur la liste des auteurs présents. Il faut présumer qu'ils ont pu assister ou qu'ils signèrent le compte rendu ultérieurement.

548.

Aujourd'hui 3 juillet 1777, nous soussignés, étant assemblés sur l'invitation de M. de Beaumarchais, en raison de ce qui suit : Il nous a présenté une lettre de M. le maréchal de Duras, à lui écrite en date du 15 juin 1777, annexée à la présente délibération, ainsi que la réponse qu'il y a faite ; et nous a rendu compte de la conversation qui s'en est suivie entre M. le maréchal et lui, et des intentions dans lesquelles il a trouvé MM. les premiers gentilshommes de la chambre, de faire un nouveau règlement à la Comédie française, relatif aux gens de lettres qui se sont consacrés à ce théâtre. Après avoir délibéré sur toutes les questions agitées dans la présente assemblée, nous avons arrêté ce qui suit, savoir : que

Nous avons prié et prions M. de Beaumarchais de nous représenter comme commissaire et représentant perpétuel nommé par nous pour suivre l'affaire présente, et tous autres événements qu'elle peut embrasser par la suite, tant auprès de MM. les premiers gentilshommes de la chambre, que de toutes autres personnes qui pourraient y influencer ; discuter nos intérêts, nous rendre compte de ses travaux, recevoir nos observations, les rédiger ; et enfin porter le vœu général de tous nous autres gens de lettres partout où nos intérêts l'exigeront : et, pour partager entre plusieurs le fardeau de tous ces soins, nous avons prié et prions MM. *Saurin, de Marmontel et Sedaine*, de se joindre à lui en mêmes qualités de nos commissaires et représentants perpétuels, pour cause d'affaires ou de maladie, nous avons arrêté que nous nommerons à sa réquisition, dans une assemblée à ce sujet, l'un de nous pour le suppléer. Quant à ce qui regarde les auteurs dramatiques avoués par notredite assemblée, et qui n'ont pu se trouver et signer à la présente délibération, nous avons arrêté qu'ils seront invités d'en prendre lecture, d'y faire leurs observations, et d'y donner leur adhésion.

N'entendons, par la dénomination d'auteurs dramatiques ayant droit d'avis et voix délibérative entre nous, que les auteurs qui ont une ou plusieurs pièces représentées à la Comédie française ; et nous convenons de n'admettre à délibérer

désormais avec nous que les auteurs dramatiques qui seront dans le même cas expliqué ci-dessus.

Ont signé, *Rochon de Chabannes*¹, *Lemierre*², *la Place*, *Chamfort*, *Bret de Sauvigny*, *Blin de Sainmore*³, *Gudin de la Brenellerie*⁴, *du Doyer*, *Lefèvre*, *Ducis*⁵, *Favart*⁶, *Dorat*, *Lemonnier*⁷, *Cailhava*⁸, *Leblanc*, *Barthe*⁹, *Rousseau*¹⁰.

Plus bas est écrit : « Et nous quatre, commissaires honorés de la nomination de la présente assemblée, avons accepté et signé la présente délibération :

Saurin, Marmontel, Sedaine, Caron de Beaumarchais.

1. Rochon de Chabannes, Marc-Antoine-Jacques (1730-1800), a fait jouer au Théâtre-Français en 1762, *Heureusement*, *La Manie des arts* (1763), *Les Valets maîtres de la maison* (1768), *Les Amants généreux* (1774), *L'Amour français* (1779).

2. Lemierre, Antoine-Marin (1723-1793), connu un très grand succès au théâtre avec *Hypermnestre* (1768), *Guillaume Tell* (1766), *La Veuve du Malabar* (1770), *Les Fastes, ou les usages de l'année* (1779).

3. Blin de Sainmore, Adrien-Michel-Hyacinthe (1733-1807), écrivain dramatique et littérateur, fut nommé censeur royal en 1776 et ensuite secrétaire perpétuel de la *Société philanthropique*, établissement fondé par la philosophie pour rivaliser de bienfaisance avec la charité chrétienne.

4. Gudin de la Brenellerie, Paul-Philippe (1738-1812) ami, secrétaire de Beaumarchais, et éditeur de ses œuvres complètes en 1809. Gudin fit jouer à la Comédie, *Coriolan, ou le danger d'offenser un grand homme* (1776). En 1790 il publia un *Supplément au Contrat Social* où il démontrait que seul le gouvernement monarchique convenait à la France.

5. Ducis, Jean-François (1733-1816), traduisit Shakespeare et le transporta sur la scène française, *Hamlet* (1769), *Roméo et Juliette* (1772) ; son chef-d'œuvre fut *Abufar, ou la famille arabe* (1795).

6. Favart, Charles-Simon (1710-1792). Devenu directeur de l'Opéra-Comique, il fit la fortune du Théâtre-Italien avec plus de soixante pièces de théâtre : *La Chercheuse d'esprit* ; *Le Coq du village* (1743), *l'Anglais à Bordeaux* (1763).

7. Lemonnier, Pierre-René (1731-1796). *Les Pèlerins de la Courtille*, *le Maître en droit* (1760), *La Matrone chinoise* (1764), etc.

8. Cailhava d'Estandoux, Jean-François (1731-1813) a eu plusieurs succès au Théâtre-Français, telles *La Maison à deux portes* (1765), *L'Egoïsme* (1777).

9. Barthe, Nicolas-Thomas (1737-1785). Son épître à Thomas *sur le Génie considéré par rapport aux beaux-arts* est son meilleur ouvrage. Il fit représenter à la Comédie-Française, *l'Armateur* (1768), *Les Fausses infidélités* (1772), etc.

10. Rousseau, Pierre (1716-1785) représenta *La Ruse inutile* (1749), *Les Méprises* (1754), au Théâtre-Français. En 1756 il fonda le *Journal*

encyclopédique qui avait comme collaborateurs Voltaire, l'abbé Prévost, Chamfort *et al.*

549. A Mme de Godeville

Samedi 5 juillet à 2 h 1/4, 1777.

Je garde le tien, par la raison mesme qui t'empêchait de me l'envoyer. Mais cette raison qui ne valait rien de ta part, devient excéente adoptée par moi.

Je regrette infiniment le plaisir que je t'ai dérobé, puisqu'il a augmenté ta douleur. Je m'en doutais a la vérité ; mais j'ai craint que le mal moral d'une pareille réticence ne fut plus dangereux que la souffrance causée par mes espiègeries. Grand mercy au petit mal peigné. Je l'aime assés quand il se prette a la frisure. J'ai le tapé vif et leger, et j'ai fait une etude particuliere de l'art du peruquier français.

Pauvre Belle, tu souffres donc beaucoup ? Si je puis aller prendre de tes nouvelles ce soir, je ny manquerai pas. Mais le pourai je ?

550. A Mme de Godeville

Dimanche 6 juillet à 3 h 55 minutes 1777.

Voilà bien du bruit pour une *espiègerie*. Nous parlons la mesme langue et nous nous entendons fort peu. J'avais cru que le mot *espiègerie* pouvait bien servir de pendant a *mal peigné*, a *coup de peigne*, etc... Un mot est bon ou mauvais selon le style dans lequel on l'employe.

Au reste pardon, ma chere. Mais tu me connais mal si tu me crois complaisant. Je ne suis pas assés ennemi de mon corps et de mon ame pour aller donner a la complaisance ce qui est le plus doux fruit de l'attachement. Complaisant et sot, sous l'acception présente, sont sinonimes a mes yeux. Le plaisir qui n'est pas un vrai plaisir ne saurait etre un plaisir pour moi ; et la nature ne m'a pas asses prodigalement traité pour que je consente d'accorder au plus fade usage ce que je ne destine qu'a mes gouts les plus vifs.

M'entens tu maintenant ? Tiens toi cela pour dit, et quand je

prie ma bien aimée de m'accorder ses bontés, mon ame y est toute entière ou je n'en veux point du tout. Douce fantaisie, espieglerie, tout cela est dans mon dictionnaire d'amour.

551. A Mme de Godeville

Vendredi 8 juillet 1777.

Fort bien pour ceux cy. Je les aime mieux parce quil y en a moins et que la pensée ne se fait pas attendre. Quoiqu'à dire vrai, je n'aye pas grand gout pour les ouvrages de marqueterie, et que le mérite de la difficulté vaincue m'ait toujours paru un fort sot avantage en matieres litteraires. J'y suis tombé moi mesme une fois ; cela m'en a guéri pour toujours. Je voulais envoyer quelque chose à M^r de Voltaire. J'imaginai de faire sur l'optimisme une 30^e de vers en rimes redoublées. La matiere s'aggrandissant sous mes doigts, m'entraîna. Mais il ne me fut plus possible de changer de rimes : cela eut fait une dissonance affreuse. La difficulté saugmentait en marchant. Bref j'ai fait près de 500 vers sur deux rimes, et, mécontent de l'inégalité du travail, je ne l'ai pas envoyé, quoique ce soit un des plus grands tours de force qu'on ait fait en poësie¹. Quelle sotise ! Plaire, amuser, interesser ; voila le but des arts agréables. L'etonnement, l'admiration mesme est stérile et étrangère au coeur.

Puisque vous avés eu la confiance en moi de déposer en mes mains un papier précieux mais cacheté, permettés moi de reconnaître cette marque d'estime en vous priant de me rendre le mesme service. Comme je garderai votre papier gardés moi celui la.

1. Ce poème l'*Optimisme* a été reproduit par Loménie, op. cit., vol. I, pièces justificatives I.

552. A Mme de Godeville

Mercredi 9 juillet à 1 h 3/4 1777.

Mon inquiétude, ma chere, ne s'est point calmée ; mais elle a été couverte par des occupations tellement exigeantes et multipliées que je n'ai pas depuis quatre jours le tems seulement de

lire mes lettres d'affaires. Je fus a Versailles avant hier...Hier cette nuit et ce matin je n'ai cessé d'ecrire ou de dicter, et ma teste, bien plus encombrée que la tienne, est bouillante.

Je sais bien que de la part de ma chere amie c'est ou bontés ou reproches. Je m'en alimente tour à tour, des premieres avec volupté, des seconds avec indulgence, car je suis doux, moi ! Eh ! Pourquoi donc pas de nouvelles de l'œil, du petit œil et du grand œil ? de l'œil malade et de l'œil sain ? Quant a la consommation, c'est un mal qui na jamais tué de français ; mais dans la crainte quil ne commence par une française, je vais me hâter d'etre libre de corps et d'esprit, pour aller au plutot égayer sa solitude Mais quand je devrais etre boudé cent heures, je n'en ai pas une a moi et ne puis dire si c'est aujourdui ou demain que je serai heureux.

553. *De Collé*¹

A Grignon, près Choisy-le-Roi, ce 10 juillet 1777.

Je n'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'ecrire le 27 juin que le 9 juillet au soir, à ma campagne, où je suis inamoviblement jusqu'à la fin d'octobre. L'adresse mise au Palais-Royal, où je ne demeure pas, et la maladresse des suisses de M^{gr} le duc d'Orléans l'ont sans doute empêchée de me parvenir plus tôt, quoique je dusse l'avoir le lendemain. Je ne m'appesantis sur ces détails que pour ne point passer pour un impertinent aux yeux de l'auteur du charmant *Barbier*, dont je me suis déclaré le plus zélé partisan. Je n'en manque pas une représentation.

Quant à l'objet de votre lettre, Monsieur, je vous avouerai, avec ma franchise ordinaire, que si j'avais été à Paris, je n'en aurais pas eu davantage l'honneur de me trouver à votre assemblée de MM. les auteurs dramatiques. Je suis vieux et dégoûté jusqu'à la nausée de cette chère troupe royale. Dieu nous en envoie une autre ! Depuis trois ans je ne vois ni comédiens ni comédiennes.

De tous ces gens-là
J'en ai jusque-là.

Je n'en souhaite pas moins, Monsieur, la réussite de votre projet ; mais permettez-moi de me borner aux vœux que je fais

pour son succès, dont je douterais si vous n'étiez pas à la tête de cette entreprise, qui a toutes les difficultés que vous pouvez désirer ; car vous avez prouvé au public, Monsieur, que rien ne vous était impossible ! J'ai toujours pensé que vous n'aimiez pas ce qui était aisé. J'en juge par la hardiesse que vous avez eue de faire rire malgré elle au théâtre notre tendre nation, qui ne veut plus que pleurer ou être intéressée vertueusement, parce qu'elle n'a plus de vertus.

J'ay l'honneur d'être très sincèrement, Monsieur, etc.

1. Collé, Charles (1709-1783) célèbre pour ses chansons, auteur de nombreuses pièces de théâtre, dont la plus connue fut *La Partie de chasse de Henri IV* (1774).

554. A Mme de Godeville

Lundi 14 juillet 1777.

Eh ! Pauvre, pauvre femme ! tu trouble ma vie, sans aucun bien pour nous deux. Ton avant penultieme lettre etait si noire, que je trainai pendant deux jours, au milieu des plus sérieux embarras, le tableau d'une femme troublée et prête a saisir un pari funeste.

Que puis je a l'oppression ou l'on te fait gémir ? Je ne connais aucun de ces gens la. Je les crois bien injustes puisqu'ils t'affligent a ce point. Mais craindre incessamment qu'un coup de teste ne te rende encore plus a plaindre ! etre abreuvé d'idées sombres et effrayantes ! n'oser ouvrir une lettre sans trembler d'y rencontrer l'image et l'expression du desespoir ! Quelle vie ! Eh ! le 1^{er} moment d'égarement qui t'a donné sur moi des droits chéris de tous deux, nous ouvrit il, au lieu d'une chaîne de plaisirs qui reposent l'arme en égayant les sens, une carriere de douleurs et d'angoisses meurtrières ? Tu ne sais pas a quel point je suis accablé, tourmenté, persécuté ! Je te fais grace de tout cela. Mais au milieu de tant de peines et de soins, ce qui me convenait etait peut etre un doux objet de délassement et de détention d'esprit qui ne m'offrit que la chere illusion du bonheur qui me fuit. Ce qui te convenait etait sans doute un amant bien désœuvré, bien semillant, et toujours prêt a t'arracher a tes chagrins, par le tourbillon de ses mouvements et la saillie continuelle d'une aimable folie. Pauvre chere amie ! nous nous sommes trompés nous mesme et réciproquement, sans le

vouloir. Mais ceci est une question trop longue pour le peu de tems dont je dispose en ce moment. Je vais a Versailles ce soir. Demain je m'arrangerai pour, après avoir mis quelquun a l'opéra, me transporter chez toi et traiter la question a fond. Car ton idée me suit comme une ombre plaintive qui me crie : Rends moi donc heureuse ! Et je lui répond du fond de mon cœur : Je le voudrais ; mais je vois bien que c'est une tâche au dessus de mes forces... Bonjour, ma pauvre amie. Fais de ce texte une matiere a quelque comentaire raisonnable. En vérité nous sommes fou l'un et l'autre !

555. *De M. Lefèvre père*

Paris, ce 15 juillet 1777.

M. Lefèvre pere a décacheté le billet que Monsieur de Beaumarchais adressa mardi dernier a son fils qui, n'ayant été que peu de jours a paris et etant reparti des Lundi pour Villiers-Cotterets, sera bien fâché de ne pouvoir se rendre a la nouvelle invitation dont l'honore Monsieur de Beaumarchais.

556. *A Mme de Godeville*

Mardi soir pendant que je soupois 15 juillet 1777.

Ecrire n'est pas se voir. Je le sais, je le sens ; mais a l'impossible... Je viens de perdre cette apres midi, au Palais, audience de relevée, un procès qui me couterait tout à l'heure 45 ou 6 m. L. si je ne me dépéçais pas de m'en relever par une opposition ; et c'est a quoi je passe ma triste soirée. Tu crois que je t'en impose ! Mais, pour ta peine, tu lira, ou ne lira pas le mémoire qu'il a fallu faire hier, imprimer cette nuit, et donner ce matin. Ne t'avise pas de le lire au moins. Ni style, ny grace : un exposé sec et concis, voila tout. Mais, encore atil fallu le faire ! Et tu dis que toi seule as a souffrir ! Enfin ne tombons pas dans une redite ennuyeuse. Je suis envelopé de mes gens de Palais ; je jure et sacre contre tout le monde et ils mettent cela en stile d'opposition a l'arrêt.

Tu m'attendais, ma pauvre chere, et voila que je puis a peine me suplérer par un triste mot.

Ne me repons pas, chere, amie, par mon commissionnaire, crainte d'accident ; mais demain matin par le tien ce sera ton tour. Bonsoir si tu peux entendre encore mon triste bonsoir.

557. *De Blin Desainmore*

A Paris, le 16 juillet 1777.

S'il n'étoit question, Monsieur, que de mes intérêts particuliers, j'aurois je ne sais quel scrupule à les défendre, et je les abandonnerois volontiers ; mais puisqu'il s'agit ici de la cause commune des écrivains dramatiques, parmi lesquels je m'honorerai toujours d'être compté, n'en doutez point, Monsieur, toute faible quelle est, on peut être assurer de ma voix. Je respecte trop ceux qui cultivent les lettres pour ne pas me trouver heureux de pouvoir, en tout ce qui dépendra de moi, contribuer à ce qui peut intéresser leur gloire. J'ai plus d'une fois gémi de leur division. J'ai pensé que rien ne pouvait égaler leur force et leur prépondérance, s'ils étoient réunis. Sans être effrayé de la difficulté, vous entreprenez, Monsieur, de former cette reunion tant désirée. Ce miracle vous étoit réservé puisque vous voulez bien vous charger de plaider notre cause, le succès ne m'en paroît point douteux. Le Public est accoutumé à vos triomphes, et celui-ci, j'ose le croire, ne sera pas le moins glorieux.

J'aurai lhonneur de me rendre à votre invitation et le plaisir de faire connaissance avec un homme de votre mérite ne sera pas un des moins sensibles pour moi¹. J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur, votre très humble et obeissant serviteur,

1. Voir lettre 547, n. 1.

558. *De Collé*

[vers le 16 juillet 1777]

M. Collé remercie M. de Beaumarchais de son souvenir. Il le prie de nouveau de vouloir bien recevoir ses excuses sur l'affaire des comédiens. Il est trop vieux pour s'en embarrasser.

Comme le rat de la fable, il s'est retiré dans son fromage d'Hollande ; il y a apparence qu'il n'en sortira pas pour faire aller le monde autrement qu'il va. — Depuis quinze ans, il a dit des *calculs* des comédiens ce vers de Corneille :

Le héros voit le fourbe et s'en moque dans l'âme,

et de *leurs procédés* impolis et désobligeants, ce vers de Piron dans *Callisthène* :

A force de mépris je me trouve paisible.

M. Collé fait mille et mille compliments à M. de Beaumarchais.

559. A Mme de Godeville

Mercredi 16 juillet à 2 h 1777.

Il est juste que tu sois injuste puisque je n'ai pu t'inspirer aucune confiance en mes paroles. N'ayant tourmenté ton imagination par aucun recit relatif a un procès qui comme une vermine odieuse me ronge depuis un an, il est juste que tu croye que c'est un mal d'hier au soir. Un homme blessé qui perdrait son sang auprès d'un aveugle sans se plaindre, n'affecterait pas plus l'homme aux yeux fermés que sil épanchait son urine avec tranquillité. Pour plaindre les peines il faut les connaitre et mon systeme a moi, c'est de les renfermer toutes et de ne faire partager autour de moi que ce quil y a d'heureux dans le cours de ma vie. Ainsi donc la perte du procès d'avant hier n'a du alterer hier ni ma gaité ni mon bonheur, n'a pas du déranger le projet de spectacle, et tout était bien parce que je ne dis point sans cesse que tout est mal, quoique cela soit constamment vrai.

Au reste, chère amie, sois ce quil te plait a mon égard. Je ne changerai pas au tien. Si l'embarras du partage de mes attentions les annulle pour les deux femmes qui sen plaignent également, c'est ma punition. L'homme qui contrarie son principe doit s'attendre a etre contrarié a son tour. Je le sais, je souffre en disant toujours : Chacune d'elle a raison : moi seul ai tort. Je devais ne faire que ce que je devais, personne ne se plaindrait de moi et je ne serais pas tourmenté par les chagrins que je cause involontairement.

Un autre de mes torts c'est d'annoncer toujours, emporté par mon desir, que j'irai dans telle ou telle soirée me rapeller a tes bontés. Les objets majeurs, toujours le fleau des plaisirs, arrivant impérieusement a la traverse de mes projets, me font essuyer les reproches que je ne merite pas, mais que j'ai l'air de mériter. Je ne suis pas heureux et je suis accusé de ne vouloir pas l'être.

Mon amie, je suis bien sensible a ton incommodité. Les pieds dans l'eau, voila le seul, l'unique remede qui agisse efficacement et sans violence dans le cas ou tu te trouve.

Quel est ce G... que tu vas faire assigner sur une saisie. Je n'ai pas pu le deviner. Est ce un creancier ? Est-ce un oncle ?....

On entre dans mon cabinet et je suis forcé de te quitter. Puisque je suis grondé quand je m'anonce sans me montrer, voyons un peu ce qui m'arrivera de me montrer sans m'añoncer.

560. De Poinsinet de Sivry ¹

17 juillet 1777

Un obstacle invincible m'empêche, Monsieur, de me rendre à votre invitation. Rappelez-vous, je vous prie, que vous avez eu affaire à un juge corrompu ; eh bien ! Monsieur, j'ai eu affaire, moi, à un fripon d'huissier qui m'a soufflé toute assignation, toute signification de procédure, au moyen de quoi je me trouve, contre toute espèce de justice, détenu prisonnier au For-l'Evêque pour une dette consulaire que je prouve avoir payée, et j'ai résolu de rester là jusqu'à ce que je sois parvenu à faire pendre cet huissier. Recevant cette lettre ce matin à dix heures, il ne me reste pas assez de temps jusqu'à l'heure du dîner pour faire et parfaire le procès à cet honnête homme. Ces huissiers ont la vie dure, et sont, dit-on, très longs à pendre ; ainsi, Monsieur, trouvez bon que je remette la partie du dîner à une autre fois.

Eh quoi ! Monsieur, avez-vous donc entrepris d'être toute votre vie en procès avec de jolies femmes, et comptez-vous avoir aussi bon marché d'une troupe d'actrices que d'une mince conseillère ? Je me suis trouvé une fois en ma vie dans cette mêlée-là, et si je suis encore existant, c'est qu'il y a un Dieu pour les pauvres auteurs dramatiques, comme pour les fiacres et les ivrognes. Mais parlons sérieusement, puisqu'il s'agit des intérêts de nos confrères les gens de lettre

Rien de plus légitime, Monsieur, que la cause que vous entreprenez de défendre, et, quoique vous ayez affaire à forte partie, j'augure qu'elle aura une heureuse et prompte issue, puisqu'elle vous a pour avocat, et pour arbitre un seigneur aussi porté pour les intérêts de la littérature, et d'ailleurs un juge aussi irréprochable que M. le maréchal de Duras ; ainsi nos intérêts communs ne sauraient être en meilleures mains. J'ai un regret sincère de ne pouvoir coopérer personnellement, et moi présent, à ce que vous désirez ; tout ce que je puis faire, Monsieur, c'est de vous donner ma voix et ma pleine procuration, en sorte que, dans tout le cours de cette affaire, vous aurez toujours deux voix à faire valoir, la vôtre et la mienne, sans préjudice des autres. Je suis extrêmement flatté, Monsieur, de l'occasion que vous me donnez de vous témoigner toute mon estime et la haute considération avec laquelle je suis, Monsieur, etc.

1. Poincinet de Sivry, Louis (1733-1804). Sa tragédie *Briséis* (1759) connut un certain succès. Il faut citer aussi *Les Philosophes de bois*, comédie en vers, et *Traité des causes physiques et morales du rire*.

561. A Mme de Godeville

Jeudi 17 juillet 1777.

Voilà le manuscrit. Ce n'est pas en lisant que j'oublie, ce n'est pas en ne lisant point que je néglige ; c'est en écrivant à contre tems, et en ne répondant pas toujours à la dernière demande, souvent renvoyée quand je prens la plume, à un instant plus favorable pour la lire.

Je sens bien que vous avés une humeur bien noire contre moi ; nous verrons bientôt si elle est raisonnée. Je suis envelopé de monde et d'affaires.

562. A M. de Vergennes

Paris, ce samedi 19 juillet 1777,

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de vous adresser un mémoire que je viens de recevoir de Dunkerque sur les plaintes de la femme *le-Godellier*,

on voulait faire trois mémoires publics, et un commencement de procédures.

Quelqu'un plus prudent m'a envoyé celui cy, en me demandant mon avis je ne puis qu'être le passe-parole en cette occasion et vous demander le votre. Cela est assez grave pour repousser bien des imputations et même faire un grand bruit si l'on veut.

J'y joins une affiche qui peut être vous aura été envoyée a vous mesme : elle est d'un tournure chagrine qui décelle le desir qu'on aurait de nous faire payer toutes les sottises qu'ils font outre mer. O ! s'ils faisaient la paix aujourdui avec l'amérique comme ils feraient la guerre demain contre la france !

Il ne faut donc rien négliger pour que cette paix ne se fasse a aucun prix. C'est ce que vous savés mieux que moi : mais peut-on s'empêcher de toujours dire un mot d'une chose dont on a la teste aussi pleine. Dailleurs tout va le mieux du monde la bas. On me mande que le Du coudrai a été envoyé par Washington à Ticondérigo pour deffendre la place. Quoi que cet homme soit fou par la teste et méchant par le cœur ; je crois qu'il deffendra bien ce poste. Il ne péche pas par ignorance, mais par la plus éffrénée ambition.

Conservés moi je vous prie les bontés que vous m'avés promises, et dont mon respectueux attachement me rend digne.

563. A M. le maréchal de Duras

Paris, le 23 juillet 1777.

Monsieur le Maréchal,

Après avoir soigneusement recueilli les observations et les travaux de tous les gens de lettres réunis chez moi, je me crois en état de vous présenter demain matin le premier enoncé du vœu général sur l'objet qu'on y a traité.

Mais je ne puis m'empêcher de vous réitérer Monsieur le Maréchal, combien il est à désirer que les mecontentemens précoces, les rapports insidieux, les réclamations bazardées, trouvent tout accès fermé dans votre esprit. Ce n'est pas des Comédiens qu'il s'agit ici, c'est de la comédie ; et le bien du Théâtre français est le grand œuvre auquel nous travaillons en commun, aussi les petits moyens doivent-ils en être exclus, comme les petits obstacles ne doivent-ils pas nous arrêter.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur le Maréchal que laissant à part tous les ressentimens particuliers, dont il n'a seulement pas été question, l'assemblée n'a porté ses idées que sur les objets d'une utilité reconnue ; et trouver un plan qui réunisse le plus d'avantages réciproques pour les deux moitiés d'un tout que nous voulons consolider, avec les moyens les plus doux de l'exécuter, est le seul problème donc chacun de nous ait cherché la solution.

C'est donc moins en auteurs mecontens, qu'en hommes raisonnables consultés, que chacun s'est fait un plaisir de concourir de toutes ses lumieres aux vues que vous m'avez communiquées, Monsieur le Maréchal, et que j'ai fidèlement rendues au corps des gens de lettres, au nom desquels je suis avec la confiance la plus respectueuse en vos bonnes intentions, Monsieur le Maréchal, Votre etc.

564. A Mme de Godeville

Mercredi 23 juillet à une heure 1777.

J'ai reçu, ma chere amie, votre joli pistolet. Je vous en remercie. Vingt fois par jour son usage me rapellera la main de qui je le tiens ; en allumant ma bougie je dirai : Elle alluma mon cœur, et ce souvenir me sera toujours doux et cher.

J'ai lu ce matin votre lettre d'hier, après avoir hésité si je ne ferais pas mieux d'aller vous demander ce qu'elle contient avant de l'ouvrir, car je crains bien fort que nous ne soyons mal ensemble. Je l'ai lue enfin, et voici ma réponse.

Il y a deux ans que j'étais tres mal-aisé dans mes moyens. Je ne suis pas devenu riche tout d'un coup ; mais seulement grand administrateur des fonds d'une compagnie qui m'honore de la plus parfaite confiance, et je la mérite. Mais je ne me permets pas de substituer aux fonds de ma caisse des effets de mes amis dans le besoin, parce que je me suis imposé la loi d'être pur comme une vierge sur l'usage des fonds, et de n'admettre en compte que des effets de haute banque et tenant toujours lieu d'argent. Il résulte de tout cela que je puis bien obliger un ami de dix, douze, ou vingt louis, quelquefois. Mais toujours en les puisant dans ma bourse personnelle, laquelle ne s'est pas enflée subitement et comme par miracle¹.

Les 1^{ers} effets de mon bon cœur et ma facilité a obliger peu-

vent quelquefois tromper mes amis sur l'étendue de mes facultés. Mais forcé de répondre a des besoins assés considérables qui me pressent de toute part, des services d'un genre majeur ne sont pas encore en mon pouvoir ; et la somme dont ma chere amie parait avoir si grand besoin, je lui jure que je ne la possède pas en ce moment. Si une beaucoup moindre somme pouvait lui faire filer le tems et, comme on dit, le pousser par l'épaule, qu'elle ne se gêne pas. Mon cœur et ma bourse lui seront toujours ouverts ; mais si elle ne peut sortir d'embaras qu'avec cent louis, en honneur cela m'est de tout point impossible, et c'est avec la mesme franchise que je lui assure que que je l'aime toujours et que j'irai demain au soir lui expliquer l'énigme de mes retards que je lui dis cette vérité.

Réponse, mon amie.

1. Tout en étant très généreux envers sa famille et ses amis et tout en imitant les grands, Beaumarchais, riche, sut garder deux qualités bourgeoises : il dépensa toujours le strict minimum pour ses nombreuses maîtresses et ne joua que très rarement.

565. A M. le maréchal de Duras

Paris, ce vendredi 25 juillet 1777.

Rapportée au comité par M^r Saurin de la part de M^r Le Mal de Duras comme original.

Saurin Marmontel Sedaine

Monsieur le marechal,

Avec des gens aussi chatouilleur que les Comédiens français, on doit tourner sept fois sa langue, et retourner dix fois l'objet de la Recette, avant d'oser en parler devant vous.

Usant donc de cette utile precaution, et d'après les menagemens que vous m'avez recommandés, j'ai balancé longtems entre la justice qu'il y a de forcer la Comédie à devenir équitable envers les auteurs, et l'honneur que ces derniers se feraient d'être généreux envers les Comédiens.

Mon résultat Monsieur le Maréchal est que, si pour des raisons très bien connues, les comédiens doivent être riches, sont riches, et veulent être plus riches encore ; les Auteurs qui

sont généralement pauvres, doivent peut-être s'honorer de leur peu de fortune : Mais qu'en bonne règle on ne doit pas proposer à celui qui n'a plus rien, de se relacher de ses droits en faveur de celui qui a tout pris.

Et poursuivant ainsi mon raisonnement j'ai dit : Il est d'expérience que, chez un peuple amateur du spectacle, à mesure que ce goût se renforce, il veut être alimenté par plus de nouveautés ; et le Public suit si peu l'adessus le faux calcul des comédiens, que les meilleures pièces anciennes, pour avoir été trop jouées, attirent moins de monde au Théâtre, que les plus faibles nouveautés.

Mais si la légèreté du français le porte sans cesse vers les objets nouveaux, la sagesse des Présidens du spectacle doit veiller à ce que le goût de la nation ne s'altère pas, à force de nouveautés médiocres : Or il y aura peu de bonnes nouveautés, tant que le talent d'en produire, ne pourra pas substantier honnêtement, celui qui le possède : que si la délicatesse ou la fierté d'un homme de lettres l'empêche, après son succès, de disputer aux comédiens son honoraire injustement retenu ; il n'en souffre pas moins, et les besoins cachés n'en étant que plus impérieux, il s'irrite, abandonne le Théâtre et ne travaille plus : d'où il résulte qu'en faisant un nouveau règlement, il ne s'agit pas de chercher si l'Auteur d'une bonne pièce doit être, ou non, généreux sur son ouvrage, mais de bien se persuader qu'il est important d'offrir un attrait raisonnable à tout homme de génie incertain de se décider pour ou contre ce genre de travail : et voilà, Monsieur le Maréchal, votre tâche, et j'ose dire la mienne, puisque vous m'avez permis d'y concourir avec vous.

Ce n'est donc ni l'Auteur, ni l'Acteur, mais le Théâtre seul et ses progrès que j'ai en vue lorsque je propose une augmentation de droits pour l'homme de lettres qui s'y consacre.

Voici l'article (*Droit d'Auteur*) que j'ai l'honneur de vous soumettre avant de le proposer à notre prochaine assemblée. Il est fait d'après vous, l'on y donnera la forme convenable en le rédigeant.

1° Tout Auteur dont la pièce en 4, ou 5 Actes, sera représentée, aura pour son droit, le produit net de chaque 5^e représentation, tous frais prélevés ; lequel produit a été jugé pouvoir être évalué rondement, quant à l'état actuel de la salle du spectacle, à la somme de 105 Louis, qui lui seront remis en or, par le comptable, à la fin de chaque 5^e, 10^e, 15^e représentation, ainsi de suite, sans diminution, ni retenue quelconque ; ou bien divisé en 5 parts égales alors. Le 5^e de 105 louis, ou 21 louis,

ou 504 *, seraient remis à l'auteur à la fin de chaque représentation à son choix.

2° Passé la 10^e représentation l'Auteur aura droit de retirer sa pièce, s'il juge qu'un plus grand nombre de séances successives peut nuire à sa reprise ; pourvu, toutefois, que la pièce n'ait pas tombé deux fois de suite dans les règles un grand jour¹. Dans lequel cas, il n'aurait aucun droit à la reprise, et ne recevrait rien pour les deux séances où la pièce aurait tombé dans les règles.

3° Dans le cas contraire, et lors de la reprise qui lui sera donnée à son rang (comme il est expliqué dans l'article *repertoire*) l'Auteur ne pourra plus retirer sa pièce qui sera jouée jusqu'à ce quelle tombe dans les règles deux fois de suite. Alors cette pièce, appartenant au repertoire, y prendra son rang comme les autres, et de ce moment, au lieu du 5^e évalué à 504, que rapportait à l'auteur chaque représentation de l'ouvrage, elle ne lui rendra plus que le 10^e * ou 252 par séance, pendant toute sa vie ; excepté seulement les séances où l'ouvrage tomberait dans les règles ; ce jour là sera nul pour l'auteur ; il n'aura point de droit à prétendre.

4° Tout Auteur d'une Pièce en 3 ou 2 Actes, recevra pour son droit, dans la proportion des deux tiers de la somme de 105 Louis acquise pour une pièce en 5 ou 4 Actes, la somme de 70 Louis après la 5^e, 10^e, 15^e représentation etc. ou celle de 14 louis chaque séance à son choix, toute autre condition égale et proportionnelle à celle des grandes pièces.

5° Tout Auteur d'une pièce en un acte, recevra pour son droit dans la proportion du tiers de la somme acquise pour la pièce en 3 ou 4 actes, la somme de 35 louis après la 5^e, 10^e, 15^e représentation etc. ou celle de 7 louis chaque séance, à son choix, toute autre condition égale et proportionnelle à celle des pièces en 5 ou 4 actes.

Comme cet article du règlement, Monsieur le Maréchal, est le seul qui coure le risque d'être rigoureusement contesté, faites moi l'honneur, je vous prie, de me mander, si vous le trouvez assez modéré pour que les comédiens ne viennent pas pleurer à vos genoux sur leur ruine, que vous ni moi n'avons jurée, comme ils ont déjà feint de le croire, et affecté de le répandre.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur le Maréchal, votre très humble et très obéissant serviteur.

1. Les grands jours, c'est-à-dire les lundis, mercredis et samedis. A ce sujet voir John Lough, *Paris Theatre Audiences in the Seventeenth and Eighteenth Centuries* (Oxford University Press, 1957).

566. *De Saurin*

ce samedi 26 juillet 1777.

En vous quittant, Monsieur, j'ai réfléchi sur l'article qui fait l'objet de votre lettre à M. le M. de Duras et je crois devoir vous faire part de mes réflexions, je crois qu'elles meritent qu'on y pense murement.

Il me paroît que la somme de cinq cent et tant de livres que l'auteur pourra exiger par chaque representation lors qu'elle ne sera pas dans les regles est beaucoup trop forte. Observés, Monsieur que le neuvieme qui appartient à l'auteur droit païé dans toute sa valeur par les comediens est loin d'aller a cette somme en mettant les representations l'une dans l'autre, meme dans les plus grandes soirées. à plus forte raison lors qu'une piece se traîne sans pourtant tomber dans les regles : Il arriveroit qu'alors les comediens donneroient souvent au moins un tiers au lieu d'un neuvieme.

La chose est differente lorsque l'auteur reçoit cent louis a chaque cinquieme representation : les Pieces mauvaises qui ne vont pas a cinq ne coûtent rien aux comédiens, les médiocres qui ne vont pas a dix, a 15 etc. leurs coutent moins que s'ils paioient cinq cens livres a chaque representation et cela fait une compensation : ajoutés qu'il ne faut pas qu'une piece qui marche en faisant les regles rapporte autant que celle dont toutes les representations sont pleines.

Une derniere observation c'est qu'il faut encourager les bons auteurs et non les mauvais : si un auteur est sur de retirer cinq cens livres d'une premiere representation que disje d'une premiere comment pourra t'on lui en refuser une seconde, sans laquelle la piece quoique reellement tombée pourrait, cependant, encor n'être pas dans les regles : Le theatre va etre inondé de mauvais ouvrages : Il faudra que les comediens pour leurs interêts deviennent infiniment severes et il y a de l'inconvenient a l'être trop comme a ne l'être pas assés. je ne vois pas que c'en soit un qu'un auteur dont la piece ne va pas jusqu'a cinq representations sans tomber dans les regles ne retire rien de son ouvrage. Il faut pour cela que la piece soit bien mauvaise et en ce cas c'est un homme a qui on rend service en le décourageant. aiés la bonté Monsieur de peser ces observations, vous me direz

mercredi ce que vous en pensés, je vous avoüe que je les crois importantes.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée
Monsieur votre très humble et très obéissant serviteur

567. A M. le maréchal de Duras

Paris, ce 27 juillet 1777.

Rapporté au comité par Mr Saurin
de la part de M^r Le Mal de Duras
comme original
Saurin, Marmontel Sedaine

Monsieur le Marechal,

J'ai l'honneur de vous faire part d'une observation de M. Saurin, sur l'article 1^{er} du réglemant (*de la part d'Auteur*) dans la lettre que j'ai eu celui de vous écrire avant hier.

Il pense qu'il vaut mieux que le droit d'auteur, soit nul, si la pièce représentée n'attrape point la 5^e représentation, et que cette 5^e payée à l'auteur, son droit soit encore nul si la pièce ne va pas jusqu'à la 10^e, afin, dit-il, qu'il n'y ait pas d'encouragement pour les mauvais ouvrages, éphémèrement soutenus par une cabale. Il a raison, et c'est une grande satisfaction pour moi d'être aidé dans mon travail par des hommes assez sages pour que je puisse toujours m'honorer de déferer à leurs avis.

Partant d'un autre point d'inquiétude, je n'avais divisé les 105 louis de chaque 5^e représentation, en 5 payemens partiels, que pour prévenir toute mésintelligence entre auteurs et comédiens sur les ressources que ces derniers ont pour faire cheoir les ouvrages dans les règles, quand il y va de leurs intérêts.

On peut donc, si vous l'approuvés, rentrer dans le plan, de ne payer aux auteurs que les 5^e, 10^e, 15^e représentation etc. tant à la prise qu'à la reprise et laisser la recette quotidienne seulement pour les pièces entrées au répertoire et qui ont alors un mérite reconnu. Sauf, toutefois les jours où elles tomberaient dans les règles, qui seraient nuls pour les auteurs.

Vous voyez Monsieur le Maréchal que je ne fais que proposer mes idées en les soumettant toujours aux remarques des gens sensés qui y prennent intérêt.

J'attens votre réponse pour travailler et faire travailler à la

redaction generale de l'Article dont celui la seul est sujet à discussion, tous les autres étant uniquement de décence, où les intérêts de personne ne sont blessés, et tendant plutot à reunir, qu'à diviser.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur le Maréchal, votre très humble et très obeissant serviteur.

568. A Mme de Godeville

Dimanche matin 27 juillet. 1777.

Samedi matin.

Il faut bien se laver d'un reproche grave en avouant qu'on en mérite un plus leger. Vous m'avez écrit avant hier au soir. A cet instant je n'avais pas répondu a votre derniere lettre dont je me tenais fort offensé, parce que je ne vous ai pas refusé par mon billet d'explication. Je vous ai peint mon etat et vous m'objectés M^{de} Ponce dont la mauvaise foi m'ayant mis vis a vis de ma caisse en arriere d'une somme assés forte m'a obligé, pour éviter de plus grands reproches, de me renfermer dans les bornes strictes ou tout associé administrateur de fonds doit etre vis a vis de ses amis. Mais les femmes n'entendent rien a cette morale : ainsi donc j'ai essayé de vous le reproche de n'avoir pas voulu vous obliger. J'allais repondre a cette lettre, je n'ai pas voulu ouvrir l'autre qui m'a été tres indiscretement remise, avant que d'avoir discuté ce que contenait la 1^{ere}, craignant de trouver dans cette nouvelle lettre un nouveau sujet de ressentiment.

Tout s'est succédé si rapidement depuis qu'il m'a été impossible de me recueillir convenablement pour vous répondre. Aujourdui je recois un billet de vous. Je l'ouvre, vous me demandés des papiers que je ne connais pas, et un service que je suis disposé a vous rendre. Je cours au plus pressé. J'envoie les 20 louis demandés. Et pour vous prouver quil ny a ni dureté ni insensibilité de ma part dans la retention des papiers, je joins ici la lettre que je crois maintenant qui les contient. Vous verrez que n'étant pas decachetée je n'ai pu deviner ce quelle contenait. La raison de ce tort je viens de vous l'expliquer, et la raison de cette 1^{ere} raison je me suis réservé de vous la dire de bouche.

Voilà mon état actuel. Renvoyés moi la lettre que je joins ici. Ma maison est pleine. Je ne sais ce que j'écris. On

me parle de tous les côtés, et si je vous cause bien des chagrins sans savoir comment, vous m'en causés bien d'autres dans mon intérieur, et j'ai donné cent fois depuis 15 jours mille maledictions a l'amour, aux femmes, a la jalousie, et bref a ma sotise de me faire ainsi tirailler entre deux femmes pendant que j'ai besoin de toute ma teste pour les occupations qui seules conviennent a un homme de mon age. En honneur je suis honteux de moi et de tout ce qui m'arrive.

569. A Mme de Godeville

27 juillet 1777.

Ce Samedi au soir

C'est la seconde fois que je répons a votre billet de ce matin. Je joins ici le mauvais brouillon que j'avais griffonné pendant que mon cabinet etait plein. Je n'ai pu trouver de la journée le moment de le faire partir, car je me méfie de tout ce qui m'entoure ; et par une fatalité singulière, je ne fais que lire a l'instant votre lettre dhier au soir qu'on m'a remise de la part de M^r Chevallié banquier. Je connais un bavard de ce nom, je l'avais jettée devant moi. De tous vos reproches je n'accepte donc que celui de n'avoir pas ouvert votre lettre d'avant hier. Mais comme il est dur de passer pour ne jamais etre véridique, je resiste encore au desir de l'ouvrir, pour vous l'envoyer et vous prouver par la que tout le mal n'est qu'un mal entendu.

Vous etes bien injuste, bien malheureuse. Moi bien tourmenté, mais c'est mon lot, celui de tout homme qui sort de son caractere pour tomber dans des inconséquences de jeune étourdi. Mandés moi si vous etes plus tranquile.

Je vous salue et me promèts d'aller vous faire rougir de m'avoir accusé d'insensibilité. Plut a Dieu !

570. A Mme de Godeville

Lundi 28 juillet à 3 h 1/2 1777.

Votre lettre a M^r votre oncle est bien, celle qui m'est adressée ne l'est pas. Je n'ai point avec vous les torts de M^{rs} vos oncles.

Je vous ai mandé que vous troublés ma teste et non mes plaisirs, et c'est votre injustice qui m'afflige et m'irrite de toujours supposer que d'autres plaisirs m'empêchent de jouir de celui de vous voir. La raison de ma longue retraite et l'enigme dont je n'ai pas voulu faire un procès par écrit, je vous la dirai. Encore y regarderai a deux fois : car vous etes extreme avec moi. Je n'ai qu'une question a vous faire ; elle répond a toutes les votres. Etait il bien essentiel a l'homme le plus gravement occupé de s'aller mettre sur la teste une nouvelle somme de chagrins, d'inquiétude et de débats en s'identifiant a vous et a tout ce que vous éprouvés. Et si le plaisir de vous voir s'est échangé en une amertume presque perpetuelle et a fini par me causer des chagrins réels dans ma maison, est ce un assassinat de ma part de sentir que la tache est au dessus de mes forces ? Je ne suis point ministre, je ne donne point d'audience, je n'accepte point les ridicules auxquels je me crois supérieur. Je suis votre ami. Je serais mesme tout ce qui pourrait vous plaire que je fusse si je ne sentais que ce tiraillement perpetuel que j'éprouve chez moi m'ôte la liberté nécessaire a mes occupations. Eh quel pauvre Diable suis je devenu, si pour m'être livré un moment a la douceur d'amuser une femme aimable, je me vois destiné a me voir l'objet de sa haine, si ne suis pas effrené, si je ne fais pas un terrible roman d'un objet de delassement et de plaisir. Vous voulés que j'aïlle vous voir. Eh bien j'irai. Ma discretion a cet égard etait un ménagement ; vous n'en voulés plus. Je me rendrai publiquement chez vous afin de n'avoir pas l'air d'y mettre un mystere inutile. Je vous écouterai, je vous parlerai raison. Si elle vous est devenue étrangere, en renoncant a vous la faire adopter, vous me verrés toujours le mesme. Et vos injures, vos injustices, les menaces mesme de votre haine ne me feront point oublier les doux momens que vous m'avés donnés. Vous vous livrerés a vos emportemens. Moi je me contienrai dans les bornes de la plus tendre compassion. Je vous renvoye votre lettre a votre oncle.

*

* *

Je ferai plus, je vous demanderai vos conseils.

571. A Mme de Godeville

Mardi à 3 h 3/4 29 juillet 1777.

Vous avés raison, je n'avais pas ouvert votre lettre. Je vous aurais renvoyé sur le champ votre beau billet. Le voila pour supléer au recu que vous m'en demandés. Si vous me rendés cet argent, je croirai que vous le pouvés sans vous incommoder. Si vous ne me le rendés pas, je croirai que cela vous est impossible ; alors votre billet ne peut vous donner les moyens qui vous manquent : reprenés le donc, et n'en parlons plus. Quant au reste, je consens que vous me jugiés, quoique je vous croye bien loin d'être assés équitable pour le faire convenablement. Je vous dirai ce qui m'empêche de vous voir chez vous depuis quelque tems ; et si vous ne convenés pas qu'il etait impossible que je fisse autrement, je dirai : Je me suis trompé sur elle et j'ai eu tort de lui vouer de l'attachement. A l'égard des cruelles tromperies que je vous ai faites, que Dieu me punisse si je vous ai trompée une minute ! Je me croirais deshonoré si je trompais un enfant, a plus forte raison une femme de qui je n'ai que des louanges a faire, du bien a dire, et un tendre souvenir a conserver. Si vous imaginés que je redoute le regard scrutateur d'un interessé a me bien connaitre, vous etes dans une erreur préjudiciable a tous deux. Qu'avés vous désiré de moi ? que je vous aimasse, j'ai tenu parole, je vous porte dans mon cœur. Que vous ai-je promis ? de vous voir le plus souvent que je pourais. Je n'y ai manqué depuis quelque tems qu'en tranchant dans le vif et parce que le mal intérieur que notre liaison me cause est insupportable pour moi. Ainsi ce n'est pas vous que j'ai trompée, ce n'est pas vous que je sacrifie a une autre, c'est ma tranquillité après laquelle je cours, sans pouvoir la rattraper. Je ne vous reproche rien. Vous etes une des femmes les plus seduisantes que j'aye connues, et le plaisir de vous connaitre a éffacé dans mon esprit tout le mal qu'on s'était plu a me faire penser de vous.

N'est ce pas encore assés ? Je regrette infiniment d'avoir passé tant de jours sans vous voir ; mais au milieu de tout cela, je sens que ma teste se trouble en voyant un femme sans cesse effrayée de mon inconstance et dans les larmes aussitot que je sors ; et sortit pourquoi ? pour aller m'entendre accabler de reproches par une autre, pour me dire avec colere : Elles ont

raison toutes deux, moi seul ai tort. Mais en honneur je suis trop puni de ce tort involontaire, que je n'ai point cherché, que j'ai longtems rejetté, auquel je n'ai cédé que parce que vous etes tres séduisante, que je me suis reproché tout en m'y livrant, et que j'aime encore tout en me le reprochant. Mais il me faut la paix, sans laquelle je ne puis ni travailler, ni réfléchir, ni écrire, ni vivre en ma maison.

Le jour que je vous verrai, on le saura ; a moins que je n'y aille a pié, ce que je ferai. Si c'est ma dernière visite, je n'ai nulle mesure a garder. Si ce ne l'est pas, je ne puis trop prendre de précautions.

Vous etes dailleurs la maitresse de venir quand vous voudrés. Vous seule devés en juger l'importance : je vous laisse cette question a décider.

572. *A Mme de Godeville*

Mercredi 30 juillet à 4 h 1777.

Ah ! Dieux ! pourquoi ai je ouvert l'affreuse lettre que je reçois ? Je devais répondre tout simplement que j'acceptais le rendez vous pour demain jeudi. Non jamais autant d'outrages n'ont été pressés, accumulés contre un vil scélérat !

J'ignore a quel sentiment une telle lettre appartient ; mais, quel qu'il soit, il me fait frémir. J'en suis tout tremblant. O ! quel charme vous détruisés ! N'importe, je vous verrai. Je me rendrai chez vous demain au soir. Vous rougirés. Mais hélas ! quand on a flétri le cœur d'un homme et qu'après l'avoir arraché, on lui en a battu les joues, y peut il rester un grain de sensibilité ?

Quel mal vous faites a tous deux ! N'importe j'irai. Le danger qui m'en empêchait n'existe plus, et ma réponse au reproche amer qu'on ne manquera pas de m'en faire sera votre incroyable lettre. Comptés que j'irai demain vous voir.

Je vous plains bien d'etre extreme a ce point. Mais votre lettre vient de m'étouffer. Je n'en puis plus.

573. A Mme de Godeville

a 4 heures jeudi 31 juillet 1777.

Vous m'avez fait une surprise hier au soir en m'envoyant sous une enveloppe d'une autre écriture une seconde lettre qui était de la votre. Après l'horreur et l'étouffement que m'a causés celle du matin, j'aurais été bien coupable envers moi d'y jeter un seul regard. C'en est bien assés de la 1^e. Ni la seconde ni la troisième n'auront le droit de m'affliger davantage. La sensibilité ne recoit pas deux atteintes pareilles et l'honnèteté n'en souffre point de cette espece.

Si vous avez renoncé a tout ce qui fait le charme de votre sexe, je ne dois pas oublier ce que vous doit le mien. Le plus affreux chagrin que je puisse recevoir est certainement la vue de celle qui m'a si outrageusement injurié. N'importe, j'irai ce soir savoir ce qu'il peut vous rester a me dire après les horreurs que vous m'avez écrites. Quel oubli de soi mesme ! Eh ! qu'il y a loin de ces larmes si douces et si puissantes a ramener les cœurs, au féroce emportement qui fait tout confondre, et ne respecte rien. J'ai ces deux spectacles sous les yeux. Mais je me suis interdit d'en traiter par écrit. J'aurai l'honneur, Madame, de vous rendre mes devoirs ce soir. Mais que cette démarche m'est pénible apres ce que j'ai lu.

574. De La Harpe

[Début août 1777].

Votre nouvelle invitation me faisant présumer que les obstacles qui m'éloignaient ne subsistent plus, je me rendrai chez vous bien volontiers sur les cinq heures. Ce n'est pas que je renonce au plaisir de me trouver le verre à la main avec un homme aussi aimable que vous, Monsieur ; mais vous êtes de trop bonne compagnie pour ne pas souper, et je vous avoue que c'est mon repas de préférence ; ainsi je vous dirai comme Horace :

Arcesse vel imperium fer.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de considération, Monsieur, etc.

575. De M. le maréchal de Duras

2 août 1777.

J'ai reçu, monsieur, les deux lettres que vous avez pris la peine de m'écrire. Quand vous aurez totalement fini l'ouvrage dont vous avez bien voulu vous charger, nous en conférerons ensemble, et je vous communiquerai les réflexions que je croirai devoir vous offrir. J'espère que nous viendrons à bout de terminer cette besogne, et je me ferai un grand plaisir de concourir à la satisfaction des gens de lettres, et à la vôtre en particulier ; soyez-en aussi persuadé, je vous prie, que des sentiments avec lesquels je suis très parfaitement, monsieur, votre, etc.

576. A Mme de Godeville

Dimanche 3 août à 4 h 1/2 par un Savoyard. 1777.

Dimanche

Vous n'envoyés pas, ma chere amie, vous n'envoyés pas chercher la reponse a votre lettre, et moi je redoute de mettre votre adresse a la merci de mes gens ou d'un savoyard ; et je vois déjà le noir qui renaît chez vous de mon silence. Ne me repondés pas a ce mot cy. Mais demain matin que le fidelle grison arrive. Je lui remettrai le carton, un mot pour vous, et vous aurés de mes nouvelles. Demain au soir je vais a Versailles. Si je suis libre mardi j'irai vous consoler d'un malheur qui n'existe pas, vous assurer que vous me serés toujours infiniment chere ; et vous ne dirés plus que le mot, *tendre compassion*, est un persiflage. Il est un des plus doux qui puisse sortir de ma poitrine. Je vous remercie de vos jolis cadeaux, mais le noyau d'un de mes chats est brizé, il m'en faut un autre. Comment vous portés vous ? Vous m'avés bien maltraité. Plus vous me connaîtés et moins vous croirés que je l'aye jamais mérité.

577. A Mme de Godeville

Lundi 4 aoust à 3 h. 1777.

Tranquillisés vous, ma chere, tres chere, je vous en conjure. Je suis le mesme homme a qui vous avés ouvert votre cœur et votre sein. Que des occupations douces vous tirent de l'apreté d'humeur qui avait alteré votre santé ! Je recois le joli chat que vous m'envoyés. Je vous prete aujourdui dix louis que je ne vous donne pas. Entendés vous ? car avec de certains amours propres il faut mettre les points aux i. Je vous envoie la plus grande des platitudes a ce que je crois, mais je la reçois a l'insttant. Si cela n'est pas bon, au moins c'est il neuf.

Je voudrais bien avoir ce que vous me proposés a lire. Mais comment faire, je pars a 4 heures précises. Bonjour, ma chere amie. Ne relisés jamais ces horreurs, je les porte encore sur la poitrine quoique je ne les aye plus sur le cœur.

578. De Diderot

A Sèves [Sèvres], ce 5 août 1777.

Vous voilà donc, Monsieur, à la tête d'une *insurgence* des poètes dramatiques contre les comédiens. Vous savez quel est votre objet et quelle sera votre marche ; vous avez un comité, des syndics, des assemblées et des délibérations. Je n'ai participé à aucune de ces choses, et il me serait impossible de participer à celles qui suivront. Je passe ma vie à la campagne, presque aussi étranger aux affaires de la ville qu'oublié de ses habitants. Permettez que je m'en tienne à faire des vœux pour votre succès. Tandis que vous combattrez, je tiendrai mes bras élevés vers le ciel sur la montagne de Meudon. Puissent les littérateurs qui se livreront au théâtre vous devoir leur indépendance ! mais, à vous parler vrai, je crains bien qu'il ne soit plus difficile de venir à bout de la troupe de comédiens que d'un parlement. Le ridicule n'aura pas ici la même force. N'importe, votre tentative n'en sera ni moins juste ni moins honnête. Je vous salue et vous embrasse. Vous connaissez depuis longtemps les sentiments d'estime avec lesquels je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

579. A Mme de Godeville

Vendredi 8 aoust à 8 h 1/4 du soir 1777.

Vous vous trompés toujours. Cela devrait bien vous guérir de radotter. J'ai du monde. j'écris 4 mots à la hâte et vous prenés cela pour une négligence ! Je n'ai pas sous la main mes deux lettres du Danube¹, je n'en parle pas, avec le dessein de les envoyer quand je les trouverai, et vous regardés cette omission comme un manque d'égards ! Vos bouts rimés me rapellent des vers, j'en parle a mon désavantage, et vous prenés cela pour une épigrame ! Il vaudrait mieux ne pas voir du tout, que de voir ainsi. Que peut il y avoir de desobligeant, je vous prie, de vous mander qu'après avoir fait cent vers sur deux rimes je ne pus en changer a cause de la dissonance desagréable que cela eut fait. Quel rapport cela atil avec vous ? c'est une reflexion toute simple, sur la sotise de s'imposer d'autre géne que celle de plaire, ou d'interesser, en vers.

Mais vous croyés peut etre que cette piece dont je vous parle n'est qu'un pretexte pour critiquer l'œuvre d'autrui. Quelle bizare idée ?

Tenés, critiqués a votre tour. En voici une strophe que je me rapelle. Après avoir passé en revue tous les maux phisiques et moraux qui affligent l'homme, je passe au tableau de cet horrible mal qui attaquant l'homme dans le principe de l'existence, eut fait perir le genre humain, avec un seul degré de plus de malignité. Mes deux rimes sont *univers* et *Julie*.

Voici le morceau.

J'ai vu plus d'une aimable orgie
se changer en regrets amers ;
et les caresses de Guidie,
précipices de fleurs couverts,
engendrer cette maladie
dont le venin corrompt les chairs,
fait perdre le ressort aux nerfs,
dissout le sang, perce, carie ;
et malgré les soins de *Kézers*,
les végétaux et la chimie,
change en ciprès les mirthes verds
qu'offrait la volupté chérie.

J'ai vu, d'une troupe affaiblie,
 la mort moissonner les deux tiers,
 pour prix des faveurs de Sophie.
 J'ai vu la nature apauvrie,
 repoussée, attirée, aigrie,
 rejetant des plaisirs offerts
 par son implacable ennemie.
 Aux sources mesme de la vie
 elle voit des tombeaux ouverts ;
 la crainte éteint la simpathie.
 La douce espérance est partie,
 l'espèce humaine anéantie :
 ou, pour fruit des gouts les plus chers,
 bientôt l'horrible épidémie
 se repand comme un incendie
 qui va devorer l'univers ;
 et tout est bien ?... Allés Pervers ! etc.

Quand on a fait cinq cents vers sur ce ton, on peut déplorer la folie des difficultés oiseuses. M'en coirés vous une autre fois ?

Je garde votre paquet, car je hais les pro² écrit. Quant a mes deux lettres du Danube, je les enverrai chercher chez mon beau frere et vous les aurés après demain.

Que Diable ! Pourquoi toujours disputer ?

Vous ignorés donc que l'homme enfoncé dans les affaires n'est pas plus l'homme de la société que le Kain n'est Orosmane dans la rue, a pied ?

Va te promener, et bonsoir.

1.Lettres des 15 et 16 août 1774 (voir tome II). Lettres bien longues et bien romanesques, auxquelles Beaumarchais fait référence de temps en temps.

2. Papier déchiré.

580. *De Sedaine*

Ce samedi 9 aoust 1777.

je viens, mon cher Collegue, de recevoir une lettre de l'auteur De Romeo qui me demande si vous avez ecrit a l'adresse qu'il vous a donnée pour Versailles. Le confrere en question, Mr Collet, a le plus grande zele pour notre affaire qui je pense ne

reüssira pas, on ne cherche je crois qu'a nous ennuyer jusqu'a ce que les Batteries pour demonter notre artillerie soient toutes dressées, il ne restera que vous, et le compte dont vous les menacés (voicy mon sentiment). Dressons des reglemens tres sages, tres moderés, qui affranchissent les auteurs de toute soumission envers les comediens. faisons sentir l'inconvenient des 100 Louis Etc et qu'il n'y a aucune bonne raison a donner pour qu'ils ne comptent pas de cleric a maitre avec leurs cooperans.

il n'accéderont, ou pour mieux dire, il m'accèdera pas a ces propositions qui certainement parraîtront tres sages au public, et de là nous partirons pour demander un nouveau Theatre mais il faut que nos propositions soient nettes, precises et point begayées ce n'est point grace mais justice avec d'autant plus de raison que nous sommes depuis bien longtemps les victimes de l'injustice et de la rapacité, de quelque coté qu'elle vienne.

assemblons nous et finissons pour une bonne fois. donnez nous une matinée si vous le pouvez a commencer a dix ou onze du matin jusqu'a 3 heures, chacun prenant une plume, cela finira, on copiera pendant le Diné, on signera apres, et nous finirons quelque chose. nous etablirons ce qu'il y aura a dire pour une nouvelle troupe, plusieurs d'entre nous mettrons sur le papier ce que nous pensons, nous vous l'envoyerons ou a celui chargé, et le memoire fait nous verrons par où nous y prendre, mais pensez qu'a la cour toutes les avenües nous seront fermées autant qu'il leur sera possible, et je crains autant a cet egard ceux qui disent desirer la chose que ceux qui s'y opposent, tout cela ne finira qu'avec du papier timbré. c'est la seule chose qu'ils craignent. vous aurez figaro pour epée, et les auteurs pour bouclier.

j'esperois pouvoir jeudy diner chez vous je l'avois comme promis a Me D. [?]. mais il m'a été impossible, Adieu mon cher collegue *Vale*.

avez vous choisy Dimanche ou non ? Mr. Marmontel a qui j'en ai parlé, ne pourra pas venir ce jour là, pour moi je suis entierement a vos ordres hors le lundy.

581. De Silas Deane

9 August 1777.

M^r BEAUMARCHAIS:

Sir,

You are well acquainted with my having paid M^r Eyries a Sum of Money on acc^t of Mess^{rs}. Morris and others in Philadelphia¹, to be employed in the purchase of a Vessel, as well as with whole of the proceedings in that affair, which I need not repeat here. You are also sensible of the Necessity of a speedy settlement with M^r Eyries. I must, therefore, pray your kind assistance in bringing this transaction to a final Settlement as soon as possible, & that you will conduct the affair in the manner most conducive to that end. The necessary Papers relative thereto I send you herewith, by which you will see what Monies I have advanced to M^r Eyries, also M^r Eyries' promise to be accountable to me therefor. I must rely on your Friendship & that you will act for me in this affair. As for yourself, I have wrote to M^r Eyries, acquainting him my proceedings.

1. Morris, Robert (1734-1806) connu comme le financier de la Révolution américaine. Il était à la tête de Willing, Morris et Cie de Philadelphie. Très riche, il devint surintendant des finances pour le Congrès Continental. Membre du Sénat, 1789-1795, trois ans plus tard, il fut mis en prison pour dettes et mourut dans la misère. Voir Clarence L. Ver Steeg *Robert Morris : Revolutionary Financier* (1954).

582. A Mme de Godeville

Dimanche 10 août à 10 h 3/4 1777.

Samedi au soir

Ah ! vous croyés gronder impunément ? non pas, s'il vous plait, ma chere belle. Entendons-nous. Quand vous gronderés. moi je prétends gronder plus fort, et ne pas etre becqueté par une autre femme que la fortune. C'est bien assés que cette extravagante me maltraite, sans que vous vous y joigniés. Je suis maussade au cabinet. Mais semblable a ce frippon qui ne souf-

frait pas qu'on le lui dit, il ne me plait pas a moi qu'on m'appelle maussade ; je ne le sais que trop que je le suis. Mais si mes amis savaient combien j'ai de titres pour me le faire pardonner, ils seraient plus indulgens.

Au reste je te demande pardon de toutes mes maussaderies ; le cœur n'y est pour rien. Mais la plume va comme la teste et celle cy obéit a la situation actuelle. J'ai justifié la critique des bouts rimés par l'aveu d'une faute a peu près semblable ; je ne veux pas chercher a diminuer un tort plus grave, puisqu'il a pu te déplaire et je me contente d'en faire l'aveu naïf, en promettant de men corriger. Comment va la ceinture ? Elle me parut celle de Venus le jour quelle ne fut pas celle de chasteté.

Je vais demain matin a Versailles.

Dimanche, point de réponse je suis parti.

583. A Mme de Godeville

Lundi 11 aoust à 4 h. 1777.

En voila une, de ces deux lettres du Danube : c'est la 1^{ere}, le fait tout simplement, et par conséquent moins philosophique, moins négligée, et moins interessante que la seconde. Mais cette autre, je ne puis l'envoyer qu'après celle cy ; car je ne l'ai pas encore. Souvenés vous en la lisant que j'étais mourant et ne voulais pas effrayer mes amis par un air funeste ; mais la sérénité contrainte n'est pas la vraie sérénité. Tout cela est lâche, décousu. C'est le fait qu'il vous faut, ou qu'il te faut, le voila.

Quant a ces vers que tu voudrais avoir, pense donc quil y en a 500. Qui est ce qui donne 500 vers ? de tems en tems je m'en rappellerai une strophe plus ou moins longue.

En l'attendant voici une priere a l'amour que j'ai faite pour etre chantée avec accompagnement de harpe, par une coquine.

PRIERE A L'AMOUR

Si Rosette un moment,
si Rose moins amoureuse,
plus legere que trompeuse,
pour un nouvel amant
oubliait son serment ;

Amour venges moi d'elle.
 Que son cœur qui m'osa trahir
 loin du mien ne puisse jouir.
 Mais fut elle plus criminelle !
 apprens moi Dieu du plaisir
 a ramener l'infidelle.

Elle ne revint point a moi, prit un meilleur ouvrier. J'envoyai le second couplet que voici :

Si le feu des desirs
 pour un autre la décide ;
 si Rose veut un Alcide,
 tendre amour, mes soupirs
 troubleraient ses plaisirs.
 Qu'elle soit mon modèle !
 Pretttes moi ses gouts seulement.
 Que j'imite son changement !
 Mais pour charmer mainte autre belle,
 fais moi, de tempérament,
 changer encore avec elle !

Bonjour, je vais diner. Je travaille depuis six heures. Ce que vous me demandés sur la fortune peut se dire, mais ne s'écrit point.

Je t'aime toujours.

584. A Mme de Godeville

Mercredi 13 aoust à 3 h. 1777.

Plus ravissante qu'Aphrodize,
 trainant tous les cœurs après soi.

Vénus fut appelée *Aphrodize* ou *Aphrodizée* par quelques peuples de la Grece : ainsi les *succès aphrodisiaques* sont les forces viriles qu'on use au service des belles Dames.

Une pluie *diluviale* est une pluie de *déluge* qui s'exprime par *Diluvium* en latin. Ce mot est un meilleur adjectif que toutes les comparaisons possibles, *Il pleut comme un chat*, etc. pour dire quil tombe une pluye.... Diluviale enfin.

Je suis donc comme ton Pere, fichue flateuse ! Je te remercie pourtant, non de la grace que tu me fais, mais de la justice que tu rends a mon caractere ferme : un peu trop roide pour tant contre tout ce qui me parait inique ou inepte.

Mais quand je ne serais pas bonhomme par nature, je le serais devenu par principe.

C'est un rare calcul que celui du bonheur, on s'amuse avec l'esprit, on n'est heureux que par la bonhomie.

Je ne puis t'envoyer la monoie de ta robe noire que vendredi matin. Patience donc !

585. A Mme de Godeville

Samedi 16 août à 11 h 1/2 1777.

Je me suis trouvé mal trois fois hier dans la journée. Qu'est ce que c'est ? Je l'ignore. J'ai l'air de la vigueur et je n'ai plus qu'une fausse force. Un mal de teste fou, quelque fievre, et des maux de cœur sans fin ; voila ce que je sens.

Il y entre un peu de spasme, occasionné par la trop grande continuité dans le travail. Mais cela est un mal sans remede, et l'emulation n'est pas de l'ambition.

Fais ce que tu fais, dit le sage ; car cest la le premier devoir. Je vais mieux. Je suis touché de toi, de ton malaise, du doux intérêt que tu me portes. Je t'envoie les 10 louis qui te font besoin et je te salue, sans savoir quel jour je pourai t'embrasser.

Les deux vers, sont d'un couplet de ma chanson *gallerie des femmes du siecle*.

Je te salue.

586. A Mme de Godeville

Lundi à 10 h 3/4 18 août 1777. *Lundi matin*.

Ta lettre d'hier, mon cœur, est assés polissonne, révérence parler ; et quoique je sois dans la faiblesse de l'inanition causée par une diétte de 3 jours, j'ai senti sous mon bureau quelque chose remuer. *Qu'est ce que c'est que ça*, ai-je dit. Un peu d'encre

sur du papier est il donc ma maitresse ? Non ; mais je la vois sous sa lettre, dans cette posture libertine, agitant une main adroite, avec des graces et de petits mouvemens mignards propres a faire péter la ceinture d'un Hollandais. Je vois commencer et finir *l'ave maria*, et j'avoue (est ce a ma honte ou a ma gloire ?) que ce n'est pas impunément. Tu me rappelles une petite frippone de maitresse, bien hautaine, bien capricieuse, mais qui aimait le plaisir autant que moi, et c'était beaucoup dire alors. Quand nous nous etions bien chamaillés, et qu'elle me voyait prêt a partir furieux, elle me disait : Eh ! bien ! va ten, je n'ai pas besoin d'amant moi ; je m'en conte fort bien a moi mesme ; et tout en grondant elle se renversait et me donnant le spectacle de ses cuisses émues et du charmant exercice de son doigt sur le plus joli petit.... Vaten donc, disait elle, vaten donc. Je ny pouvais tenir, je me jettais dans ses bras et lorsqu'un plaisir arraché d'autorité me faisait pâmer sur elle, ma frippone en me baisant au front me disait : *Je savais bien moi que je vous mettrais a la raison !* Elle disait vrai, elle savait bien qu'une femme qui prend du plaisir est un aspect irresistible pour moi.

Ainsi donc en te lisant, chere amie, c'est un peu comme si je te voyais. Tu n'aimes pas moins la volupté que la lutine dont tu me rapelles les fantaisies. Tu as le plus beau corps du monde ainsi qu'elle l'avait. Avec plus d'esprit tu n'es pas moins folle. Peut etre m'aimes tu mieux ou plus qu'elle ne m'aimait. Tu m'annonce ton régime de la priere du matin ; sauf a dire quelquefois en commun celle du soir, je te permets celle la, sous la condition qu'étudiant ton cœur, tes sens, les gradations d'une volupté dont tout le charme est d'être ralentie ou pressée a volonté, tu m'en donnera les charmantes descriptions ; au lieu de me parler de mes peines, conte moi tes plaisirs ; le plus doux sentiment, éveillé par l'idée constante que mon souvenir seul est capable de t'émouvoir et de te conduire au plaisir, me rendra ton récit tellement piquant que dans cet instant mesme,

En te faisant cette épître
l'amour dresse mon pupitre.

Le mal de tout cela, c'est que je vais a Versailles cette après-midi, et que je n'aurai rien de toi pour m'amuser en route... Ah !... fais moi ton *salut invirginal* ce matin, et que l'amour l'inspire en me répondant. Je ferai l'impossible pour aller moi mesme a 3 heures chercher de quoi racourcir le chemin. Au lieu

d'aller diner chez mon duc au faub^g S^t Germain, je partirai de chez moi. Ma chaise attendra un moment dans la rue voisine. Tes stors et rideaux bien fermés, car il faut un jour doux pour des yeux délicats ; ton cœur bien disposé, tes sens bien préparés... que sait on ? Je suis a la verité un vieux chanteur ; mais sil me reste un son dans le gozier, il est pour toi seule et si jamais nous nous chamaillons...

Tu n'oubliera pas que je veux emporter ta reponse a cette lettre pour devorer l'ennuy d'un voyage de Versailles.

Voila ta lettre ministerielle.

587. A Mme de Godeville

Vendredi 22 août a 2 h 3/4 1777.

Tout cela est bien dit, fort bien dit, tres bien dit. Et je me tiens pour grondé. Je me tiens aussi pour libertin ; je me tiens pour négligent ; je me tiens mesme pour foudroyé par l'arrivée de Deon et la fuite de Morande, et mesme par les propos de tes nouvellistes ; enfin je me dévoue. Venons au fait. Je suis malade comme un chien. Mardi je fus a Versailles. On n'attendit point ma réponse mercredi. Jeudi non plus. Nous sommes a vendredi. Je n'en ai pas moins reçu mardi les deux jolis caraffons, les petits portefeuilles, etc., mercredi la hache, la pince, l'emporte pièce, du fromage, le bain marie, etc. Et je ne t'ai pas donné signe de vie ! Il est vrai que la lettre a l'envelope *Sartines* n'a pas le sens commun, car comment sen servir sans effacer *mail* et mettre *chaussée*, ce qui montrerait la corde ? comment faire une autre envelope contresignée du mesme nom, sans avoir le cachet, ce qui montrerait le cul ? Enfin qu'as tu voulu dire ou faire de cette lettre que je te renvoye ? voila ce que je voudrais savoir. L'envelope *Lenoir* etait une envelope ; il ny avait rien a changer au cachet ni a l'adresse : un billet coulé dessous et un peu de cire faisait l'affaire. Maintenant *fiat lux* pour l'autre !

Je disais donc que je suis malade comme un chien, dès avant lundi. Ce que tu apelles mon libertinage m'avait apparemment donné des forces ; mais le plaisir me les a vendu cher : car je n'ai cessé de souffrir depuis, non en me tordant le col comme toi, mais par un renfort de douleur dans tout le corps. Je n'en vais pas moins ce soir a Versailles. Et parce que tu ne recois pas cent lettres et cent importuns chaque jour, tu en conclus

que le trop plein de mon tems pour etre comparé au trop vuide du tien !

Si tu ne m'aime plus, tant pis pour nous. Voila tout le compliment que tu aura de moi. Si tu me fais une dissertation méthaphisique sur le moral de l'amour que je ne connais plus, dis tu, je ne me donnerai nul soin pour réfuter ce raisonnement rapé, a force d'etre usé.

L'amitié est le commerce des esprits, l'amour est le commerce des corps, et ce qu'on nomme les sentimens du cœur sont un assemblage de tout cela, prenant sur chacun selon les lieux et les tems, beaucoup sur l'esprit en absence, un peu sur les corps en présence, des reproches et des justifications ; voilà toute l'affaire.

Et ma peau de satin n'est elle donc pas un beau sentiment ? et ta tendre profusion n'en est elle pas un autre ? tout a coté, rien dedans ; cela n'est-il pas bien délicat ?

La grande question n'est donc plus que de savoir si nous b...ons parce que nous aimons ou si nous aimons parce que nous b...ons ? Sujet interminable de dispute, et tout cela pour briller. Donc celui qui a dit

Aimer sans foutre est quelque chose
foutre sans aimer ce n'est rien,

n'a pas plus décidé la question que sil avait dit le contraire. Et si je te disais moi... mais je ne veux plus parler, ni permettre a ma plume

de griffonner de son bec affilé
tout ce qui passe en mon cerveau brulé.

Bonjour mon coeur. Pardonne moi d'etre un peu libertin. Tu ne me verra que trop sage. Et ne gronde pas sans cesse. Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'ecrire une jolie lettre tout de son long, ou la tendre maitresse, s'adressant a son amant, se deshabile a chaque ligne. En lui disant je t'aime a la 1^{ere}, elle ote une épingle a la seconde, détache un ruban a la 3^e, casse tous les cordons a la dixieme, et sentant son amant impatient de tout voir, jette la chemise au feu des la seconde page. Tu ne sais faire l'amour que sur un lit. Il est quelquefois charmant sur une feuille de papier. Et si le commerce de deux amans n'est pas ce doux délire qui, forçant les obstacles et dévorant l'espace et le tems, les attire l'un vers l'autre par l'impossibilité de s'en priver

davantage, il n'est rien. Raisonne, ou fais moi raisonner, et tu ne me tiens plus. Ton triomphe est le plaisir. Faire jaillir le feu, de l'encre et du papier, voila ton métier, imbécille !

Laisse la ton procureur et parle moi de toi. Bandes en ecrivant et ta lettre me brulera les doigts. Voila le mot. Il n'est pas tortillé, mais tres énergique. Tu m'as dit que j'étais libertin ! Quand on s'est fait une mauvaise réputation que reste til que d'en jouir ? Que ce qui me perd m'en dédomage et je suis content. Au reste Madame, si vous ne l'etes pas, pardon. Les hommes ne sont jamais que ce quil plait aux femmes. Ordonnés.

588. *A Mme de Godeville*

Dimanche 24 août à 4 h 3/4. 1777.

Votre lettre m'a fait frémir, et son ton m'a glacé. Vous voyés bien que j'avais raison de ne pas écrire, quand cela m'eut été possible ; puisque j'ai eu le malheur de si mal prendre mon tems pour échauffer notre correspondance de gaietés tres mal a propos arrivées jusqu'a vous. Certainement tout ce que je vous ai écrit n'est qu'une suite de platitudes pardonables au plus quand on ne sait ce qu'on dit ; mais tres hors de sens, lorsqu'on tient la plume.

Je conçois qu'au milieu d'une horreur inconcevable, une pareille lettre a du vous paraître bien étrange, et rien peut etre au monde ne fut plus déplacé : mais je donne en cent ans a deviner de pareils incidens. Le sens moral quil en faut tirer est, qu'on ne saurait etre trop mesuré dans son style, et que le commerce par écrit n'est fait que pour les choses graves et décentes ; parce que si les dispositions mutueles, si l'apropos, si le moment amène, excuse tout quand on parle, il arrive presque toujours qu'une lettre d'un certain ton se présente en des circonstances qui lui sont contraires. Alors, au lieu de l'effet naturel qu'on devait en attendre, elle en produit un si défavorable, si sec et si glacant, qu'elle ote pour toujours la fantaisie de sy livrer une autre fois. Pardon de cette lettre, je riaais, pendant que vous gémissiés. Cela ne m'arrivera de ma vie. La votre est un tissu de choses si inattendues qu'on doit toujours trembler en ouvrant vos lettres. Vous avés montré un grand courage, et celui de m'écrire a l'instant de votre retour un si grave comentaire de mes folies, n'est pas la moindre marque que vous en ayés donné. Je ne

suis qu'un sot et vous prie, en reponse a cette lettre, de me renvoyer ma derniere qui, pour rien au monde, ne doit rester en vos mains, puisqu'elle n'eut pas du y parvenir. Reste a savoir si *je suis en amour*, comme vous le dites, *un charmant colifichet*, ou si l'amour est ce *charmant colifichet* pour moi. J'avoue que j'ai un peu perdu du profond respect que j'avais autrefois pour lui, parce quil est ou tyrannique ou intéressé, c'est a dire exclusif, et qu'on a beau le *noblifier*, le déifier, otés lui le plaisir qui naît du désir, auquel on donne tous les noms qu'on veut, tout le reste est de la tyrannie.... ou de l'amitié. Cet amour est la grave affaire des oisifs et l'amusement des gens occupés. L'exclusion qu'on donne en amour a toutes les autres femmes en faveur d'une seule, est un sentiment de reconnaissance ou d'équité, peut etre quelquefois une convenance purement sensuelle : et si la femme qui nous plait n'est, dans la force du terme, que celle qui nous donne ou nous promet le plus de plaisir, il faut donc bien se garder d'abandonner cette bête, hors laquelle il ny a plus d'amour, mais seulement le sentiment austere de l'amitié qui cesse d'être exclusif, parce quil ny a en amour que ce qui tient a la jouissance de vraiment exclusif.

Je suis léger par principe, et pour etre le plus heureux possible. Si la constance est une vertu, c'est apparemment parce quelle est un sacrifice, car il ny a pas de vertu sans sacrifice : mais ces mots graves de *sacrifice* et de *devoir* sont si loin du badin enfantillage d'un amour heureux qu'aussitot qu'ils se montrent, celui la, forcé de rougir de lui, s'enfuit, se cache ou s'anéantit. La seule chose profonde que contienne cette lettre que je redemande, c'est : *fais moi raisonner et tu ne me tiens plus*. Au moins est ce la l'esprit de ce que je crois avoir dit.

Rend-t-on compte du pourquoi ? Personne ne le peut. Rire et jouir et déraisonner est tout le charme de l'amour. Il s'allume, il s'eteint, sans nous consulter. Sortés le de la, vous etes tout étonné de souffler dans vos doigts auprès de la femme qui vous brulait le sang. Sais tu, dit un Poète de ma connaissance,

Pourquoi ta femme et ses soins caressans
 n'excitent plus tes desirs languissans,
 lorsqu'un coup d'œil d'une femme étrangere
 porte la force et la flame en tes sens ?
 A tout cela quest-ce que tu comprends ?
 Rien. . . . etc. etc.

D'ou je conclus que vous raisonnés d'or, mais quil ne sagit pas de raisonner, parce que celui qui s'en donne le soin devient conséquent, et que l'amour mystérieux d'une femme qui me seduit et m'arrache a toutes les convenances, est la plus grande des inconséquences.

Renvoyés moi donc, je vous prie, cette folle platitude que je suis dézolé de vous avoir écrite. Vous m'affligeriés vivement de la retenir un seul moment. Je vous crois malade de l'horrible histoire de l'autre nuit, et j'en suis on ne peut pas plus touché. Je ne me permets d'entrer dans aucun détail de cet événement, ce qui serait trop long. Ce sera la matiere d'une autre lettre et du 1^{er} moment de mon loisir.

Renvoyés moi ma lettre, je vous en supplie. Je suis si honteux et d'elle et du moment, et de la reception, et de la reflexion !.....

589. A Mme de Godeville

Lundi 25 août à 2 h 1/2 1777.

Je vous envoie trois livres. L'un est un assemblage de quelques contes nouveaux tres jolis, l'autre un ouvrage sur les jardins fait par mon ami Girardin sur des principes tres nouveaux de peinture et de poësie adaptés aux terrains¹. Le 3^e est un ouvrage philosophique tres agreable sur la culture de la jacinte et plein de details tres curieux par mon ami le m^{is} de S^t Simon a Utrech². Choisisés. Je vous prie tres serieusement de me renvoyer ma lettre qui n'était point un persiflage parce que je ne persifle personne. Cet esprit la est si sot et si désobligeant que je le deteste. Nous parlons la mesme langue et ne nous entendons nullement. Cessons donc ce commerce d'erreur de jugement et de reproches perpetuels.

Je suis tout ce quil vous plaira, mais je ne serai jamais l'amant d'une femme qui ne sait pas lire. Votre ami, a la bonne heure ! On n'a rien a disputer quand on est grave et honeste. L'un de nous deux est tres extraordinaire ; j'accorde que c'est moi pour ne pas faire de ceci un autre proces par escrit. Si je pouvais etre outré je le serais. Mais je ne suis que las de disputer sans jamais etre entendu. J'ai tort tout seul, et me le tiens pour dit.

Sil me vient une coquine telle que vous me la peignés, je

l'enverrai promener en termes énergiques : mais j'avoue que je la préférerais encore a tout ce que j'éprouve de votre part. Laissons donc tout cela. Et renvoyés moi ma lettre *mistifiante* puisque c'est la le terme auquel vous vous tenés.

Je n'aime pas non plus cette affectation tant répétée de m'avertir que vous ne m'avez écrit que lorsque vous n'aviés plus besoin de secours. Il y a la dedans quelque chose de si déplacé, de si *rèche* pour moi que je ne puis m'en taire. Plus vous allés moins je vois que nous nous entendions jamais.

Soyons amis. Je n'ai besoin ni de maitresse ni de coquine. Je n'ai besoin que de repos et je serai votre ami puisque le Diable s'oppose a ce que je vous sois jamais autre chose.

Il y a dix personnes autour de moi. Cela m'importune bien, je ne puis rien aprofondir.

1. René Louis Girardin, *De la Composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations*, Paris, 1777, 4^e édition en 1805.

2. Maximilien-Henri Saint-Simon, *Des Jacinthes, de leur anatomie reproduction et culture*, Amsterdam, 1768.

590. A M. de Sartines

A Monseigneur de Sartine Ministre et Secrétaire d'Etat de la Marine ¹.

28 août 1777.

Monseigneur,

Sur les interrogations faites à notre Sr. Chevallié par le Commandant de la Marine de Rochefort, nous pensons qu'il n'y a qu'un de ces Anglais inquiets et rodeurs, dont nos ports sont remplis, qui ait pû semer l'allarme si mal à propos sur nous, et fait inspirer à Votre Grandeur, par des voies qui leur sont familières, le dessein de porter une inquisition jusqu'ici inconnue, sur le cabinet et les spéculations des négocians francais.

Monseigneur, le vaisseau du Roy *L'hippopotame* ² était à vendre ; apparemment que c'était pour que quelqu'un l'achetât ; nous l'avons bien acheté, bien payé, nous le faisons radouber à grands frais et nous ne croyons pas qu'il y ait rien là de contraire aux loix du commerce, ni qui doive nous exposer aux soupçons de vouloir contrarier les vues pacifiques du gouvernement.

Mais si un vaisseau d'un tel gabari ne peut être destiné qu'à de hautes spéculations, n'est-il pas naturel, Monseigneur, que nous mettions ce navire en état de ne pas craindre, en pleine paix ; de se voir harcelé, canoné, visité, fouillé, insulté, dépouillé, peut-être emmené et confisqué, malgré la régularité de nos expéditions (comme cela est arrivé à tant d'autres) sil se trouve une aune d'étoffe dans nos cargaisons, dont la couleur ou la qualité déplaît au premier malhonnête Anglais qui nous rencontrera ?

Lorsqu'il nous aurait bien outragé et fait perdre le fruit d'un bon voyage, peut-être il en serait quitte — pour vous faire répondre par le Ministère Anglais *que le capitaine était ivre et que c'est un malentendu*. Mais votre Grandeur sait bien que si cette excuse banale ou triviale suffit pour apaiser la vindicte du gouvernement français, l'utile négociant dont le métier est de confier sa fortune aux flots, sur la foi des traités, n'en reste pas moins ruiné, malgré les dédomagemens promis dont on sait toujours trop bien éluder l'accomplissement.

Cependant, Monseigneur, le négociant maritime étant de tous les sujets du Roi celui que les traités doivent le plus envisager est aussi celui qui a besoin d'une protection plus immédiate. Jetez un coup d'œil sur tous les Etats de la Société, Monseigneur, vous verrez que l'administration, le fisc, le militaire, le clergé, la robe, la terrible finance et même la classe utile des laboureurs tirent leur subsistance ou leur fortune de l'intérieur du Royaume ; tous vivent à ses dépens. Le négociant seul pour en augmenter les richesses ou les jouissances met à contribution les quatre parties du monde, et vous débarrassant utilement d'un superflu inutile, il va l'échanger au loin et vous enrichit en retour des dépouilles de l'univers entier. Lui seul est le lien qui rapproche et réunit tous les peuples que la différence des mœurs des cultes et des gouvernements tend à isoler ou à mettre en guerre.

Si donc le négociant se voit désormais obligé de rendre compte d'avance de ses spéculations, dont la réussite dépend toujours de la prestesse et du secret, et qui sont soumises à des variations dépendantes de tous les événemens politiques, il n'y a plus pour lui ni liberté, ni sûreté, ni succès, et la chaîne universelle est rompue.

Votre Grandeur s'apercevra bien que ce n'est pas pour éluder d'obéir que nous observons ; mais seulement parce que nous pensons que d'établir une inquisition sur les secrets des négocians, par complaisance pour les rivaux du commerce français et les ennemis naturels de l'Etat, est un emploi de l'autorité,

sujet à des conséquences terribles dont la moins funeste est de dégouter le commerce et d'éteindre l'émulation sans laquelle rien ne se fait.

Lorsque notre Sr. Chevallié s'est rendu adjudicataire de l'*hippopotame*, vous avez eu la bonté, Monseigneur, de lui promettre l'assurance du premier fret royal pour les colonies : Daignez remplir cette promesse. Son exécution est le meilleur moyen de vous assurer de la vraie destination de notre vaisseau. Nous croyons, Monseigneur, que ce seul mot renferme toutes les explications que Votre Grandeur desire.

Nous sommes avec le plus profond respect, Monseigneur, Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

Signé

Roderigue Hortalez Hugaly etc.

1. La copie de cette lettre portait la notation suivante de la main de Beaumarchais : « M. de Sartines ayant ordonné au commandant de la Marine de Rochefort de faire les plus exactes recherches sur la destination et l'emploi que les acquéreurs de l'*Hippopotame* voulaient donner à ce vaisseau, fondé sur quelque faux avis et précoce alarme répandus par l'ambassadeur d'Angleterre, les acquéreurs de l'*Hippopotame* qui sont des négociants, ont adressé le mémoire suivant au ministre de la Marine.

2. Ce bateau sera rebaptisé le *Fier Roderique*.

591. A Mme de Godeville

Jeudi 28 août à 6 h. 1/2 1777.

Voilà donc qui est bien, archiraisoneuse ! Raisoneuse au Diable, voilà donc qui est bien !

J'ai tort de tant de façons que j'ai mesme tort d'avouer que j'ai tort. N'est-ce pas la ce que vous m'avez mandé ? Eh bien encore une fois j'ai tort d'avoir tort ! Mais je veux ravoir ma lettre impure, cette lettre ou j'ai malheureusement mis des phrazes a la place de ces points si eloquens... dont vous me parlés.

Entre la teste et la queue je conviens quil ny a rien dans ma carpe personne, parce que je ne veux pas quil y ait quelque chose ; et je ne raisonne de l'amour que parce qu'il vaut mieux le définir tel qu'il est que de s'en laisser abétir tel quil n'est pas. Je vous aurais donc dit une grosse injure, si j'avais assimilé les deux mots de *maitresse* et de *coquine* en vous les adaptant ? Heu-

reusement je n'en ai rien fait. Vous m'avez dit que je ne méritais pas de *maitresse*, qu'il ne me fallait qu'une *coquine*. Tout bien examiné, j'ai préféré la dernière quoique je ne l'aime guerre parce qu'elle se croit moins importante et tyrannise moins son..... vainqueur.

Vous êtes bien loin d'être cette coquine là : mais apprenés pourtant que si coquine veut dire putain, je vous expliquerai comment un homme peut s'prendre de celle qui mérite ce titre. Je ne voudrais point d'une maitresse qui fut une putain ; mais je ne hais pas que ma maitresse soit un peu putain. M'entendés vous ? non. Hé bien ? voila ce que j'ai dit, nous ne nous entendrons jamais ; tenons nous en donc a raisonner, et renvoyés moi ma lettre que vous avez nommée mistifiante et qui n'est que déraisonante. Je la veux, ou celle cy est la dernière que vous recevrés de moi.

Au reste votre raisonneuse lettre a votre marchand d'huissier est un excelent mémoire dans votre affaire. Il y aurait pis que la lacheté de pardonner a cette ville canaille.

La société a besoin de vengeurs et maintenant que vous n'avez plus d'amant a houspiller vous ne ferés pas mal de traiter comme des chiens ces infames qui le méritent si bien.

Moi je ne le méritais pas, et vous n'y avez pourtant pas manqué ! Pour une pauvre petite indécente et gaillarde phraze, vous êtes mis a cheval sur votre cœur, et m'avez traité du haut en bas, sous prétexte que le mien nest pas dans ma poitrine ! Mais qui vous l'a dit quil ny était pas ? ou qui vous a dit que le votre y était ? La dignité de cet amour sentimental qui, logé dans la plus haute region, s'exprime avec effusion par la plus basse, me parait a peu près comme celle de ce sacrement qui, se contractant aux pieds des autels, finit par dépuceler toutes les filles du pays.... qui sont dépucelables !

Je veux une bonne fois vous dégouter pour toujours de moi, car vous m'impatientés.

Renvoyés moi donc ma lettre, et puissent toutes celles qui vous parviendront vous ennuyer au point de vous faire dire : je l'aimais mieux plus insolent, il n'était pas si sot.

592. *A Mme de Godeville*

Samedi 30 août 1777.

Eh pourquoi suis-je encore pour vous ce que personne n'a été ni ne sera ? N'étions nous pas convenus que négligent, sans amour, sans attention, d'un style alerte et point obligeant, ne voulant qu'une coquine et point de maitresse, je n'étais plus digne de vos bontés ?

Au moins me l'aviés vous mandé ! Et moi qui m'apelle *va de bon cœur*, je me le tenais pour dit. Cependant aujourd'hui, lasse de montrer un ressentiment déraisonnable, d'écrire d'un ton acre et point gai, de rebattre des phrases qui perdent leur saveur, étant seulement lues à deux reprises vous me parlés d'autre chose. *Bene fit*. Mais ma lettre que vous deviés me renvoyer, sauf à en garder copie, ou est elle ? En prendre copie ! de cette lettre qui n'est point bégueule ! en vérité c'est ne l'être pas plus qu'elle. Et quand je pense avec quel bégueulisme elle m'a été reprochée, je crois de bonne foi qu'il vous faut de tems en tems de la colere pour épancher la bÿle comme il faut de l'amour pour épancher ce que je ne nommerai jamais de ma vie devant une personne si decemment susceptible. Mais voulés vous de bonne amitié que je vous dise ce que j'en pense ? Vous m'avés trouvé le ton si gaillard que vous avés craint de ny pas briller en vous y livrant. Moi je suis grossier, mais franc. Vous, vous etes maniérée (j'ai pensé dire manégée) précieuse ; c'est presque fausse. Les femmes n'ont qu'une bouche véridique et c'est la bouche qui ne l'est pas que leur plume suit en écrivant. Ayés toujours la bonté de me renvoyer ma lettre ou j'ai tant offensé l'amour en le nommant par son nom, cette lettre ou j'ai détaché les épingles avec si peu de retenue, que ma prude maitresse en a été choquée. Je la veux ma lettre ! et celle la revenue, soyons décents, je m'y soumets. Sera chaud qui pourra quelquefois raisonner. Traiter un autre jour le sentiment avec emphaze, et par ci par la dénouer les jupons et laisser (comme dit Plutarque) la pudeur avec les draperies, forme une variété dont l'honeste amant s'accomode quand la pruderie ne s'en irrite pas trop.

Mais avec une personne comme vous il faut vous m'entendés cela est fort expressif. Et ceci encore comment le trouvés vous ?

Restons donc comme nous sommes, crainte de dispute. Je suis

un amant trop charnel pour être délicat. J'ai le style un tant soit peu spermatique ; est-ce ma faute à moi si je suis comme cela ? Du moins je ne vous ai pas trompée ; je ne suis donc pas faux. C'est coucher avec une maîtresse, c'est en jouir, c'est la..... (vous m'entendez) tous les matins, que d'en recevoir une émanation libertine par le canal de sa plume, et c'est ce que j'aime ; quelque jour je vous lirai des lettres d'une femme à moi et de moi à une femme. Vous en rougirez, vous en frémirez ; mais vous en b.....rés. Hélas pauvres gens que nous étions, c'était tout ce que nous voulions !

Pardon, Madame, renvoyés moi ma lettre aux épingles puisque vous ne savés pas les détacher.

593. A Mme de Godeville

Vendredi 5 7bre à 4 h. 1777.

Impossible, ma Belle amie, impossible. Depuis trois jours je n'ai pas un instant. Je pars pour Versailles. Je t'aime et remets à faire le commentaire de ce texte aussitôt que je le pourrai.

594. A Mme de Godeville

Mardi 9 7bre à 1 h 3/4 1777.

Mardi matin.

Toujours gronder, quand il faudrait me plaindre ! est la réflexion que chacune de tes lettres m'arrache. *Sois bonne, puisque tu es belle*, disait Périclès à sa chère Aspasia et il ne te manquera rien. Et toi ! sois indulgente puisque tu es douce, et ton bon caractère sera justement établi. Sinon reste injuste et moi fatigué de passer ma vie en justifications inutiles, je garderai le silence sur tes reproches. Que t'ais-je dit ? Je suis un malheureux homme entraîné par les affaires qui ne puis rendre aucuns soins à ceux que j'aime le plus, puisque le quart des devoirs est presque toujours en retard à cause de leur multiplicité. Que t'ais-je dit encore ? Tu te trompes, je ne suis point un amant aimable et ne puis même plus être ce qu'on appelle

un amant ; détrompes toi, crainte de me haïr lorsque tu cessera de m'aimer. Que t'ais-je dit encore ? Lorsque j'aurai une soirée libre, elle sera pour toi : mais qui sait quand j'en aurai ?

Quand, épuisé par le travail, je ne pourai ni te voir, ny mesme t'écrire, ne m'en saches pas mauvais gré. Lorsque l'excès de la fatigue nous rend a charge a nous mesme, comment prétendre au bonheur d'amuser quelquun ? Hé bien ! depuis 5 jours voila la vie que je méne. Enfermé, travaillant sur des objèts qui ne peuvent souffrir de retard ; ayant ma barbe comme un juif, et forcé de me jeter dans mon lit a 8 heures comme un paquet devenu inutile au monde. Quand ma teste est au bout de sa bande, elle se relache incontinent et mes idées dispersées roulent dans un vague fatigant. Alors il ny a pour moi que le someil réparateur. Eh ! que devient le pauvre amour pendant tout cela ? ratatiné, humble et nul, il ne sait pas mesme sil est propre a quelque chose. Il est mort. Quand la cervelle attire a son usage tout ce qui donnait la vie a ce frippon la, son existence est réduite a zero. Mais au lieu de railler amèrement sur mon amour, sur mes attentions, sur le bonheur de m'aimer a credit, etc., sois bonne, sois indulgente ! appelle le plaisir par le tableau du dezir. Echauffe une imagination glacée par l'etude et le travail, rends moi la vie que le dégout m'arrache, parle a mes sens, eveille les, et puisque tu es assés heureuse pour avoir un brazier dans le cœur, un lac brulant dans les reins, et un volcan dans la teste, sans compter le loisir quil faut pour comuniquer tout cela par le canal d'une plume, sois bonne, sois indulgente. Dis moi ce que tu sens, ce que tu veux, ce que tu desire, ce que tu espere, ce que tu te fais, et ce que je devrais te faire. Montre moi ma pauvre maitresse essayant de me supléer par un doux effort de son doigt majeur se fatigant a prendre une peine dont elle voudrait bien me laisser le plaisir. Ce n'est jamais en vain que tu parlas a mes sens ; c'est un malade qu'il faut conforter ranimer ; rends moi le desir que je perds avec les forces. Tu veux un amant, fais le, ou si tu ne le peux, ou ne t'en soucie plus, contente toi de la tranquile amitié que je t'offre et qui est en moi le denier de la veuve.

Avant de me mettre au travail ce matin, j'ai pris la plume pour toi. Depuis j'ai défait la barbe que la nature m'avait faite depuis 5 jours.

Mais une lassitude execrable m'a fait tomber dix fois les bras pendant cet ouvrage. Le travail d'esprit épuise plus le corps que les jouissances les plus lassives et répétées. Je me crois absolument nul et je suis surpris du brizement universel que j'éprouve.

O ! ma bonne ! fais un essai sur moi, je ten prie. Je n'ai plus que le desir du desir, encore est il si faible que je le sens expirer a chaque minute. Ecris moi sans épingle, je t'en conjure ; et si ta lettre désirée m'arrache a ce vil etat, je t'en ferai l'hommage subi.

C'est une épreuve que je te demande et c'est de la meilleure foi du monde que je desire qu'elle réussisse. Il ny a que toi qui la puisse tenter avec succès. Et si elle te manque il ne faut plus qu'un *de profundis* a celui qui prit tant de plaisir a t'en donner. Fais que je le puisse encore ; pour cela il faut que je le desire, il faut donc que tu me l'inspire ! Allumer un cierge dans de la neige est la tache que je t'impose, et ma maitresse nue étendant les bras vers moi peut seule faire ce miracle, ou tout est dit

Je me relis, et vois que je ne sais ce que je dis. Rien ne se commande en amour. Ne va donc pas t'aviser de faire un effort pour me plaire. Reste tranquile, si rien ne te dit rien. Il faut bien que je l'aime, puisque je voudrais tant te desirer.

595. Au Ministère de la Marine

Envoyée 19 septembre 1777

Monsieur,

En vous répondant sur le triste désarmement projeté de mon vaisseau de Rochefort, je ne veux ni ne dois rien vous dissimuler, puisque dans cette affaire il s'agit autant des intérêts de l'Etat que des miens.

Lord Stormont s'est plaint, dit-on, qu'un vaisseau que le roi vient de vendre est destiné pour les Américains. D'où le sait-il ? Quelques rapprochements hasardés le lui font seulement présumer. Mais le comble de l'audace n'est-il pas d'oser l'affirmer aux ministres du roi, qui savent tous, par mon aveu secret, que jamais ce vaisseau ne fut destiné pour les Américains ; qu'il est plutôt armé contre eux, puisque je le destine à m'aller chercher promptement et d'autorité des retours que l'indolence ou la pénurie de mes débiteurs me retiennent trop longtemps ? Voici le fait, monsieur, et comment j'ai raisonné.

L'Amérique aujourd'hui me doit cinq millions. Par mes derniers essais, je vois que les seuls retours qui puissent me convenir en ce moment sont le *tabac*. Or un navire ordinaire ne

peut m'en rapporter au plus que trois cents boucauts, lesquels, tous frais d'armement et de désarmement prélevés, me rendraient à peine, en France, cent cinquante mille livres. D'après ce calcul exact, pour parvenir à recouvrir ici la somme de cinq millions en tabac, je devrais armer trente-deux vaisseaux, courir trente-deux fois le danger d'être pris en allant, autant en revenant, et perdre au moins trois ans d'attente, sans compter les mille et une contradictions que j'éprouverais en faisant ces trente-deux périlleux armements.

Il m'a donc fallu chercher un autre moyen de remplir honorablement mes vues. Trop d'ennemis, monsieur, vous le savez, sont conjurés à ma ruine, pour que je n'épuise pas tous les moyens permis d'en sortir à mon honneur ; car si le succès attire l'envie, le succès seul peut aussi l'atrouter : c'est ce que je tente aujourd'hui, en armant un vaisseau de mille tonneaux avec lequel je dois, en un voyage, aller chercher et rapporter le cinquième et peut-être le tiers de ce qui m'est dû, sans craindre qu'il soit pris en route ; car ce navire est un bon porte-respect. Or, s'il convient aux vues pacifiques du gouvernement qu'aucun vaisseau français ne cherche noise à personne, ce même intérêt n'exige-t-il pas aussi que les plus importants vaisseaux de son commerce aient si bonne mine, que tout brutal Anglais y regarde à quatre fois avant d'oser les insulter ?

Quant à mes travaux, à mes précautions, les voici. Déjà mon subrécargue est parti pour aller acheter et faire amonceler au port de *Williamsbourg* ou d'*Annapolis*, dans la baie de *Chesapeake*, autant de tabac que mes vaisseaux en pourront contenir ; déjà l'ordre est donné au *cap Français* de ne laisser partir aucun de mes navires, qui y sont ou y arriveront, mais d'y attendre mon vaisseau de *Rochefort* pour charger ensemble et en être convoyés au retour : car, depuis la perte de la *Seine*, ils m'ont encore pris l'*Anna*, parti de *Saint-Domingue*, et l'ont conduit à la *Jamaïque*. Si je ne m'en suis pas plaint, c'est que j'ai trouvé tout le monde ici peu consolant sur mes chagrins.

Déjà le rendez-vous de tous mes vaisseaux, notamment du dernier parti de *Marseille*, et le point de ralliement de ceux qui sont à *Charlestown* ou dans le nord-est, est fixé à cette même baie de *Chesapeake*. A l'instant où la mer cessera d'être tenable aux croiseurs anglais, mon vaisseau de *Rochefort* y entrera pour convoier tous mes navires, et m'en rapporter les cargaisons. Or me laisser suivre un plan aussi savamment combiné depuis six mois, ou le déranger d'un coup de plume, est la différence de ma ruine entière à mon succès le plus brillant.

Si mon vaisseau reste au port, où trouverai-je des secours pour en équiper d'autres ? qui me rendra dix mille louis que celui-ci me coûte ? qui me remboursera de l'achat et des transports des ballots que j'y ai ramenés de tous les pays pour faire son chargement ? qui me rendra les quinze mille louis que je paye aujourd'hui pour quinze mille fusils que je viens d'envoyer ? et les frais de mon dernier armement ? et mes achats de *Virginie*, qui s'y gâteront sur les ports, faute de les avoir enlevés à temps ? et mes faibles vaisseaux qui seront pris au retour, parce que, comptant leur donner un formidable convoyeur, j'ai négligé de les mettre en état de défense ! Un million, monsieur, oui, un million ne pourrait pas réparer un tel désordre, comme je vous l'écrivis la semaine passée. Est-ce le lord Stormont qui me payera ce dédommagement ?

Vous voyez bien qu'en tout ceci les Américains ne sont pour rien ; mais moi, qui ne puis envoyer de contre-ordre nulle part, j'y suis tellement pour tout, que, si vous arrêtez mon vaisseau, je me vois sur-le-champ ruiné, déshonoré, bon seulement à pendre ou à noyer : je donne le choix pour une épingle.

Après vous avoir parlé sans déguisement, comme chargé d'affaires secrètes, je dois, en ma qualité de négociant français, assurer les ministres du roi qu'avant de faire sortir mon vaisseau de *Rochefort*, ses armateurs connus feront leur soumission, si on l'exige, de rentrer sous six mois dans les ports de France avec des marchandises bien et dûment expédiées de Saint-Domingue, auquel endroit ce vaisseau va porter les troupes qu'on leur a promises. Les rapports secrets de cette opération de haut commerce avec la politique sont si masqués, monsieur, qu'on peut bien les regarder comme nuls, et n'avoir aucun égard aux fausses alarmes du plus indiscret des ambassadeurs. De plus, les armateurs s'engageront à se tenir tellement sur la réserve, que si, dans les traversées, ce navire était obligé d'en venir à bien rosser ceux qui voudraient l'insulter, il le fera si légalement, que ses armateurs se croiront encore le droit de vous demander vengeance, en arrivant, de l'insulte qu'ils auront reçue.

Pareille promesse, un pareil engagement suffit, je crois, pour rassurer le ministère de France, et surtout pour bâillonner l'ambassadeur d'Angleterre.

Maintenant, si les ministres du roi voulaient bien réfléchir qu'il est (tranchons le mot) honteux pour la France que la ferme royale du tabac soit obligée de le payer jusqu'à cent vingt livres le quintal, d'en manquer même, pendant que l'Amérique en regorge ; et que, si la guerre anglaise dure encore deux ans, le

roi, pour avoir eu l'honnêteté d'y rester neutre, est dans le cas de voir les trente-deux millions du revenu de sa ferme du tabac compromis, parce qu'il plaît aux Anglais, qui ne peuvent plus fournir cette denrée, de nous en interdire insolemment l'achat dans le seul pays du monde où sa culture est en vigueur ; si, dis-je, les ministres du roi veulent bien y réfléchir, ils conviendront que cette insolente tutelle anglaise nous rejette à mille lieues des privilèges de la neutralité que nous affectons : et cela paraît si bizarre à tout le monde, qu'à Londres même, à Londres, on plaisante hautement de notre mollesse à cet égard.

Peut-être serait-il à propos ici de mieux poser les droits de la neutralité qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. Permettez-moi, monsieur, cette courte digression ; je la crois d'une importance extrême.

Milord *Abington*, l'un des hommes les plus éclairés d'Angleterre, vient de publier un ouvrage qu'il signe de son nom¹ et qu'il *scellerait*, dit-il, *de son sang avec la même alacrité* : sans cet ouvrage, il établit fort bien que les Anglais, et non les Américains, sont les seuls vrais rebelles à la constitution commune ; et c'est ce que je crois avoir prouvé moi-même sans réplique, il y a dix mois, à Paris, aux deux orateurs anglais *Fox*² et *Littleton*³, comme j'eus l'honneur de vous le dire alors.

Milord *Abington*, plus hardi que moi, finit son travail par proposer ouvertement à toute l'opposition de se retirer du parlement, en écrivant sur les registres, pour cause de leur *sécession* (mot nouveau qu'il a fait exprès pour exprimer cette insurrection nationale), que le parlement et le prince ont de beaucoup passé leur pouvoir en cette guerre ; que le parlement, uniquement composé des représentants du peuple anglais, n'a pas dû jouer la farce des Valets-mâtres, et sacrifier les intérêts de ceux qui les emploient à l'ambition du prince ou de ses ministres ; que, dans le cas d'un pareil abus, le peuple a droit de retirer un pouvoir aussi mal administré ; qu'à lui seul appartient la décision de la guerre d'Amérique, comme législateur suprême et premier fondateur de la constitution anglaise. En cet écrit, lord *Abington* ne ménage personne ; mais venons à l'application qu'on en doit faire à notre état actuel.

Si, même en Angleterre, il n'est pas décidé lequel est rebelle à la constitution, de l'Anglais ou de l'Américain, à plus forte raison un prince étranger, comme le roi de France, indifférent et *neutre* en tout cela, peut-il bien ne pas se donner le soin de juger la question entre ces deux peuples, pas même de l'examiner. C'est aussi le terme auquel il se tient.

D'après ce principe d'indifférence et de neutralité, le roi de France a dû faire écrire aux chambres de son commerce, ainsi qu'il l'a fait par vous-même, monsieur, que *ses ports étant ouverts à toutes les nations pour le commerce, les vaisseaux marchands de l'Amérique septentrionale continueront d'y être admis avec leurs cargaisons, et qu'ils pourront charger, en retour, des denrées dont la sortie est permise.*

Ainsi, par indifférence pour des querelles étrangères, vous avez justement ouvert vos ports aux vaisseaux américains *comme à ceux de toutes les nations.* Mais, en s'attachant à ce principe incontestable, on ne peut s'empêcher de raisonner ainsi :

Comme il y aurait contradiction, quand la France ouvre ses ports aux vaisseaux anglais, danois, hollandais, suédois, etc., d'interdire aux négociants français la liberté d'aller commercer à Londres, à la Baltique, au Zuyderzée, etc. ; de même, *en recevant les vaisseaux marchands américains sur le pied de toutes ces nations dans ses ports,* la France ne peut, sans contradiction, refuser aux armateurs français la liberté d'aller commercer à *Boston, Charlestown, Williamsbourg ou Philadelphie.* Car tout ici doit être égal.

Tel est, monsieur, le principe de la neutralité de la France, et telles sont les conséquences qu'elle en doit tirer relativement à son commerce ; tout ce qui s'en écarte est hors de discussion, et ne présenterait qu'un tissu de contradictions et d'absurdités.

Si, par respect pour vos traités, ou par égard pour vos voisins en guerre, vous voulez bien prohiber les armes et les munitions des vaisseaux qui vont de vos ports en Amérique ; si vous faites plus, si vous permettez même aux Anglais d'être les précepteurs des négociants qu'ils prendront en faute à cet égard, il ne me convient point d'entrer dans les motifs de cette condescendance inimitable : mais le riz, le tabac et l'indigo ne sont point des munitions ni des armes. Par quelle étrange subversion de principes ose-t-on vous forcer de les confondre en une même prohibition avec elles ? Et comment votre état de puissance libre et neutre, le besoin que vous avez de ces denrées, et le droit reconnu de les acheter partout où vous les trouvez à vendre, ne sont-ils pas l'unique réponse à toutes les objections de l'Angleterre contre les armements de vos négociants ? Je n'ose, en vérité, répéter ici tout ce qu'on débite à ce sujet à Londres ; ce qu'on y dit des prétendues dernières négociations de l'honnête *Parkerforth* en France, et ce qu'il en publie lui-même. Il faudrait rougir seulement d'y penser, si tout cela était vrai. Mais ces vains discours n'en existent pas moins ; et leur misérable succès de Ticon-

dérago⁴, qu'ils font sonner bien haut, les a tellement rendus insolents, qu'ils dédaignent aujourd'hui de mettre aucun mystère à leurs menaces, à leur mépris pour nous. *Le moindre pas*, disent-ils, *que les Français feront vers les Américains, nous saurons bien les en punir par une guerre subite* ; mais *ils n'oseront plus s'y jouer*, ajoutent-ils, *car nous le leur avons bel et bien fait signifier*. Voilà ce qu'on m'écrit de Londres ; aussi je me mange les bras quand on me parle de désarmer un vaisseau marchand qui n'a nulle munition de guerre, aucun rapport avec la politique, uniquement parce que les Anglais présument qu'il pourra bien aller chercher du tabac en Amérique. O France ! où est ta dignité ?

Que conclure de toute cela, monsieur ? Que le roi de France a le droit incontestable, en qualité de puissance neutre, de commercer librement d'Amérique en France et de France en Amérique ; que recevoir les Américains dans nos ports, en renonçant au droit d'aller dans les leurs, serait tomber dans une contradiction puérole et ruineuse ; que si le roi se relâchait du droit d'acheter du tabac en Amérique, il courrait bientôt le risque de perdre sa meilleure ferme par une condescendance pour les Anglais d'autant plus blâmable qu'ils ne lui en sauront jamais nul gré ; que, pour éviter toute agitation future à l'égard de mon vaisseau marchand, ses armateurs connus se soumettront à rentrer dans six mois en France avec des retours dûment expédiés du cap Français ; qu'enfin je serais ruiné de fond en comble si, malgré mes raisons, on forçait le désarmement de ce vaisseau, lequel n'a jamais été destiné pour les Américains, quoi qu'en ait pensé l'ambassadeur anglais. Je n'ai plus rien à dire ; car je sais bien que le roi reste maître de tout, même de me réduire au désespoir, si ce que j'ai plaidé ne paraît à son conseil aussi élémentaire, aussi fortement posé, aussi bien prouvé qu'il me le semble, et si malheureusement on n'aperçoit pas la connexion immédiate et secrète entre ce navire et les plus grands événements dont la politique actuelle puisse être occupée.

Je suis, avec le plus profond respect,

Votre, etc.

1. Willoughby Bertie, 4^e Earl of Abingdon (1740-1799). Orateur reconnu à la Chambre des Lords. Ami de John Wilkes, auteur de *Thoughts of M. Burke's Letter to the Sheriffs of Bristol on American Affairs* (Oxford, 1777), dans lequel il attaqua Burke pour son manque d'action après ses discours contre la guerre avec l'Amérique. Ce pamphlet eut un retentissement national. Plus tard Bertie sera favorable à la Révolution française.

2. Charles James Fox (1749-1806), membre du parlement, orateur célèbre, partisan de la cause américaine, chef de l'opposition pendant le gouvernement de Lord North.

3. Lord Thomas Lyttelton, voir t. II, 209, n. 3.

4. Ticonderoga, New York. Un fort important situé entre le lac Champlain et le lac George. Le 5 juillet, 3 000 soldats américains l'ont abandonné devant la force supérieure du général Burgoyne. Si cette perte, du point de vue militaire, ne fut pas tellement sérieuse l'effet psychologique le fut bien davantage. On raconte que quand George III apprit la nouvelle, il s'écria « I have beat them ! I have beat all the Americans ! »

596. *A Mme de Godeville*

Samedi 20 7bre à midi 1/2 1777.

Tu m'as vu froid, et tu dis, il ne m'aime plus. Je ne me commande sur rien, mon enfant, et ce que tu prends pour de la froideur est de l'épuisement, de l'inquiétude et du chagrin. Je renferme tout cela et tout cela me dévore. Les vapeurs qu'on nomme imagination et gaieté sont usées chez moi ; il ne reste qu'un lourd dépôt au fond de ma cervelle. Quand quelque incident piquant et stimulant vient remuer tout cela et secouer fortement la bouteille, elle fume encore un moment ; mais bientôt tout se remet en place et le sédiment retombe au fond.

Ce que tu m'écris vient de m'être dit mot pour mot, par ma ménagère, et si je pouvais croire aux choses impossibles, j'imaginerais ou qu'elle t'a vu écrire ou que tu l'as entendu parler. Je ne suis plus le même homme, dit elle. Absorbé dans mon cabinet, je ne profite d'aucune occasion pour m'égayer. Je n'aime plus rien, dit elle, et la glace du dernier âge n'est pas plus froide que mes sens.

Je manque de confiance en elle dont la tendresse m'est si connue ! Jamais d'épanchement. Je ne l'aime plus, du tout, et son visage se couvre de larmes. Eh ! quel homme suis je donc devenu, mes amies ? la molécule organique dont se nourrit le cerveau et celle qui picotte les membranes du plaisir sont apparemment de même espèce, et ce qui passe en haut nuit à ce qui profiterait en bas.

Que me demandes tu donc toi ? Si je t'aime ? oui je t'aime ; parce que tout bien compté, j'en te crois une très bonne femme ; et que touché de ton indulgent attachement, je ne puis m'empêcher de sentir la plus douce reconnaissance au fond de mon cœur pour toi.

Gatée par les eloges et les prévenances, tu dois en effet me trouver bien extraordinaire. Mais prends moi pour ta poupée, tires en le meilleur parti possible, habille moi, deshaille moi, fais vibrer le fil qui te convient, et ris comme un enfant, soit qu'il réponde ou non a ton desir.

Je ne demande pas mieux que de te plaire. Mais le gout mesme de faire des choses agréables n'est pas en moi. Tu veux de mes cheveux ! prends-en, qui t'en empêche ? Tu desires etre caressée ! Eh bien dis : *Baise moi Jâquo, donne la pate mon fils.* Tu veux que mon doigt t'amuse ! aproche la petite bouche et dis : *gratte péraut.* Tu veux voir ta poupée pâmer et rendre l'ame avec un soupir de bonheur ; c'est sous l'aile, auprès de la hanche quil faut porter ta main chatouilleuse. Avant hier je m'en allai plus triste que je n'étais entré. Que me manquait-il ? Je ne sais ; je ne desirais rien, mais peut etre t'aurais je su gré du desir que tu m'aurais donné. Tu m'as parlé de ta ceinture ; mais tu ne me l'as pas montrée ! Quelquefois le souvenir de cette petite barbe arrosée de plaisir vient couper mes tristes travaux. Je la vois, c'est la tienne : alors j'ai soif un moment de cette douce rosée : mais le dégout de moi reprenant bientôt le dessus, je m'en trouve a mille lieues. Pourquoi me parler d'autres choses ? Quand j'arrive, qui t'empêche de me dire : donne moi du plaisir, j'en veux, j'en ai besoin, je m'en meurs ? L'audition chatouillée, la vue réjouie, le toucher impregné, le cœur élevé, les sens attirés, tout alors est a toi, pour toi, tu me rends a la vie et tu jouis de ton ouvrage. Il ny a pas d'amour propre a ce que je te dis la : mais tu veux de la bonne foi. Tu me connais maintenant comme si tu m'avais retourné, tu sais le dedans comme tu connais le dehors. Ne me reproche donc rien, car je ne demanderais pas mieux que de valoir plus. Tant que je ne b.. de pas ou ne te vois pas b...er je suis ton ami, mais lorsque tu bas le briquet ou sur moi ou sur toi je m'allume et quoique je ne sois qu'une faible allumette elle est encore prete a bruler pour toi par ses deux bouts soufrés.

Bonjour. Ecris-moi, egaye moi, attire moi. Je le desire et le veux. C'est te dire assés, ma belle amie, que je t'aime de tout mon faible pouvoir. Au lieu de dormir devant mon portrait, joue lui un petit air d'amour au nez, et garde pour moi le reste de ta serinette.

J'attens ta reponse pour avoir un peu de plaisir a penser a nos plaisirs.

597. A Mme de Godeville

Lundi matin 22 7bre 1777.

Ta lettre et vingt personnes ! Coment veux tu ? Bonjour, bonjour, mon enfant. J'ai tes cocotes et tu es ma cocote.

598. A Mme de Godeville2^e du lundi 22 7bre à 5 h 1777.

Eh bien, mon cœur, puisqu'il n'y va pas, j'irai moi ! car je suis comme toi, je veux en finir une fois. Je te ressemble en tout-point ; excepté que c'est tout différent : mais au bout du compte c'est tout de mesme.

M'entens-tu ? quelqu'un me disait hier : *Pour réussir en cette affaire, monsieur, il faut mettre les femmes dans votre parti.*

Le contraire aurait le mesme succès, lui dis je.

— Hé bien, m'entens tu ? toi ! *Nous réussirions de mesme, en mettant notre partie dans les femmes.*

— Vous etes deux betes, lui et toi ; car vous ne l'avés entendu ni l'un ni l'autre. Et j'en ai rit comme si tu l'eusse dit ; car je suis bete de franc jeu moi ! Au reste qu'entens tu que *je ne tremperai ma mouillette que dans ta cocotte ?* Tu me diras cela ce soir. Attens moi toujours comme tu dis que j'aime qu'on m'attende. Je ne suis ni inconstant, ni impuissant. Mais j'ai le torticolis dans mon affaire. Qui le redressera si tu n'en prens la peine ? et si tu la prens, la gloire entiere t'en restera. Tu m'entens bien, car tu as de lesprit comme un ange !

599. A Mme de Godeville

Dimanche 28 7bre à 2 h 3/4 1777.

Je veux t'écrire moi, et non te répondre. Car pour répondre il faut lire, pour lire il faut avoir le tems de choisir l'occupation la plus douce, et c'est le tems qui me manque, le tems, la plus précieuse denrée des gens occupés.

Bref, ma chere mere, je ne pars point, et ne m'y disposerai pas sans t'avoir vue, sans avoir repris des plumes de l'oiseau, ce qui est bien plus joli que *le poil de la bête* qu'on reprend ordinairement, quand on veut dire qu'on y retouchera. Comment te porte tu ? m'aime tu ? me gronde tu ? c'est ce que je lirai tantot. Car si je te lisais j'userais l'instant que je puis employer a t'écrire. Mais je ne pars pas, sois en bien sure, et je laisse au plaisir que je me promets en te voyant a men faire trouver le moment. Depuis 4 jours je suis enfermé sur des objets bien désagréables, mais essentiels. Je fus diner jeudi chez M^r de la Valliere et je comptais te voir au retour. On vint m'y relancer et il me falut venir reprendre le colier de misere, au lieu de la ceinture du plaisir que je me disposais a retâter. Je vais demain a Versailles. Donc a mardi.

600. A Mme de Godeville

Lundi 29 7bre à 3 h 1/4 1777.

Eh ! comment parcourir un de ces volumes en allant a Versailles si tu ne me l'as pas envoyé ? J'y vais aujourd'hui. Je pars a 4 heures et demy.

Bonjour, chere mere. Tu me prédis donc que je vaincrai. J'en accepte le pronostic et suis bien aise de ma petite fortune d'hier au soir.

Vous ne m'envoyés donc pas la petite infâme qui se branle ? ne fusce que pour la voir ? Jen aime le spectacle. Il me rapelle tes prieres et me ramene aux miennes.

601. A M. de Vergennes

Paris, le 30 7bre 1777.

Monsieur le comte,

Vous me fites trembler hier au soir mais vous finites par me rassurer. Je vous en remercie. Puisje jamais m'écarter de vos vues patriotiques ? Je les connais trop bien pour le craindre.

Un courrier du congrès arrive ; Il est parti d'amérique le 10 aoust. Il dit que la flotte de Mr Howe a été rencontrée le

7 aoust a la hauteur de 35 degrés ; c'est a dire plus bas que le cap *hatteras* en nort-caroline¹. cela me parait impossible ou fou. les paquets ne sont pas encore ouverts. Vous n'attendrés pas un instant les nouvelles que je saurai.

Lorsque je dis hier au soir que vous aviés vu ma lettre au congrès et mon dernier mémoire vous ne répondites rien ? Est ce que Mr de Sartines que j'en avais instamment prié ne vous les a pas remis ?

Sur votre réponse négative j'en ferai sur le champ un double et vous l'enverrai.

Recevés avec bonté les assurances de mon respectueux dévoûment.

1. La flotte de Howe avec 14 000 soldats à bord partit le 23 juillet du Cap Delaware et arriva le 25 août à Head of Elk, la partie nord de la Baie de Chesapeake.

602. A *Mme de Godeville*

Mardi 30 7bre à 2 heures 1777

Tu veux donc etre pansée du secret ? Volontiers. Tu n'aura pas de cancer pour des piqures, cela est douloureux et point dangereux. A propos de pansement secret je vais te chercher un conte de moi qui porte ce titre et te l'envoyer.

J'ai repris tous mes avantages hier au soir et je suis leger comme une plume ce matin.

Voila tes plats bouquins. Ils ont été écrits sur le dos d'une brouéte par le cheval de cette voiture. Encore est ce par celui de derriere. Cela est infame ; a sausser l'auteur dans la gadoue.

Je te remercie de la petite branleuse que tu ne m'envoye point, quoi que tu en dise... Ma foi je ne trouve pas le pansement ; en revanche il me tombe sous la main une plaisanterie que j'avais perdu de vue depuis longtems. Tu me diras ce que tu en pense en me la rendant.

603. *A M. de Vergennes*Paris, ce 1^{er} 8bre 1777.

Monsieur le comte,

J'ai l'honneur de vous envoyer les nouvelles d'amérique. Les plus fraîches dépêchées par le congrès ont été jettées a la mer. Il ny a d'interessant que les nouvelles qui confirment vos soupçons et les miens, sur le golphe de mexique ; mais il faut que je le répète ; cela est impossible ou le conseil du Roi d'angleterre est devenu fou.

J'oubliai l'autre soir de vous dire que nos députés ont un pouvoir général de traiter avec toutes les puissances européennes sans en excepter l'angleterre. On m'a dit ce matin que Mr franklin n'attendait qu'une réponse pour se décider a partir ou a rester icy. cela me confirme que les anglais les font presser de traiter avec eux : mais d'ou attend-il cette réponse ? ce ne peut etre de Londres, Il n'est pas homme a nous faire une perfidie. Je l'ai vu ce matin fort pensif et Mr Deane m'a dit quil etait tres affligé de la mort de *Johnson* et de la perte du *lexington*¹ ; mais que ce qui le tourmente le plus, était l'irrésolution sur ce qu'il doit faire d'après une réponse qu'il attend ; Mr franklin m'a beaucoup questionné sur vos dispositions, et moi conciliateur eternel je soutiens le courage par l'espoir, et je le traite, comme les députés traitent le congrès, et comme celui cy traite le peuple américain. c'est une chaine d'espérance dont je tiens le 1^{er} chaînon : Je voudrais bien que ce fut vous ; elle s'eraït plus solide. Mais pendant que le vent emporte mes paroles, les votres sont d'un si grand poids que je sens bien que vous n'en pouvés guerre donner.

Je vous rends graces des assurances que vous voules bien me donner de votre bienveillance vous saves combien elle m'est précieuse.

Voulés vous bien communiquer les nouvelles a Mr De Maurepas ?

Mes Nouvelles D'Amérique

Les Navires *L'Indépendance*², *Capitaine Young*, arrivé à Lorient avec deux prises anglaises et parti des côtes de l'Amérique le 10 août a vu le 7 la flotte anglaise faisant voile au

sud malgré un vent de sud-sud-ouest qui s'opposait à sa marche ; ses dépêches du congrès sont du 14 juillet, mais les papiers publics qu'il a vus jusqu'au 1^{er} août sont pleins de reproches contre tous les officiers chargés de la défense de Ticondérago. Les dispositions du peuple sont toujours les mêmes, et l'espoir dont on le berce des secours prochains de la France y entretient le courage et l'aigreur contre les anglais.

*
* *

Un autre bâtiment parti de la Delaware le 16 août, *capitaine Grimme*, arrivé aussi à Lorient, nous apprend qu'il avait des dépêches fort graves du Congrès ; mais qu'ayant été longtems poursuivi par les anglais, à l'instant d'être pris, il s'est vu forcé de les jeter à la mer. Il assure qu'une partie de la flotte du Général Howe est de retour à New York, après s'être montrée trois jours dans la Delaware du 2 au 5 août, que le reste de cette flotte a fait voile au sud, mais que si elle fut entrée dans la Baye de Chesapeak, comme on a cru d'abord que c'était son intention, on en aurait eu des nouvelles trois jours après à Philadelphie dou lui capitaine n'est parti que le 16 août sans qu'on y sût autre chose de cette flotte que ce qu'en dit la déclaration suivante faite à Philadelphie au Comité de la marine par un capitaine français parti de la Martinique, lequel affirme avec serment : *qu'il a rencontré à plus de cent lieues de la Côte une flotte anglaise de 200 voiles voguant au Sud malgré le vent contraire*, ce qui se rapporte absolument avec la rencontre qu'en a faite le Capitaine Young qui la croit, lui, de plus de 300 voiles.

Or il est à remarquer que, passé la Virginie, il n'y a plus un seul port, ni rades au continent où les vaisseaux de guerre puissent arriver ; d'où je conclus que cette flotte ne va point à Charles-town, mais qu'elle est destinée contre nos îles, idée que confirme en moi l'éloignement de cent lieues de la Côte où elle a été vue par le Capitaine Martiniquois, et qu'ils n'ont cherché que pour éviter les courans qui portent au Nord.

*
* *

Les papiers publics de Philadelphie du 30 juillet disent que les Anglais n'avaient pas encore quitté *Skinsborourg*³ leur premier poste après la prise de Ticondérago, et que les américains étaient au fort *Edouard* où ils avaient reçu des renforts co[nsi-déra]bles. et le 16 août il n'y avait nouvelle d'aucun mouve-

[ment] anglais dans le Nord. Le capitaine Grimm a [déchirure] les Hessois rentrés dans New York avec la flotte [déchirure] des travaux maritimes ; on y craint même une révolte dans l'armée anglaise.

*
* *

Le Lexington, Capitaine Johnson parti dernièrement de Morlaix pour l'Amérique a été pris par un *cutter* anglais à la hauteur de 45 degrés. tous les officiers ainsi que le capitaine ont été tués à l'exception d'un seul qui a la jambe cassée. Les dépêches pour le Congrès ont été jettées à la mer pendant le combat.

1. *Lexington*, brigue américaine de 14 canons de 4 livres, équipage de 60 à 80 hommes. Ce bateau en compagnie du *Reprisal* se livrait à des attaques contre les bateaux de marchandises anglais autour des îles britanniques, faisant des prises, et employant Lorient comme base, ceci malgré les condamnations sévères de Vergennes, pour qui une telle activité livrée à partir d'un port français était intolérable. En septembre 1777, *le Lexington* retournant à Lorient fut capturé par les Anglais et son capitaine, Henry Johnson, tué. Dans le dernier paragraphe de cette lettre, Beaumarchais indique que ce bateau était en route pour l'Amérique, ce qui était faux et que Vergennes aurait pu vérifier assez facilement.

2. *L'Indépendance*, sloupe, avec un équipage de 30 hommes, fut converti en brique à Paimbœuf, en 1777. Son capitaine John Young, était un grand ami de John Paul Jones. En ce qui concerne les activités américaines autour de la Bretagne à cette époque, voir Morison, *op. cit.*

3. Skenesboro (aujourd'hui Whitehall, N.Y.), à quelques kilomètres au sud de Fort Ticonderoga, sur le lac Champlain. Après la prise de Ticonderoga, les Américains avaient l'intention de s'installer à Skenesboro, que Burgoyne les força à évacuer dès le 6 juillet. Ils se réfugièrent au Fort Edward sur la rivière Hudson ; mais tout en battant en retraite, les Américains avaient barré la route par laquelle Burgoyne progressait et son armée ne put avancer que de 50 kilomètres en 30 jours. Ce retard fut d'une importance capitale pour les Américains.

604. A Mme de Godeville

Jeudi 2 8bre 1777.

Ma chere beauté, j'emporte ta lettre faute de pouvoir la lire, c'est le plaisir de ma route. Je n'ai pas mesme encore pu regarder ma petite libertine, la boîte est encore la, corde sur balle.

Je te salue, je t'embrasse, je te mange.
Hélas ! c'est de loin mais demain ce sera de près. Je pars pour Versailles.

605. A *Mme de Godeville*

Samedi 4 8bre à 2 heures 1777

Tu es bien fâchée mais le fusse tu mille fois davantage il ny a pas de ma faute. Je le voulais sincèrement, je le veux encore mais le Diable est a mes trousses.

Le plus serieux de tous les ouvrages, que je devais finir il y a trois jours, est resté la : cependant il faut que je le fasse avant de partir. Je ne le puis ici : quelqu'enfermé que je sois, la distraction arrive par toutes les fentes de mon cabinet. Je vais m'enfermer plus sérieusement a la campagne pour 3 jours¹. Sans cela je ne finirais rien. Je serai ici mercredi matin. Et ma pauvre petite boîte que je n'ai pas encore ouverte ! Il me faut un moment de liberté pour l'ouvrir, la regarder, t'en remercier, et la serrer. Eh bien, ce moment la je n'ai pu le trouver depuis 4 jours. Ne crois pas que je parte. En honeste homme et cest mon plus grand serment, je serai ici mercredi au plus tard.

1. Voir lettre du 26 octobre.

606. A *M. de Vergennes*

Paris, ce 11 8bre 1777.

Monsieur le comte,

Mon tres humble respect en partant de la plus ardente priere de conserver une legere part dans votre bienveillance. J'ai l'honneur de vous adresser mes nouvelles d'aujourd'hui. Nous sommes enfin éclairci de ce grand projet.

Je me suis rigoureusement renfermé dans les bornes prescrites et tout est terminé pour ce qui regarde mon navire. Je pars et serai absent un mois¹.

Le travail ne me coute rien pour venir a bout du plus honorable projet.

Je vous salue, vous respecte, et vous aime.

Mes dernières nouvelles

Deux frégates américaines, l'une de 32, l'autre de 20 canons arrivées à *Lorient* sont parties à *Portsmouth* le 22 août pour croiser, et sans intention de venir en France. La seule nouvelle qu'elles apportent, est qu'un corps de deux mille hommes indiens, canadiens et anglais parti de *Montréal* et descendu par le lac *Ontario* sous le commandement du chev^{er} Johnson ² a été défaits par les Américains au fort *Stanwicks* ³, que trois cents hommes et le commandant ont été tués, le reste mis en fuite. Leur plan était de venir par l'occident à *Albany* pendant que Mr Burgoigne y descendait par le nord. On espère que ces échec et la réunion de Mr. Arnold aux troupes de Ticonderago, arrêteront les projets et la marche de Mr. Burgoigne.

Les nouvelles particulières de Londres portent que le général Howe enfin débarqué au fond de la baie de Chesapeak à *Charlestown* est monté jusqu'à *Nottingham* d'où il envoie un corps au nord de la Pensilvanie pour essayer d'y détruire les grands magasins à Carlisle : que son armée doit essayer de tendre une ligne formidable depuis la partie et la flotte qui est dans la baie jusqu'à celle qui doit monter à *Newcastel* dans la Delaware, et separer ainsi la *Pensilvanie* du *Maryland*, d'où il espère tirer ses subsistances pour l'hiver. Mr. Washington est redescendu pour couvrir le pays et *Philadelphie*. Les grands coups seront donc de ce côté.

1. Ce voyage fait en compagnie de son ami et secrétaire, Gudin, les mena à Orléans, Tours, Poitiers, La Rochelle et Rochefort où ils visitèrent les bateaux destinés à transporter les armes en Amérique. Bordeaux ensuite Marseille où ils assistèrent au départ de *l'Heureux*. Aix, Avignon, Lyon et Paris. Leur voyage dura sept semaines.

2. Sir John Johnson, loyaliste, s'enfuit au Canada en 1776. Devenu colonel, il participa sans se distinguer au siège de Fort Stanwix, à la tête d'une troupe appelée les « Royal Greens ».

3. Fort Stanwix, New York, situé dans la vallée du Mohawk sur la route du Canada, était défendu par 750 soldats américains sous le commandement du colonel Gansevoort. En prévision d'une bataille éventuelle (Saratoga), Burgoyne avait envoyé le lieutenant-colonel Saint-Léger pour descendre la vallée du Mohawk avec mission d'opérer une jonction avec lui à Albany. Avec 2 000 hommes, dont la moitié indiens, Saint-Léger partit en juin. Arrivé devant le Fort Stanwix, le 2 août, Saint-Léger commença le siège. Mais le 22 août, il apprit que des renforts américains arrivaient sous le commandement de Benedict Arnold et il abandonna le siège.

607. A Mme de Godeville

Samedi matin 11 8bre 1777

Je soussigné qui ne signerai point declare que j'ai reçu la lettre matinale du commissionnaire et que ma maison etant pleine je remets a tantot le plaisir de la lire. Ce qui ne m'empêche pas de rendre graces en envoyant la petite rape.

Vous etiés bien sombre hier, mon cher amour !

608. A Mme de Godeville

Dimanche matin 12 8bre 1777.

Heureux qui peut lire et plus heureux qui peut répondre; mais tres fortuné celui qui après avoir fini toutes ses depèches pourrait aujourd'hui aller faire ses adieux !

C'est le vœu le plus sincere du malheureux qui ne sait auquel entendre.

609. A Mme de Godeville

Ecrire hier au soir en partant et recue
lundi matin 13 8bre 1777.

Rien de mal dieu mercy. Mais a deux doigts, lorsque je suis rentré. Bien a propos je vous assure.

610. A M. de Vergennes

26 octobre 1777.

Mémoire particulier pour les ministres du Roi et manifeste pour l'Etat, remis à M. le Comte de Vergennes, le 26 octobre 1777.

Dans l'état de crise sont montés les événements, dans la certitude où nous sommes que le peuple anglais demande à grands

cris et sans pudeur la guerre contre nous ; qu'il fait à son roi des offres de toute nature à ces effet : comme de lever à l'instant la milice nationale et d'en faire les fonds ; comme de fournir volontairement par chaque *shire*, ou comté, une certaine quantité de soldats et de matelots pourvu qu'ils soient employés contre l'Espagne et la France ; que nous reste-il à faire ?

Trois partis sont encore à notre choix. Le premier ne vaut rien, le second serait le plus sûr, le troisième est le plus noble. Mais une juste combinaison du troisième et du second parti peut rendre à l'instant le roi de France la première puissance du monde connu.

Le premier parti, qui ne vaut rien, absolument rien, est de continuer à faire ce que nous faisons, ou plutôt ce que nous ne faisons pas ; de rester plus longtemps passifs auprès de la turbulente activité de nos voisins, de nous obstiner à ne prendre aucun parti et d'attendre encore l'événement sans agir : parce que d'ici au 2 février prochain, ou le ministère anglais sera changé, et les lords Chatam et Shelburn à qui l'on a proposé, au premier la place du lord Germaine, au second celle du lord Suffolk, à condition d'abandonner le parti des *wighs* et qui l'ont refusé, peuvent changer d'avis et feindre un moment de devenir *tories* pour s'emparer des affaires. Or, si ce mal nous arrive, y a-t-il un seul homme instruit qui doute qu'au premier moment ils ne signent d'une main, à tout prix, la paix de l'Amérique, et de l'autre l'ordre exprès d'attaquer nos vaisseaux et de tomber sur nos possessions ; ce qui nous mettrait à la fois sur les bras les Anglais et les Américains. Ou bien, malgré les cris de la nation et le trouble des affaires, malgré l'indignation qui va bientôt résulter contre l'administration des aveux des généraux Burgoyne et Howe *qu'ils n'ont été que les serviles instruments d'un ministre inexpert et despote*, le ministère actuel se soutiendra. Mais comme tous sentent également la nécessité de faire cesser une guerre aussi funeste à l'Angleterre et que le ministère actuel ne peut plus espérer de donner le change sur ses fautes passées, mais seulement de les couvrir en flattant la nation de l'espoir prochain de réparer ses pertes à nos dépens, il ne faut pas douter que, de l'agitation actuelle des esprits et de tous les grands et petits conseils qui se tiennent à Londres, il ne résulte au moins une suspension d'armes avec l'Amérique pour prendre en considération les griefs du continent et laisser respirer un moment l'Angleterre. Mais ce premier pas vers la paix une fois fait, soyons bien certains qu'il sera trop tard pour la France de se déclarer en faveur de l'Amérique. Peut-être

même alors le chef de la députation américaine sera-t-il déjà passé à Londres, et la guerre avec nous commencée sans nul avis, ainsi que la dernière. Peut-être avant que nous ayons pu sauver nos vaisseaux marchands des premiers efforts de la rage anglaise, en aura-t-elle dévoré les cinq sixièmes ! Au moins est-il positif que depuis deux mois il est sorti plusieurs vaisseaux de guerre anglais, sous prétexte de croiser dans la Manche, mais avec des ordres et des destinations tellement inconnues que personne en Europe ne sait encore où ils ont établi leur croisière. Qui sait même si les derniers paquets envoyés par le gouvernement en Amérique ne sont pas déjà les porteurs de quelque suspension d'armes et de quelque plan de pacification, dont bien des gens croient qu'on ne verra la déclaration qu'à l'instant où l'on pourra supputer à Londres que les paquets seront arrivés ? Eh ! si malheureusement on y laissait entrevoir la possibilité de l'indépendance pour première condition ; est-il seulement douteux que la seconde ne fût l'engagement formel de se réunir contre nous avec l'Angleterre ? Alors, devenus la risée de l'Europe entière, la guerre la plus funeste et la banqueroute de l'Amérique à tous nos négociants seraient le digne prix de la lenteur que nous aurions mise à nous déclarer.

Le plus mauvais de tous les partis est donc de rester aujourd'hui sans en prendre aucun, de ne rien entamer avec l'Amérique et d'attendre que les Anglais nous en ferment toutes les voies ; ce qui ne peut manquer d'arriver avant très-peu de temps.

Le second parti, que je regarde comme le plus sûr, serait d'accepter publiquement *le traité d'alliance* proposé depuis plus d'un an par l'Amérique, *avec la franchise de la pêche au grand Banc, la garantie mutuelle des possessions des puissances contractantes, la promesse positive de secours réciproques ou de diversion en cas d'attaque d'un côté ou de continuation d'hostilités de l'autre ; le tout accompagné d'un plan secret pour s'emparer des îles anglaises, avec engagement sacré entre les trois puissances américaine, espagnole et française de fixer ensuite impérieusement un méridien aux Anglais sur l'Océan, entre l'Europe et l'Amérique, passé lequel leurs vaisseaux seraient déclarés de bonne prise en paix comme en guerre*, ces turbulents voisins n'ayant plus rien à prétendre au nouveau continent.

Il faut avouer qu'aussitôt que les Anglais apprendront qu'ils n'ont plus d'espoir de traiter avec un pays qui aura traité avec nous, ils nous feront à l'instant la guerre à outrance, en nous

déclarant agresseurs contre eux par ce traité même. Mais guerre pour guerre, comme elle est inévitable aujourd'hui, les Américains, les Espagnols et les Français réunis sont plus que suffisants pour abaisser les fumées de cette altière nation, si elle est assez effrénée pour oser nous attaquer alors.

Une autre objection s'élève, elle est du plus grand poids, et je dois d'autant moins éluder d'y répondre que M. le comte de Maurepas lui-même est l'objecteur. Il est à craindre, dit ce ministre, que les députés de l'Amérique n'aient pas des pouvoirs assez étendus, ou assez solides pour qu'on puisse en sûreté traiter avec eux une aussi grande affaire ; ou que leurs divers intérêts cachés n'en divulguent le secret avant sa conclusion ; ou que le congrès (dont les membres peuvent varier à chaque instant), ébranlé par la corruption ou l'intrigue anglaise, ne refuse de ratifier le traité ; ou, s'il le ratifie, que la nation elle-même, entraînée vers l'Angleterre par la conformité de religion, de langage, de constitution et de mœurs, et surtout par le secret plaisir de se voir l'égale et de marcher de pair avec l'orgueilleuse marâtre qui affecta si longtemps de la dominer ; que cette nation, dis-je, ne trouve bientôt le moyen d'éluder les conditions de ce pacte. Alors il ne resterait au roi que des alliés équivoques, un traité douteux, balancé par une guerre sanglante et certaine.

A cela je réponds : qu'une sagesse aussi consommée en pesant les risques et les avantages, n'a certainement pas manqué d'apercevoir que, dans un parti forcé par les événements, il est raisonnable de laisser quelque chose à la fortune, en la captivant de son mieux par toutes les précautions que la prudence humaine peut employer dans une affaire aussi majeure, et ces précautions, je me réserve de les indiquer, quand j'aurai exposé le troisième parti qui me paraît convenir au roi de France en cette conjoncture délicate.

Ce troisième parti, le plus noble de tous, et dont les suites peuvent remplir l'objet du second parti, mais sans commettre en rien la dignité du roi, ni la foi qu'il croit devoir aux traités subsistants, serait qu'on déclarât aux Anglais dans un bon manifeste, qu'on notifierait aussi à tous les potentats de l'Europe :

Que le roi de France après avoir longtemps, par délicatesse et par égard pour l'Angleterre, demeuré spectateur passif et tranquille de la guerre existante entre les Anglais et les Américains, au grand dommage et détriment du commerce de France ; instruit autant par les débats du parlement d'Angle-

terre que par le succès des armes américaines que, malgré les puissants efforts des Anglais pendant trois campagnes sucesives, la force des événements arrache enfin l'Amérique au joug de l'Angleterre ; qu'instruit aussi que les meilleurs esprits de la nation anglaise s'accordent à penser et à dire tout haut dans les deux chambres, qu'il faut à l'instant reconnaître les Américains indépendants, et traiter avec eux comme avec des amis, sur le pied de l'égalité ; que quelques-uns même ont été jusqu'à rechercher si, dans cette querelle entre deux parties du même empire, l'ancienne Angleterre n'était pas plutôt rebelle à la constitution commune que la nouvelle ; qu'au milieu de ces débats et par les lumières qu'on acquiert à chaque instant, on est forcé de douter si les préparatifs de la nouvelle campagne sont dirigés de bonne foi contre l'Amérique, ou destinés contre tel ou tel autre pays qu'il pourrait convenir à l'Angleterre d'inquiéter ;

Que le roi sachant certainement que les Anglais, sous prétexte de visiter les vaisseaux de commerce de la France et d'examiner ses relations avec le continent d'Amérique, insultent, vexent, tourmentent les négociants, ses sujets, sans nul respect pour le pavillon français, ni pour l'asile sacré de l'atterrage des côtes françaises ; qu'ils prennent occasion de leur querelle particulière, pour exercer une douane injuste et vexatoire sur tous les peuples à qui l'Océan était libre ; que Sa Majesté voit avec peine, en cet état de souffrance et d'anxiété plus fâcheux pour ses sujets que la guerre ouverte, les négociants français depuis longtemps victimes de ses ménagements pour l'Angleterre, et le commerce maritime de ses Etats languir sous la gêne et les prohibitions politiques d'une part, et de l'autre sous la très dure inquisition des Anglais contre toutes ses entreprises ; que ces mêmes égards pour l'Angleterre ayant porté Sa Majesté, malgré son état de puissance neutre, jusqu'à inquiéter les armateurs américains sur la sûreté de leur asile en ses ports, et celle des vaisseaux qu'ils y ont conduits ; cette austérité qui sème la mésintelligence entre des peuples amis a déjà fait naître à quelques corsaires américains le projet de s'emparer de plusieurs vaisseaux français ; que la France a déjà souffert de ces nouvelles entreprise dont les représailles et les ressentiments accumulés peuvent mettre un tel désordre dans les idées qu'on ne pourra bientôt plus distinguer les amis des ennemis, ni savoir quel peuple est en guerre ou en paix avec nous ; que d'ailleurs Sa Majesté peut craindre avec raison que la réunion possible, et présumée prochaine, de deux nations aussi belli-

queuses, ne tourne contre ses intérêts, parce que les Américains, qui n'ont cessé de solliciter ouvertement les secours et l'alliance de la France, outrés de n'avoir pu les obtenir, peuvent unir ce ressentiment à l'inquiétude naturelle des Anglais, de façon qu'il en résulte une guerre commune de ces deux nations contre la France ; guerre d'autant plus fâcheuse pour cette dernière, que son roi ne la lui aurait attirée que par ses égards constants pour l'Angleterre et son respect religieux pour les traités subsistants ; que dans cet état d'incertitude et d'agitation Sa Majesté, obligée par les circonstances de prendre à l'instant un parti, préférera toujours, au gré de son cœur et de sa dignité, le plus noble et le plus désintéressé de tous ;

Qu'ainsi, sans vouloir déclarer la guerre à l'Angleterre, encore moins la lui faire sans la déclarer, comme l'usage s'en est trop odieusement établi dans ce siècle ; sans vouloir même entamer aucun traité préjudiciable aux intérêts de la cour de Londres, mais ayant seulement égard aux souffrances et aux justes représentations de ses fidèles sujets qui font le commerce maritime, Sa Majesté se contente aujourd'hui, par une suite de la neutralité qu'elle a toujours gardée, de *déclarer qu'elle tient les Américains pour indépendants, et veut désormais les regarder comme tels relativement au commerce d'eux avec la France et de la France avec eux* ; qu'elle permet indistinctement à tous ses sujets d'aller négocier dans tous les ports de l'Amérique comme ils vont dans ceux de l'Angleterre ; d'y échanger les productions des manufactures françaises contre les denrées de ces climats, en concurrence avec tous les négociants de l'Europe qui y portent en foules les productions de leurs pays. Car si Sa Majesté croit devoir des égards à ses voisins en guerre, elle croit aussi sa justice intéressée à ne pas laisser souffrir plus longtemps, en pleine paix, des privations et des interdictions à ses sujets, qu'aucun souverain de l'Europe ne voudrait imposer aux siens. Qu'en continuant d'ouvrir ses ports aux Américains, comme par le passé, Sa Majesté n'entend pas priver les Anglais du droit de s'y fournir en concurrence de ces mêmes productions françaises dont le commerce est libre à toutes les nations qui ne nous font point la guerre ; que par cette conduite modérée envers tout le monde, Sa Majesté croit rendre à chacun ce qu'on a droit d'espérer de sa justice et de sa générosité ; que dans la vue de faire éclater de plus en plus les sentiments désintéressés qui l'animent, Sa Majesté propose aux deux nations belligérantes ses bons offices pour accommoder, s'il se peut, leurs différends.

Déclarant au surplus Sa Majesté, qu'elle n'entend gêner l'Angleterre ni l'Amérique sur l'acceptation de ses bons offices, ni se tenir offensée du refus de l'une ou de l'autre ; mais que si l'une de ces deux nations, enflée par ses succès, ou aigrie par ses pertes, apporte le moindre obstacle au libre commerce avec sa rivale, à la première hostilité contre les vaisseaux de guerre ou marchands français, Sa Majesté se croira dégagée de tous égards envers cette nation injuste, en contractera sans scrupule avec l'autre à de telles conditions, que celle-ci profite exclusivement de tous les avantages de son alliance et de son commerce ; déclare au surplus Sa Majesté, qu'elle se mettra sur-le-champ en devoir de repousser par la force l'insulte faite à son pavillon.

Tel est à peu près le manifeste que je propose au conseil du roi. Bien est-il vrai que cet écrit ne faisant qu'étendre les droits de la neutralité française et mettre une égalité parfaite entre les contendants, peut irriter les Anglais sans satisfaire les Américains. S'en tenir à ce point est peut-être laisser encore à l'Angleterre le pouvoir de nous prévenir, et d'offrir à l'Amérique cette même indépendance au prix d'un traité d'union très offensif contre nous.

Or, dans ce chaos d'événements, dans ce choc universel de tant d'intérêts qui se croisent, les Américains ne préféreront-ils pas ceux qui leur offrent l'indépendance avec un traité d'union, à ceux qui se contenteront d'avouer qu'ils ont eu le courage et le succès de se rendre libres ? J'oserais donc, en me rangeant de l'avis de M. le comte de Vergennes, proposer de réunir, au troisième parti, les conditions secrètes du second.

C'est-à-dire, qu'à l'instant où je déclarerais l'Amérique indépendante, j'entamerais secrètement un traité d'alliance avec elle. Et comme c'est ici l'instant de répondre à l'objection de M. le comte de Maurepas, et de le guérir de son inquiétude sur la division d'intérêts des députés, ou le peu de consistance de leurs pouvoirs, pour me procurer toutes les sûretés dont un pareil événement est susceptible, je ne conclurais point ce traité en France avec la députation ; mais je ferais partir en secret un agent fidèle, qui, sous le prétexte d'aller simplement régler les droits du commerce des deux nations, serait spécialement chargé d'accomplir, avec le congrès, les conditions particulières de ce traité, qui ne ferait que s'entamer en Europe et seulement pour contenir la députation. J'avoue que pour enchaîner les esprits en Amérique, y bien balancer les efforts de la corruption et de l'intrigue anglaise, y stipuler convenablement les

intérêts de la France, et consolider au gré de notre administration tous les points capitaux d'un pareil traité, je dois supposer que, laissant de côté tous les motifs de cour, nos ministres se rendront très difficiles sur le choix de leur argent. Car il faut que la confiance en son zèle, en sa capacité fixe seule les bornes de ses pouvoirs, dans un tel éloignement du cabinet, et dans des circonstances aussi difficiles.

Mais cet agent bien choisi, ce voyage promptement fait, ces pouvoirs habilement confiés, si l'on fait donner par écrit aux députés du congrès en France leur engagement de ne rien entamer avec les Anglais jusqu'aux premières nouvelles de l'agent français en Amérique, on peut compter avoir trouvé le seul topique aux maux que M. de Maurepas appréhende.

A l'instant donc où je déclarerais l'indépendance, où je me ferais donner l'engagement de la députation, où je ferais partir mon agent pour l'Amérique, je commencerais par garnir les côtes de l'Océan de soixante à quatre-vingt mille hommes, et je ferais prendre à ma marine l'air et le ton le plus formidable, afin que les Anglais ne pussent pas douter que c'est tout de bon que j'ai pris mon parti.

Pendant ce temps je ferais l'impossible pour arracher le Portugal à l'asservissement des Anglais, quand je devrais l'incorporer au pacte de la maison de Bourbon.

Je ferais exciter en Turquie la guerre avec les Russes, afin d'occuper vers l'Orient ceux que les Anglais voudraient bien attirer à l'Occident. Ou si je ne croyais rien pouvoir sur les Turcs, je ferais flatter secrètement l'Empereur et la Russie de ne pas s'opposer au démembrement de la Turquie, sauf quelques dédommagements vers la Flandre autrichienne : tous moyens étant bons pourvu qu'il en résulte l'isolation des Anglais et l'indifférence des Russes pour leurs intérêts.

Enfin, si pour conserver l'air du respect des traités, je ne faisais pas rétablir Dunkerque, dont l'état actuel est la honte éternelle de la France, je ferais commencer au moins un port sur l'Océan, tel et si près des Anglais, qu'ils pussent regarder le projet de les contenir comme un dessein irrévocablement arrêté.

Je cimenterais, sous toutes les formes, ma liaison avec l'Amérique, dont la garantie aujourd'hui peut seule nous conserver nos colonies ; et comme les intérêts de ce peuple nouveau ne peuvent jamais croiser les nôtres, je ferais autant de fond sur ses engagements que je me défierais de tout engagement forcé de l'Angleterre ; et je ne négligerais plus jamais une seule occasion de tenir dans l'abaissement ce perfide et fougueux voisin

qui, après nous avoir tant outragés, fait éclater dans sa rage aujourd'hui plus de haine contre nous que de ressentiment contre les Américains, qui lui ont enlevé les trois quarts de son empire.

Mais craignons de passer à délibérer le seul instant qui reste pour agir, et qu'à force d'user le temps à toujours dire : *Il est trop tôt*, nous ne soyons obligés de nous écrier bientôt avec douleur : *O ciel ! il est trop tard !*

CARON DE BEAUMARCHAIS

611. *De Silas Deane*

Passy, Dec^r 3^d, 1777.

Dear Sir,

I received yours of this morning. It is really hard that Capt. Fautroul should suffer an imprisonment, instead of being rewarded for the service he has rendered¹; still harder on you to be deprived of so trifling a Remittance, as the Cargo returned in the *Amphitrite*, after the immense sums advanced by you in the service of the United States. This is what I can never approve of. The Cargo must be restored to you, and I am sure will be, on your stating the Case to the Commissioners². As to their assisting you by other Payments, it is not in their Power, the money in their disposal being greatly inadequate to the Purposes for which it was originally advanced and for which they stand engaged. You will, I think, do me the Justice to believe that nothing in my Power will ever be wanting to procure Returns to be made proportionable to your very great Disbursements of money & Expence of time in the service of my Country ; but untill its affairs take a more prosperous turn I dare not rely on any thing. May that soon be the case !

I am, with the greatest Respects, &c.,

1. Le malheureux capitaine Fautrel était à peine de retour en France après ses démêlés avec du Coudray et John Paul Jones, qu'il fut arrêté. Il passa trois mois en prison pour avoir transporté des armes en Amérique malgré les ordres du ministre. Son indemnisation coûta 2 000 écus à Beaumarchais.

2. *L'Amphitrite* est de retour avec 150 000 livres de riz et d'indigo, mais Franklin et Lee trouvaient que cette cargaison leur appartenait. Beaumarchais l'obtiendra après de vives protestations.

612. *A M. de Vergennes*

5 décembre 1777.

Monsieur le comte,

Dieu m'a puni de n'avoir pas suivi votre conseil d'avant-hier ; je ne me croyais pas assez malade de la chute que les chevaux échappés qui m'ont renversé dans le passage de la Chappelle, en sortant de chez M^r de Maurepas, m'ont fait faire, pour me tirer du sang et des forces dans un moment où j'en ai tant besoin. Hier matin je fus à Passy avec un courrier qui arrivait du Congrès et j'y passai la matinée à me reconforter le cœur par les excellentes nouvelles dont vous avez reçu l'annonce au même instant. Je revenais à Paris, menant M^r Grand¹, dans une voiture légère avec un postillon et deux chevaux. L'étourderie de mon postillon ayant fait monter une roue de cette voiture sur de grosses pierres, dans Paris, nous avons été versés si avantageusement que M^r Grand en a l'épaule cassée : la violence de la chute m'a fait sur le champ venir à grands flots le sang par le nez et par la bouche. Un morceau des glaces brisées sur nous m'a percé le bras droit. On m'a saigné du pied promptement, et j'ai eu les vertèbres du col presque cassées. Le negre qui me suivait est éreinté.

Me voila donc gisant, mais plus malade d'esprit que de corps, ce n'est pas mon postillon qui me tue, c'est M^r de Maurepas. Cependant les charmantes nouvelles de l'Amérique répandent un baume sur ma blessure, et je ne sais quel Dieu me dit à l'oreille que le Roi ne voudra pas que des événemens si propices à l'Amérique soient troublés par une desertion totale des vrais amis que cette cause s'est fait en France. Je suis la voix qui crie pour eux du fond de mon lit *De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi orationem meam.*

Quoique vous ayez reçu hier la Gazette de Boston, je vous envoie l'extrait des nouvelles que j'ai fait moi-même et que je veux faire passer sur le champ au courrier de l'Europe. Il est bien juste que je leur rende en Angleterre par mes phrases tous les coups de poignards que leur ambassadeur me donne ici par les siennes.

Je vous salue, vous respecte et vous chéris, et vais signer, si je puis, avec mon bras blessé les assurances du dévouement invio-

lable avec lequel je suis Monsieur le Comte votre très humble et très obeissant serviteur.

A Paris ce 5 xbre 1777.

J'espère de votre bonté que vous communiquerez le détail cy joint des nouvelles à M^r le comte de Maurepas et si l'un de vous n'approuvait pas qu'il partît je ne l'enverrais point ; je crache encore du sang quoique je n'aye point de fièvre.

Nouvelles très positives d'Amérique

Un vaisseau dépêché par le Congrès et parti de Boston le 31 8bre a débarqué à Nantes un courrier porteur de paquets² qui disent pour nouvelles que :

Le 17 8bre le Général Burgoyne a mis armes bas et s'est rendu prisonnier de guerre a Saratoga, lui et toute son armée composée alors de 5 752 hommes. La très généreuse capitulation que le Général Gates lui a accordée est que toute l'armée sortira de son camp avec tous les honneurs de la guerre et auprès d'un fort voisin livrera ses armes et son artillerie et sera conduite à Boston sous une escorte de milice et embarquée pour l'Angleterre sous la condition de ne porter les armes en aucun païs contre les Américains dans le cours de cette guerre³. Le nombre des Royalistes tués, blessés, prisonniers, déserteurs ou perdus dans le païs depuis le 17 septembre jusques et compris la capitulation du 17 octobre est de 9 213 hommes.

Dans les 5 752 hommes prisonniers de guerre il y a 1 100 allemands et 2 000 Canadiens, le reste est anglais⁴ ; le nombre des canons de bronze que le général Gates a pris sur l'ennemi est de 37 pièces d'ordonnance dont 4 pièces de 34, 18 de 24, le reste de moindre calibre. Le Major Général Gates est remonté sur le champ au nord pour se joindre au Colonel Brown et l'on ne doute pas que les premières nouvelles ne donnent les détails de la prise de Ticonderago et de tous les vaisseaux anglais du lac Champlain.

Les lettres d'Albani portent qu'on y a vu passer avec grand plaisir ce fameux Général Burgoyne qui avait promis au Parlement d'Angleterre de traverser l'Amérique entière avec 5 000 hommes, la traversant effectivement pour se rendre à Boston, mais prisonnier lui et toute son armée, escorté de la milice du païs et rendant grace à la générosité du Général Gates qui a

donné les ordres les plus précis pour que cette armée prisonnière ne manquât de rien et fut bien traitée pendant sa route. Tous les détails de cette affaire et la capitulation du Général Burgoyne sont dans la Gazette de Boston du 27 8bre arrivée avec les paquets.

Les lettres de Pensylvanie portent que Mr. Howe ayant passé la Schuylkill au dessus de la cataracte de cette rivière⁵, à un gué, s'est rendu à Philadelphie qui étant évacuée et sans défense n'a opposé aucun obstacle à son installation, dans cette ville le 17 7bre. Mais il n'a pas été longtems à s'apercevoir que le Général Washington qui l'avait suivi de près cherchait à le circonscire et à l'envelopper dans Philadelphie. Il en est ressorti et le 6 8 bre il y a eu entre les deux armées une action générale et tres violente à Germanton ⁶. Les Anglais ont perdu environ 900 hommes le Général Grant et deux autres généraux anglais sont au nombre des morts. La perte des américains est de moitié moins considerable ; mais un orage subit a séparé les deux armées sans avantage définitif de part ni d'autre. Mr. Howe est rentré dans Philadelphie où Mr. Washington s'occupe à lui couper toute communication extérieure.

La seule qui pût être utile au Général Howe est celle de sa flotte, mais le Robuck vaisseau de guerre anglais de 44 canons et six autres navires de guerre qui avaient remonté la Delaware jusqu'à Chester pour tâcher d'y détruire les chevaux de frise et autres obstacles dont ce fleuve est semé, ont été recu si vertement par le corps d'armée et les batteries que le général Washington avait laisser à Chester, que le Robuck et les six autres vaisseaux ont été coulés bas ; les lettres ajoutent que si Mr. Howe ne parvient pas à se faire joindre par sa flotte avant les glaces ce qui parait impossible, il en sera bientôt de lui dans Philadelphie, comme de Mr. Burgoyne à Saratoga ; parce que tous les habitans de la nouvelle Angleterre et des Provinces du nord dont l'ardeur et le courage sont montés au plus haut degré, n'ayant plus d'armée à combattre sur la riviere d'Hudson, accourent par milliers pour se joindre au Général Washington et terminer enfin cette glorieuse campagne.

1. Legrand était connu pour être le banquier des trois commissaires américains à Paris.

2. Le courrier était Jonathan Loring Austin, secrétaire du conseil de guerre pour l'état de Massachusetts. Il quitta Boston le 31 octobre, et son bateau le *Perch* amarra près de Saint-Nazaire, à Paimboeuf, le 30 novembre. Austin arriva à Versailles le jeudi 4 décembre, vers 10 heures du matin, et se rendit à Passy avant midi.

3. En réalité seulement Burgoyne et deux membres de son état-major furent autorisés à partir pour l'Angleterre. Les autres furent gardés prisonniers, dans des conditions vite devenues déplorables dans le courant de la guerre. Dans le traité en question les deux pays agirent avec mauvaise foi. Voir Willard M. Wallace, *Appeal to Arms: A Military History of the American Révolution*. New York, 1951, p. 151.

4. 4 991 hommes sont faits prisonniers : 2 139 Anglais, 2 022 Allemands et 830 Canadiens. Cette victoire va décider la France à venir ouvertement à l'aide de l'Amérique, décision qui entraînait évidemment la guerre avec l'Angleterre.

5. C'est ici, le 15 septembre, que Tronson du Coudray s'est noyé.

6. La bataille de Germantown eut lieu le 4 octobre, dans un brouillard intense. Les pertes américaines étaient de 673 tués et blessés et de plus de 400 prisonniers. Les Anglais ont perdu 537 tués et blessés. Donc une défaite qui était cependant considérée par Washington et son armée comme une victoire.

613. A M. de Vergennes

6 Xbre 1777.

Monsieur le comte,

Pendant que je me creve ici de travaux et de chagrins, pour les intérêts de L'amérique, une lettre de Lorient arrive et m'apprend que Mrs Lee et franklin se sont emparés de la modique cargaison et l'amphitrite et ont donné ordre de n'en remettre les fonds qu'à eux seuls. Mr. Lee prend pour pretexte de cette injustice que vous lui avez dit *que vous preniez tous les objets de mes envois sur votre compte que vous, vous en entendriez avec moi et que je n'en exigerais jamais aucun payment d'eux*. J'ai été si revolté du pretexte absurde qu'ils prennent pour m'enlever cette cargaison que je l'ai fait arrêter sur le champ à Lorient entre les mains de mon correspondant qui est aussi le leur. je prens la liberté de vous envoyer la lettre que je viens d'écrire aux trois députés quoique Mr Deane le plus honnête homme que je connaisse soit parfaitement de mon avis. J'ai cru devoir vous prévenir de cette petite ruse qui me paraît tendre également à me dépoutiller et à vous compromettre, j'espère que vous ne desaprouverez pas la maniere libre et fiere dont je repousse cette absurdité sur laquelle on ne manquera pas probablement de vous faire tâter ; mais je suis sans inquiétude à cet égard, je suis avec le plus respectueux dévouement Monsieur Le Comte Votre très humble et très obéissant serviteur.

Je n'ai rien de fracturé dans le corps et suis sans fièvre ainsi j'espère être promptement sur pied.

Copie de ma Lettre à Mrs les députés des États unis de l'Amérique.

Je reçois, Messieurs, une lettre de Mrs Bérard frères de Lorient qui me confirme que vous leur avez donné des ordres positifs et réitérés de vendre la cargaison de l'amphitrite et de n'en remettre les fonds qu'à vous seuls. Ma situation souffrante ne me permet pas d'entrer dans de grands détails, mais cette cargaison m'appartient et je la réclame entière. C'est par erreur que Mr Dorsiès de Charlestown vous l'adresse, et c'est par une plus grande erreur encore que vous croyez pouvoir en disposer à mon grand dommage. Mr Langdon de Boston¹ en m'accusant la réception de mon vaisseau d'amphitrite me mande qu'il a ordre du congrès de l'envoyer à Charles-town pour m'en rapporter des retours convenables. Les munitions et marchandises dont j'ai chargé ce navire sont en elles-mêmes un des moindres objets de mes créances sur la République ; lorsque j'ai fait mes offres de service et d'amitié à Mr Deane, il m'assura que des retours qui devaient croiser mes vaisseaux m'arriveraient sous peu de temps ; voilà un an passé sans qu'il me soit rien venu quoique j'aye accumulé mes avances d'argent, mes envois de toute nature et que j'aye consacré mon cœur mes travaux, mon temps et mes forces à servir de mon mieux la République naissante.

Quant à la phrase attribué à Mr Le Comte de Vergennes au sujet des munitions, artillerie et fusils lesquels j'ai payés de mes deniers, on ne me fera jamais croire, Messieurs, qu'il soit échappé à un Ministre aussi sage de dire à personne qu'il prenait ces objets sur son compte, qu'il s'en entendait avec moi et que je n'en exigerais aucun apuyement de vous. Ces objets absolument étrangers à tout autre qu'à moi n'ont jamais eu de rapport avec le Ministère que par la protection sourde que j'ay toujours réclamée pour leurs envois en Amérique et qu'on m'a trop souvent refusée ce qui m'a causé des pertes immenses.

Lors donc que je réclame la totalité de mes créances montantes à plusieurs millions dont j'ai envoyé la facture générale au Congrès, ne serait il pas indécent qu'un premier retour aussi modique que celui que m'amène L'amphitrite me fût disputé par vous, Messieurs, surtout dans un temps où mon zèle pour la République et ma confiance en son honnêteté m'ont fait aller fort au-delà de mes moyens et me tiennent dans le plus grand embarras ? certes je ne le souffrirai pas.

En attendant votre réponse, Messieurs, j'ai fait arrêter entre

les mains de Mrs Berard la cargaison toute entiere et les ai rendus garants envers moi de la moindre distraction qui en serait faite en faveur de qui que ce soit. J'espere que vous voudrez bien leur écrire sur le champ de tenir à ma disposition ou cette cargaison, ou l'argent. de sa vente dont je donnerai quittance à compte de ce qui m'est dû ; et ne point insister sur les ordres précédens que vous leur avez donnés durant mon absence : Car je ne vous ferai pas l'injure de craindre que pendant que les armées du Congrès traitent si généreusement ses ennemis en Amérique, ses députés en France soient tentés de faire une injustice criante à l'homme le plus dévoué aux intérêts de la République.

Je prie Mr Deane de m'envoyer au plus tôt votre réponse et suis, Messieurs, Votre etc.

1. John Langdon (1741-1819), riche commerçant, membre du Congrès continental. Le 25 juin 1776, il devint agent pour les prises maritimes dans le New Hampshire, poste qu'il occupa jusqu'en 1783. A la fin de la guerre, il devint membre du Sénat et ensuite gouverneur du New Hampshire.

614. *A M. de Vergennes*

7 décembre 1777.

Monsieur le comte,

Votre honorable et tant douce bienveillance me console de tout : en vous rendant grace des conseils que vous voulez bien me donner, je puis vous assurer que je n'ai pas été trop loin en vivacité dans la lettre dont je vous ai envoyé copie. Je ne puis m'expliquer par écrit ; mais vos serez beaucoup plus surpris que moi, parce que vous connaissez moins les gens dont il est question, quand je vous rendrai compte de tout ce qui s'est passé à ce sujet. J'ai toujours mis une grande différence entre l'honnêteté député Deane avec qui j'ai traité et l'insidieux politique Lee et le silencieux docteur Franklin. Le mouvement que les nouvelles d'Amérique impriment à toutes les têtes oisives de ce païs est inconcevable ; les Anglois des caffés et des spectacles ne savent plus où se fourrer ; mais tout cela n'est pas à beaucoup près aussi curieux que le train qui va se faire à Londres au choc de ces différentes nouvelles, j'en attens le détail avec un plaisir égal à tous les chagrins qu'ils ont cherché à me don-

ner. Je vous rends grace de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Je me leve aujourd'hui pour la première fois ; et demain, malgré les contusions, les douleurs et la faiblesse, je recommencerai à vaquer à mes affaires du dehors.

Recevez avec votre bonté ordinaire les assurances du très respectueux dévouement avec lequel je suis Monsieur le Comte votre très humble et très obeissant serviteur¹.

1. Lettre non-autographe mais signée par Beaumarchais.

615. A M. de Vergennes

M. le Comte de Vergennes pour
être s'il lui plait communiquée à
M. le C^{te} de Maurepas.

Jeudi 11 Xbre 1777.

Monsieur le comte,

Quoi que j'aye beaucoup de difficulté à me servir de mon bras droit ; si faut il bien m'efforcer à m'en aider, pour vous prévenir que j'ai reçu hier au soir des nouvelles très particulières de Londres. Tout y est dans une telle fermentation depuis la nouvelle Burgoine, que la crise où le Roi trompé, l'audacieux ministre, et le plus corrompu des parlemens doivent céder aux cris de la nation en fureur parait arrivée. On se pelotonne et toutes les opérations du ministre sont hautement desavouées ; l'opposition triomphe et les conseils secrets se multiplient. L'Irlande est prête à remuer, si vous dites un mot en secret. Quel est le véritable sens moral de cette crise ? C'est qu'entre les deux nations, anglaise et française, la première qui reconnaitra l'indépendance de l'Amérique en recueillera seule tous les fruits, pendant que cette indépendance sera certainement funeste à celle qui aura laissé prendre les devants à sa rivale. Ce mot renferme tout ; et ce moment accomplit tout. Quant aux détails si, malgré les douleurs et les grimaces, mon pauvre corps moulu peut soutenir le brouéage et si vous avés le tems et la volonté de me recevoir aujourd'hui ou plutôt demain, mon postillon a ordre d'attendre les vôtres.

Je vous renouvelle avec le même devoûment Monsieur le Comte les assurances du très profond respect du pauvre versé et renversé.

616. *A M. de Vergennes*

Paris, ce vendredi 12 Xbre 1777.

Monsieur le comte,

Ne soyés point surpris de la vivacité de mes nouvelles et de la lenteur des votres ; en cela comme en tout un particulier actif trouve souvent des moyens ou la politique nationale ne rencontre que des obstacles ; vous pouvés vous rapeller que mes courriers et mesme ma personne ont toujours passé, tandis qu'on trouvait moyen de retarder les paquets de votre ambassadeur. Mais je ne suis pas le seul qui aye des nouvelles, tous les gens qui ont envoyé a Londres pour jouer et vendre dans les fonds publics sur la défaite Burgoine savent déjà qu'avant l'arrivée de leurs agens la nouvelle etait publique a Londres et que les annuités sont tombées sur le champ a 77 ft.

Soyés donc certain que tant que vous n'aurés pas un paquebot français, votre politique sera toujours asservie, pour les nouvelles, a celle des anglais. Personne ne sait mieux que vous combien on a de mal pour faire un peu de bien. cette idée si simple et si important d'un paquebot, pour lequel le Roi ne débourserait rien contre lequel on n'a jamais dit que des absurdités ; je l'avais mise au point de marcher seule et sans secours¹. Vous l'approuviés. l'avocat du Roi de Boulogne que j'avais déterminé a venir suivre cette affaire et pour lequel j'ai demandé une conférence a Mr Dogny² en a été si mal traité qu'il s'est enfui bien vite en m'avouant quil etait confondu de voir rebuter aussi malhonestement un objet aussi patriotique.

Quel Pays ! ou le plus leger interèt particulier suffit pour arreter les vues les plus importantes ! laissons cela voici un extrait de mes nouvelles dont vous savés deja quelques unes.

Les Lords temple et Marlboroug sont rentrés a la chambre des Pairs pour y renforcer la minorité. Temple ny allait plus. Marlboroug était au Roi. Les 20 voix qui devaient a la rentrée se réunir a l'opposition et qui avaient manqué de parole ont repris vigueur a cette derniere nouvelle. Cawendish³, Barré⁴, Burk, Craffort et plusieurs autres ont débauché 40 voix au parti du Roi dans la maison des communes. Wilkes⁵ en promet 28 autres. Lui, Saubrige⁶ et autres de la cité s'engagent a faire ameuter le peuple a Westminster avec de grands cris dès qu'on sera sur de tous ces nouveaux opposans. D'autre part plusieurs seigneurs

de la chambre haute ont mis leurs femmes après la Reine pour la faire entrer dans la ligue contre le ministere. Lord North qui l'a sçu a offert deux fois sa démission au Roi qui n'a pas encore voulu l'accepter.

Lord chatam⁷ a reçu, par Mr *Sair*, deux lettres tres importantes du Roi de Prusse depuis sa motion a la chambre.

Lord Shelburn et Mr Touzand ont dit a Mr Pitt⁸ que rien n'était si aisé que de bruler *Brest* et que c'était par la qu'il faudrait commencer avec nous. En effet leur moyen me paraît aussi simple que facile ; je vous le dirai.

Mr Smith secretaire de Lord germaine a écrit a Mr heinson a Paris qu'il allait partir pour venir entamer quelque chose avec les députés. Et Wilkes qui le sait, doit, dit on, dénoncer cette demarche en Parlement. Ils disent tous que vous n'avez a Versailles qu'une feinte rigueur pour l'amérique et que vous avez dedomagé les corsaires américains des deux vaisseaux de Nantes. Enfin on m'ajoute que je serai la seule victime sacrifiée publiquement a l'angleterre. *Bene fit* que vous et Mr de Sartines vous etes expliqués la dessus sans detour avec les députés de l'amérique et que Mr Lee l'a écrit au Lord Shelburn. *Bene fit* encore. Mais je n'en crois rien en vérité. Cependant Monsieur le comte si cela pouvait etre utile aux affaires du Roi ; le consentement que j'y donne d'avance apprendrait a toute l'Europe que ce sacrifice mesme a pu entrer dans mon plan de conduite et de travaux, etc etc etc...

Le reste des nouvelles est en détails, et bon a écouter quoiqu'ennuyeux a lire.

Autres nouvelles

A l'instant je recois par un navire venant de la baye d'*Albermarle Nort caroline* et qui en est partie le 10 9bre la confirmation de la prise de philadelphie mais la lettre dit que Mr Howe enrhumé. que celui cy y manque de tout et qu'il a perdu 8 a 9 mille hommes depuis son débarquement près de Baltimore⁹. qu'il fait l'impossible pour tenter le passage de la delaware et faire retraite sans le pouvoir etc. ce qui fait présumer qu'il aura bientôt le sort de Burgoine.

Agrées je vous prie mon tres respectueux hommage. Tout ce qui est parti de Paris pour Londres le jeudi jour de la nouvelle Burgoine n'a passé que le mardi d'ensuite. Les anglais avaient arreté tous les paquebots de Douvres, et on a dit que cetait le tems. voila ce qu'on apprend a l'instant.

1. Les paquebots entre la France et l'Angleterre appartenant aux Anglais, ceux-ci n'hésitaient pas à retarder le courrier français entre les deux capitales. Les hommes d'affaires anglais avaient donc un avantage, tel que l'annonce des faillites commerciales, etc. Et ce qui est plus important, le gouvernement anglais pouvait surveiller plus facilement toute la correspondance française. Dans les années qui suivirent, Beaumarchais se plaignit fréquemment de cette situation.

Voir Kenneth Ellis, *The Post Office in the Eighteenth Century*, Oxford University Press, 1958. D.B. Horn, *The British Diplomatic Service, 1689-1789*, Oxford, 1961, p. 225-232.

2. M. d'Ogny était intendant des postes pour la France.

3. Cavendish, Lord. Voir t. II, 215, n. 2. . . .

4. Barré, Isaac. Voir t. II, 214, n. 1.

5. Wilkes, John. Voir t. II, 165, n. 1.

6. Sawbridge, John. Voir t. II, 215, n. 6.

7. Lord Chatam, William Pitt (1708-1778). Déjà malade et à moitié dément, Pitt comprenait néanmoins très bien la situation américaine et en janvier 1775 avait introduit une mesure de réconciliation. Dès le commencement de la guerre, il avait prévenu la Chambre des Lords que l'Amérique allait inévitablement gagner.

8. William Pitt, fils, Chancelier de l'Echiquier.

9. Philadelphie avait été occupée par Cornwallis, le 26 septembre, sous le commandement de Howe. Tout le matériel de guerre américain avait été évacué, et la perte ne fut donc pas tellement sérieuse. L'idée d'une capitale au sens européen du terme n'existait pas à l'époque en Amérique. Mais l'information de Beaumarchais selon laquelle Howe était enfermé était fautive, car Howe allait passer l'hiver dans la grande ville, et Washington dans la misère de Valley Forge.

617. A M. de Vergennes

Paris, ce 13 Xbre 1777.

Pour vous seul

Monsieur le comte,

Ce n'est pas avec vous que je dois dissimuler mes peines votre raison votre douceur et vos lumières m'encouragent. J'ai beau tourner et retourner dans ma tête m'efforcer même d'arranger les ordres de Mr de Maurepas ceux de Mr de Sartines l'état des événements et ce que je dois faire pour obéir. tout implique tellement contradiction que je m'y perds. mon esprit s'égare dans un océan sans rivage. Si j'y joins la conduite étrange des américains de Passi leur malhonnêteté de laisser sans nulle réponse ce que je leur ai écrit les singulières déclarations qu'ils voudraient de moi, ce qui me revient sourdement de la conduite du Sr Lee¹. ce qu'on vous attribue etc. Je

doute en honneur si je suis éveillé, car a moins que je n'aye offensé en mesme tems le bon sens l'équité lhonneur l'angleterre l'amérique la france le Roi ses ministres et la députation americaine, tout ce que je vois me semble un de ces rêves que donne aux malades le délire de la fievre et ce que je dois faire pour effectuer la soumission la plus implicite me parait tout aussi difficile a deviner. quelque soit la volonte du Roi le pour et le contre ne peuvent tendre en mesme tems a l'exécution de ses ordres. tout cela brize ma teste. Je vous demande donc en grace une conférence froide et méthodique avec Mr de Sartes. Jose dire qu'elle est indispensable et sans cette indispensable necessité je vous jure que j'aurais plus besoin de repos que d'un travail aussi degoutant que le mien.

Je vous ai vu quelquefois dezolé comme je le suis cest votre bienveillance que j'invoque faites je vous prie que j'entende ce qu'on veut, et que cela se puisse et vous ni Mr de Maurepas ni le Roi ne trouverés en moi que la plus grande vivacité dans l'exécution des ordres, s'ils n'impliquent point contradiction. Je vous demande un million de pardon et vos ordres.

1. Ici Beaumarchais commence à sentir les effets qui vont résulter de la dispute Lee-Deane qui éclatera ouvertement en Amérique l'année suivante. Thomas Paine, secrétaire du comité des Affaires étrangères, déclara publiquement le 2 janvier 1779 qu'il avait obtenu la preuve par Lee que le matériel envoyé par Beaumarchais était un cadeau du gouvernement français. Après une vive protestation du représentant français à Philadelphie, Paine fut obligé de démissionner, et le 15 janvier 1779, le Congrès envoya une lettre officielle de remerciements à notre armateur, signée par John Jay, président du Congrès continental. Pourtant cette discorde au sein du Congrès sèmera de graves doutes sur l'intégrité de Beaumarchais, doutes qui ne seront jamais entièrement dissipés.

618: *A M. de Vergennes*

Paris, ce lundi 15 Xbre 1777.

J'ai cru devoir expedier un postillon pour la nouvelle suivante.

Monsieur le comte,

Aujourd'hui ce n'est pas pour moi que je vous donne la peine de me lire ; mais pour vous instruire qu'a l'instant ou un cour-

rier extraordinaire est parti de St James pour l'amérique avec ordre de forcer de voiles, il est passé en France un anglais qui y est arrivé il y a deux jours. a son arrivée a Paris il a écrit a Mr Deane pour lui demander un rendez vous secret, et hier matin cet anglais s'est rendu a la maison de Mr Deane a Paris. Celui cy y est arrivé de Passy Ils ont conféré longtems, diné secrettement ensemble et sur les 7 heures du soir, le valet de Mr Deane est sorti pour voir si personne n'observait, il a vu un fiacre a 30 pas de la maison, il l'a interrogé c'était justement la voiture de notre vedette ; mais le fiacre ayant reçu ordre de dire quil attendait 2 Dames, le valet est rentré. alors l'anglais est sorti apré le fiacre la suivi ; il est entré dans divers caffés, a rôdé comme un homme a qui la ville est familiere, a été par la rue de richelieu, jusqu'au boulevard s'y est promené pour s'assurer quil n'était pas suivi, et est enfin revenu a l'hotel du bain royal rue de richelieu, par une infinité de détours. l'espion, par une autre ruze, s'est assuré que ce mystérieux anglais y loge. Je pense que c'est Mr *Smith* secretaire de Lord Germain, car je sais de bonne part que Mr *heinson* l'attendait hier au soir ou matin, mais comme heinson est un bavard, il y a apparence que l'anglais aura voulu faire son affaire avant de donner avis a heinson de son arrivée.

Je vous préviens encore que je viens decrire un mot a Mr Le-Noir, pour le prier de mettre des gens aux troussees de ce mystrieux anglais. Mr Deane a demandé ce matin a quelqu'un s'il avait entendu dire quil fut arrivé quelqu'anglais important, on me l'est venu demander, j'ai repondu que je l'ignorais. Voila bien du mystere ! Si vous ignorés quil est arrivé a Londre un officier hessois chargé de faire les plaintes les plus amères de la maniere dont les hessois sont sacrifiés en toute occasion et menace de quitter tous le service anglais je vous l'apprens. En effet ils ont perdu 782 hommes a l'attaque du *fort Island* ou plutot a *Redband* qui est auprès ; ils ont eu 28 officiers tués, et leurs deux généraux¹. Le murmure et la menace de quitter sont des nouvelles certaines.

Les anglais ont perdu 195 hommes dans l'*augusta* ; lorsqu'il a péri et tout l'equipage d'une frégate de 26 canons quil ont appellé *Sloupp*. Le negre qui servait le *Mis* de la fayette a passé a Newyork au service d'un officier anglais et a dit que le *Mis* etait mort.

Le Parlement d'angleterre est ajourné jusqu'au 20 janvier mais ce court intervalle décidera du sort de l'amérique ou plutot de langleterre.

Les actions des indes sont a 163 1/4. la banque a 126 1/2. vous voyés la chute ! Si la france saisissait ce moment de trouble et d'effroy, toutes les forces de la nation et toute l'energie anglaise ne suffiraient pas pour soutenir les fonds. tout manquerait a la fois.

On y donne 15 guinées pr. cent p[ou]r assurer philadelphie contre les américains jusqu'au 1^{er} janvier et 30 pr cent jusqu'au 1^{er} may : mais rien ne se prend et tout est en combustion.

Ceci est d'un courrier de cette nuit.

Au reste cequil y a deplus important dans ma depeche cest cet anglais et ce diner si mystérieux d'hier a Paris. Je suis chacun de l'œil, et quoi que malade encore, je fais en sorte que rien ne m'echappe.

Mr de Sartines a qui j'avais demandé hier une conférence a versailles avec vous aujourd'hui, m'a remis a demain a 9 heures chez lui a Paris. Ce n'est pas la mesme chose pour moi mais je n'irai pas moins a ses ordres.

Croyés, monsieur le comte, que je ne veux point m'obstiner, comme vous le pensés, a changer les dispositions a l'égard de mon armement : mais seulement montrer les contradictions qui se trouvent dans les ordres et les mesures prises, et quil faut rectifier pour faire ou empêcher ce qu'on a resolu ; car encore une fois le pour et le contre sont impossibles en mesme tems.

Pardonnés mon barbouillage et recevés mes respects.

1. Il s'agit de Fort Mercer sur le fleuve Delaware, à Red Bank Redoubt, à une quinzaine de kilomètres au sud de Philadelphie. Le fort était très grand et défendu par 400 Américains sous le commandement du colonel Greene. Le capitaine du Plessis (voir ci-dessous) comprenant que le fort était trop grand, fit construire des murs à l'intérieur. Le 22 octobre, le colonel von Dolop et 2 000 soldats Hessiens attaquèrent et après avoir passé le premier mur, se trouvèrent à leur grande surprise devant un deuxième. Un massacre en résulta avec plus de 400 Hessiens tués.

De Maudit du Plessis, Thomas-Antoine (1753-1791) partit pour l'Amérique sur *Le Mercure*, bateau appartenant à Beaumarchais. Breveté capitaine d'artillerie en avril 1777, il se signala le 4 octobre 1777 à la bataille de Germantown. Il fut promu au rang de lieutenant-colonel le 26 novembre 1777.

619. *A M. de Vergennes*Paris ce 17 X^{bre} 1777.

Monsieur le comte,

Le mystérieux Anglais s'appelle *M^r Wintweth*¹. Il est parent du marquis *de Rokingham* ; ami particulier du Lord Suffolk ; employé par tous les ministres dans les choses difficiles ; tenant autant à l'opposition qu'au royalisme : c'est à dire, prêt à vivre à deux rateliers. Sa commission est de découvrir à quel point la France en est avec l'Amérique et de tâter la députation pour savoir, par leur adhésion ou éloignement, quel est leur espoir ou leur crainte de votre côté. Soit qu'il n'ait pas été assés content de *M^r Deane*, soit qu'il veuille habilement sonder plus d'un terrain, il cherche un logement à l'hotel de Vauban ou demeurent le capitaine *Nicolson* et *M^r Carmikael*².

Ce *M^r Wintweth* parle français comme vous et mieux que moi. C'est un des hommes les plus adroits de l'Angleterre. Il fit déjà l'an passé des efforts à Paris pour le mesme objet.

Je sais aussi que deux Américains dont *Carmikael* est l'un partent ces jours cy pour l'Amérique avec des dépêches tres importantes. C'est bien la ce que vous instruirait ! Mais comment les avoir ou seulement les voir ? Le voudriés vous bien fort ? Jetterait on quelqu'argent par la fenestre pour ce coup important ? Vous voyés Monsieur le Comte que le zele de la maison du Seigneur me dévore. Mais ne m'écrivés rien la dessus. Arrangés seulement avec *M^r de Sartine* une entrevue pour demain ou après demain au soir, dont vous voudrés bien m'instruire en reponse par votre courrier de demain matin.

On dit qu'il y a eu une sedition à Londres, ou beaucoup de gens ont perdu la vie ; mais je n'en ai aucune nouvelle directe. On ajoute qu'on crie *tollé* sur le ministere et *guerre* contre la France. Ce qui veut dire en bon Anglais *paix* avec l'Amérique. Le moment me parait suprême, et je vous prie de m'entendre la dessus³. Eh ! l'Irlande ! sur laquelle vous n'avés jamais répondu un mot. Je dis comme *M^r d'Aranda*, Dieu il est Bourbon. Il n'y a que les Bourbons qui ne veulent pas etre Bourbon !

Je vous salue, vous respecte, vous chéris et vous assure de mon plus respectueux dévouement.

1. Paul Wentworth, américain ayant vécu aux Antilles, à Londres et à Paris travaillait comme espion pour Londres et monta un réseau à Paris. Il passa les mois de décembre et janvier 1777-1778 à Paris, dans le but de brouiller les négociations entre la France et les Etats-Unis. Voir Lewis Einstein, *Divided Loyalties*, Boston, 1933.

2. A cette date, l'hôtel de Vauban, rue Richelieu, avait comme clients le capitaine Samuel Nicholson, qui commandait un bateau corsaire à Lorient, William Carmichael et Jonathan Austin dont le journal décrit l'hôtel.

3. Selon Samuel Bemis, *The Diplomacy of the American Revolution* (N.Y. 1935), p. 60, c'est le jour même, le 17 décembre, que Vergennes promet à Franklin la reconnaissance par la France des Etats-Unis ainsi que la signature d'un traité.

620. A M. de Vergennes

Paris, ce 19 X^{bre} 1777.

Monsieur le comte,

J'ai senti hier au soir la douce influence de vos bontés. Si je n'ai pas obtenu ce que je demandais, au moins ai-je pu juger au ton doux de ces prohibitions qu'elles étaient moins contre moi que forcées par les événemens et les paroles données. Perdre beaucoup d'argent est un grand mal quand on n'en a guerre ; mais porter en son cœur le mortel chagrin de déplaire quand on fait de son mieux et du mieux de la chose est un état qui me trouble le sang et qui me tue ! Recevés Monsieur le Comte les plus vifs témoignages de ma reconnaissance.

M^r de Maurepas me dit hier deux mots sur le prince Ferdinand de Prusse. S'il avait la moindre inquiétude qu'on ne réussit auprès de lui, je lui offre quand il en sera besoin de détourner ce coup. J'en sais le moyen infallible.

621. A Francy

Paris, ce 20 décembre 1777.

Je profite, mon cher Francy, de toutes les occasions pour vous donner de mes nouvelles ; qu'il en soit ainsi de vous, je vous prie. Quoiqu'il soit aujourd'hui le 20 décembre 1777, mon grand vaisseau n'est point encore parti¹, mais c'est un sort à peu près

commun à tous les navires marchands destinés pour l'Amérique. Le ministère a craint que le commerce n'enlevât à la fois trop de matelots dans un temps où il peut en avoir besoin d'un moment à l'autre. Les ordres les plus rigoureux ont été donnés dans tous les ports, mais surtout dans celui où j'arme. Il paraît que la force et la capacité de mon navire ont fait faire au lord Stormont quelques levées de boucliers sur lesquelles le ministère a craint qu'on ne le soupçonnât de favoriser une opération qui, dans le vrai, se fait sans lui et même malgré lui. Prêt à mettre à la voile, mon artillerie m'a été enlevée, et l'embaras de la ravoire ou d'en former une autre est ce qui me retient au port. Je lutte contre les obstacles de toute nature, mais je lutte de toutes mes forces, et j'espère vaincre avec de la patience, du courage et de l'argent. Les pertes énormes que tout cela me cause ne paraissent toucher personne ; le ministre est inflexible ; il n'y a pas jusqu'à MM. les députés de Passy qui ne prétendent aussi à l'honneur de me contrarier, moi, le meilleur ami de leur pays ! A l'arrivée de l'*Amphitrite*, qui enfin a débarqué à Lorient un faible chargement de riz et d'indigo, ils ont eu l'injustice de s'emparer de la cargaison, en disant qu'elle leur était adressée, et non à moi ; mais, comme dit fort bien M. de Voltaire,

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

On avait probablement pris ma patience pour de la faiblesse et ma générosité pour de la sottise. Autant je suis attaché aux intérêts de l'Amérique, autant je me suis tenu offensé des libertés peu honnêtes que les députés de Passy ont voulu prendre avec moi. Je leur ai écrit la lettre dont je vous envoie copie, et qu'ils ont laissée sans réponse jusqu'à ce moment. En attendant, j'ai fait arrêter la cargaison entre les mains de MM. Bérard frères, de Lorient, et en cela je n'ai point cru déroger à ma conduite franche et généreuse envers le congrès, mais seulement user du droit le plus légitime sur le premier et très faible retour d'une avance énorme : cette cargaison ne vaut que 150,000 livres. Vous voyez qu'il y a bien loin de cette goutte d'eau à l'océan de mes créances.

Quant à vous, mon cher, je vous crois arrivé². Je crois que vous avez obtenu du congrès un à-compte raisonnable et tel que la situation des affaires d'Amérique a permis qu'on vous le donnât. Je crois, suivant mes instructions, que vous avez acquis et acquérez encore tous les jours des tabacs, je crois que mon ou mes vaisseaux trouveront leurs retours prêts à embarquer

aussitôt qu'ils arriveront où vous êtes. J'espère encore que si les événements les retardaient ici plus que je ne le crois, vous aurez suivi le conseil de notre ami Montieu, et que vous m'enverrez au moins par *le Flamand* et tel autre adjoint que vous pourrez lui donner, en usant du superflu de l'armement dont Landais a surchargé ce vaisseau³, une cargaison qui me tire un peu de la presse horrible où je suis.

Je ne sais si je me flatte, mais je compte sur l'honnêteté, sur l'équité du congrès comme sur la mienne et la vôtre. Ses députés ici ne sont pas à leur aise, et le besoin rend souvent les hommes peu délicats : voilà comment j'explique l'injustice qu'ils ont essayé de me faire. Je ne désespère pas même de les ramener à moi par la douceur de mes représentations et la fermeté de ma conduite. Il est bien malheureux, mon ami, pour cette cause, que ses intérêts en France aient été confiés à plusieurs personnes à la fois ; un seul eût bien mieux réussi, et pour ce qui me regarde, je dois à M. Deane la justice qu'il est honteux et chagrin tout à la fois de la conduite de ses collègues avec moi, dont le tort appartient tout entier à M. Lee.

J'éprouve aussi des désagréments de la part du congrès provincial de la South-Caroline, et j'écris par l'Estargette à M. le président Rutledge pour demander justice de lui-même à lui-même⁴. L'Estargette, qui correspondra avec vous, vous apprendra quel succès aura ma juste représentation.

A travers tous ces désagréments, les nouvelles d'Amérique me comblent de joie. Brave, brave peuple ! dont la conduite militaire justifie mon estime et le bel enthousiasme que l'on a pour lui en France ! Enfin, mon ami, je ne veux des retours que pour être en état de le servir de nouveau, pour faire face à mes engagements, de façon à pouvoir en contracter d'autres en sa faveur.

Il me semble, si j'en crois les nouvelles, que nos Français ont fait des merveilles dans toutes les batailles de Pensylvanie. Il eût été bien honteux pour moi, pour mon pays, pour le nom français, que leur conduite n'eût pas répondu à la noblesse de la cause qu'ils ont épousée, aux efforts que j'ai faits pour procurer de l'emploi à la plupart d'entre eux, enfin à la réputation des corps militaires dont ils ont été tirés.

La ville de Londres est dans une combustion épouvantable ; le ministère est aux abois. L'opposition triomphe, et même avec dureté. Et le roi de France, comme un aigle puissant qui plane sur tous ces événements, se réserve encore un moment de plaisir de voir les deux partis flottants entre la crainte et l'espérance

de sa décision, qui doit être d'un si grand poids dans la querelle des deux hémisphères.

Vous prescrire pédantesquement votre conduite à deux mille lieues de moi, mon cher ami, serait imiter la sottise du ministre anglais qui a voulu faire la guerre et dessiner la campagne de son cabinet ! Je mets à profit sa leçon. Servez-moi de votre mieux, c'est le seul moyen de vous rendre utile à moi, à vous et de devenir intéressant à l'Amérique elle-même.

Faites comme moi ; méprisez les petites considérations, les petites mesures et les petits ressentiments. Je vous ai affilié à une cause magnifique ; vous êtes l'agent d'un homme juste et généreux. Souvenez-vous que les succès sont à la fortune, que l'argent qui m'est dû est au hasard d'un grand concours d'événements, mais que ma réputation est à moi, comme vous êtes aujourd'hui l'artisan de la vôtre. Qu'elle soit toujours bonne, mon ami, et tout ne sera pas perdu quand tout le reste le serait. Je vous salue comme je vous estime et vous aime.

[Post-scriptum.]

Voici ce que je pense relativement à mon grand vaisseau : je ne puis manquer à la parole que j'ai donnée à M. de Maurepas, que mon vaisseau ne servirait qu'à porter à Saint-Domingue sept ou huit cents hommes de milice, et que je m'en reviendrais sans toucher au continent. Cependant la cargaison de ce vaisseau est très-intéressante pour le congrès et pour moi : elle consiste en habits de soldats tout faits, en draps, couvertures, etc. Il porte une artillerie de 66 canons de bronze, dont 4 pièces de 33 livres, 24 pièces de 24 livres, 20 pièces de 16 livres, de 12 livres et de 8 livres de balles, plus 33 pièces d'artillerie de 4 livres de balles, ce qui fait en tout 100 canons de bronze et beaucoup d'autres marchandises.

A force d'y rêver, j'ai pensé que vous pourriez vous arranger secrètement avec le comité secret du congrès, pour qu'on envoie un ou deux corsaires américains sur-le-champ à la hauteur de Saint-Domingue. L'un d'eux enverra sa chaloupe au Cap Français, ou bien il fera le signal convenu depuis longtemps pour tous les navires américains qui viennent au Cap, *de mettre une flamme blanche, d'arborer pavillon hollandais au grand mât et de tirer trois coups de canon* ; alors M. Carabasse ira à bord avec M. de Montaut, capitaine de mon vaisseau *le Fier Roderigue*. Ils s'arrangeront pour qu'à la sortie de mon vaisseau le corsaire américain s'en empare, sous quelque prétexte que ce soit, et qu'il l'emmène. Mon capitaine protes tera de violence et fera un procès-verbal avec menace de ses plaintes au congrès. Le vaisseau sera

conduit où vous êtes. Le congrès désavouera hautement le brutal corsaire, rendra la liberté au vaisseau, avec des excuses obligantes pour le pavillon français : pendant ce temps, vous ferez mettre à terre la cargaison, vous emplirez le navire de tabac, et vous me le renverrez bien vite avec tous ceux que vous aurez tout juste pu y joindre. Comme M. Carmichaël va fort vite, vous aurez le temps de faire cette manœuvre soit avec le congrès, soit avec un corsaire ami discret. Par ce moyen, M. de Maurepas se voit dégagé de sa parole envers ceux à qui il l'a donnée, et moi de la mienne envers lui, car nul ne peut s'opposer à la violence, et mon opération aura eu son succès, malgré tous les obstacles dont mes travaux sont semés.

Voilà sur quel fonds d'idées je vous prie, mon cher ami, de travailler fructueusement et vite, car mon vaisseau partira avant le 15 de janvier. Il aura ordre d'attendre de vos nouvelles au Cap Français.

D'après tout ce que je fais, le congrès ne doutera plus, j'espère, que le plus zélé partisan de la république en France ne soit votre ami.

RODERIGUE HORTALEZ et Cie.

1. Il s'agit du *Fier Roderique*, un bateau de mille tonnes portant 60 canons et 350 hommes d'équipage.

2. Francy s'est embarqué pour l'Amérique sur *l'Heureux* à Marseille, le 26 septembre, arrivant à Portsmouth, New Hampshire, le 1^{er} décembre. A bord se trouvaient le baron Von Steuben, Pierre S. Duponceau et M. des Epinières, neveu de Beaumarchais.

3. Pierre Landais, ancien capitaine de la marine française, deviendra fou et terminera un de ses voyages pour Hortalez et Cie dans une camisole de force. Sa dispute avec Jones à Lorient en 1779 devint célèbre. En 1792 il fut nommé amiral dans la marine française.

4. John Rutledge (1739-1800). Avocat, membre du Congrès continental ensuite président de l'Assemblée générale de la Caroline du Sud (1776-1778).

622. A Mme de Godeville

Jeudi 25 X^{b^{re}} à 2 h. 1777.

Votre lettre, ma chère, est la plus douce, la plus tendre et peut être la plus agréable que j'aye jamais recue de vous. Je n'y trouve même rien à redire ; parce que l'erreur ne se reproche point. Elle est pleine d'erreurs pour mon compte, et de sensibilité pour le votre.

Mais par quelle funeste préoccupation supposés vous toujours que je me plaise a vous tromper ? Je vous fais dire par mon ami que je vous ai écrit. A cela vous répondés : il ne m'a point écrit ! Le lendemain de mon retour je fais une chute, et vous partés de la pour croire que j'étais depuis longtems a Paris ! La blessure de cette chute me tient 15 jours le bras droit impotent et percé d'une glace, et toujours injuste envers moi, vous vous étonnés que je ne vous donne pas de mes nouvelles ! Je charge mon ami de me peindre a vous dans l'horrible accablement d'affaires ou je suis ; ni sa véracité ni la vraisemblance de cette anonce ne détruit en vous l'odieux soupçon que j'occupe a d'autres plaisirs un loisir qui n'est plus fait pour moi !

Voilà, ma chere amie, quelles sont mes remarques auxquelles je ne joins pas mes reproches, parce que que je suis plus touché que piqué de ces injures involontaires.

J'ignore ce que je vous ai dit en partant qui vous donne tant a réfléchir et qui vous met tant de noir dans l'ame.

J'ai chargé le plus spirituel de mes amis¹ d'aller connaitre par lui mesme celle dont je me suis tant entretenu, dans notre voyage. Il en avait le plus grand desir, et si j'en crois la chaleur de ses eloges, vous avés fait, ma chere amie, une vive impression sur lui.

Je n'en suis pas etonné. Jaloux ? Helas ! me convient il de l'être ? moi que le sort condamne a ne pouvoir remplir mesme les devoirs les plus doux a mon cœur et a ma reconnaissance ! Vous rendre vos lettres ? Il ny a que le sentiment qui puisse se plaire a les retenir. Si vous me renvoyés jamais cette ceinture, alors je croirai que c'est bien sérieusement que vous les voulés ces lettres ; et de ce moment elles cesseront de m'appartenir. Je suis encore tout malingre et tellement accablé que je ne sais comment je pourai vous aller faire rougir de vos injustices. Mais en attendant ce doux moment ne me devés vous pas quelques remercimens d'avoir chargé de mes interets auprès de vous l'homme le plus cher a mon cœur et le plus analogue a tous vos goûts. Plein d'esprit, de philosophie, d'imagination, d'erudition, de science, et de poësie ! Quel noble aliment pour votre ardente curiosité ! Cependant pas un mot de lui. Cela nest pas bien.

Ma chere ! ma chere ! Je me suis trompé. Votre lettre est bien douce ; mais elle n'est pas irréprochable : elle peche par bien des endroits. Quant a la question de serrer ou lacher la ceinture, il ne convient qu'a vous seule de décider lequel vous est le plus agreable ou le moins pénible. Mais prenés garde a mon fripon d'ami. Je lui [ai] vu l'œil si electrique en me parlant de vous,

que si vous ne veillés pas soigneusement sur ce noeud gordien, il est homme a tenter de le couper comme un autre Alexandre ; et alors a qui m'en prendrai-je ? a quels plus chers perfides, un amant, un ami aurait il a pardonner ?

L'amour et l'amitié veuillent m'en préserver !

1. Gudin de la Brenellerie.

623. A Mme de Godeville

Mercredi 31 X^{bre} 1777.

Puisque vous voulés, chere beauté, savoir comment je me porte, je vous dirai naïvement que je suis assés bien, corporellement parlant. Mais je me garderai de vous complimenter sur votre derniere lettre qui n'est point douce. Coment ! *je n'ai ni ame, ni honèsteté, ni délicatesse*, et les complimens que je vous fais *sont des chefs d'oeuvre de rouerie*. O ma chère ! que sil vous falait prouver d'aussi terribles assertions, comme votre charmant esprit aurait a travailler sur le mien, a le limer et l'adoucir, pour le rendre complaisant a quelques arguments faibles que je ne veux point relever.

Votre 1^{ere} lettre est certainement une des plus aimables que vous ayés écrit. Elle est du style d'une femme douce, modeste et affligée. Le mecontentement, et l'injustice mesme y prennent la teinte d'une sensibilité la plus delicate et la plus séduisante : mais vous avés bientôt laissé la toute cette douceur, et votre derniere lettre, a travers quelques traits plaisans, a une apreté qui ressemble asses a l'ancien style que j'ai toujours désapprouvé.

Pourquoi ne m'écrivés vous pas aujourdui ? Et que faites vous de mon fripon d'interprete ? A force de me rappeler a vous, il finira par essayer de me faire oublier ! Je ne le vois plus. M^{de} Willers prétend qu'il est chambré !

Par qui ? Par vous apparemment, ou plutot chez vous, ingratta Beauté !

Mais laissons cela qui vaut mieux a débattre du plat de la langue que du bec de la plume. Vous vouliés savoir comment je me portais, c'est ce que j'espere aller vous apprendre avant peu. Malgré mes prétendus torts vous me verrés soutenir que je nen ai pas un.

Avis aux lecteurs

Les premières neuf lettres de ce volume, écrites en 1776, devaient se trouver dans le volume II de cette correspondance mais malheureusement leur existence nous a seulement été indiquée alors que le deuxième volume était déjà sous presse. Ces lettres sont d'une importance capitale pour celui qui s'intéresse aux débuts du rôle de Beaumarchais dans la révolution américaine et à ses relations avec Silas Deane ¹. Étant donné la difficulté que beaucoup de lecteurs pourraient avoir de trouver une copie de ces lettres (Silas Deane Papers, *New York Historical Society, Collections*, Vol. XIX-XXII, 1887-1891) nous les reproduisons en entier, sans annotations, au début de ce volume plutôt que de simplement indiquer leur existence.

1. Voir p. 25, n. 1.

INDEX

INDEX DES NOMS CITES

- Abingdon, 195.
 Aiguillon, 69, 70.
 d'Aranda, 86, 87, 89, 92, 230.
 Arnold, Benedict, 207.
 Aumont, 127.
 Austin, 219, 230, 231.
- Bancroft, Dr Edward, 13, 15, 25.
 Barberin, chevalier du, 48.
Le Barbier de Séville, 21, 23, 34, 37, 42, 53, 117, 121, 134.
 Barré, Isaac, 224, 226.
 Barrey, Philippe, 31.
 Barthe, 147.
 de Beaumont, 72.
 de Bellegarde, 15, 48, 49.
 Bérard, 221, 222, 232
 Bietrix, 34.
 Blin de Sainmore, 147.
 de Bonvouloir, Archard, 25.
 Bore (voir Preudhomme de Borre).
 de Bouillé, 140, 141.
 Bret, 137.
 Brizard, 121.
 Brown, colonel, 218.
 Burgoyne, général, 198, 205, 207, 209, 218, 220, 223, 224, 225.
 Burke, Edmund, 197, 224.
- Cadwalader, général, 67.
 Cailhava d'Estandoux, 147.
 Calvin, 83.
 Carabasse, 59, 65, 234.
 Carmichael, William, 28, 33, 34, 51, 23, 231, 235.
 Carre, 29, 63, 71.
 Cavendish, John, 224, 226.
 Chamfort, 147, 148.
 de Chastellus ou Chatelux, 51.
- Chatam, 209, 225, 226.
 Chaumont, 83.
 Chevallié, 165, 185, 187.
 de la Chèvre, 37, 58.
 Choiseul, 87, 108, 113.
 Clugny, 67, 68.
 Collé, 143, 151, 153, 173.
 Condé, 145.
 Congreve, 139.
 Conyngham, 120.
 Conway, général, 26, 43, 44.
 Corneille, 154.
 Cornwallis, général, 67, 68, 226.
 La Croisette, 121.
- Dauberval, 47, 57.
 Deane, Silas, 17, 18, 25, 27, 45, 54, 55, 64, 66, 68, 69, 73, 74, 75, 77, 78, 80, 81, 87, 90, 93, 103, 120, 126, 203, 220, 222, 227, 228, 230, 233.
 Degoy, 30, 31, 65.
 Desessarts, 21, 37, 47, 57.
 Desolar, Mme, 109.
Les Deux Amis, 53.
 Doligny, Mlle, 142.
 von Dolop, colonel, 229.
 Dorat, 53, 135, 137.
 Dorsiès, 221.
 Ducoudray (voir Tronçon du Coudray).
 Drouet, 37.
 Drouin, Mme, 39.
 Dryden, 139.
 Dubois, Mlle, 98.
 Dubourg, Dr, 9, 25, 26.
 Ducis, 147.
 Dudoyer, 142, 147.
 Dugazon, 39.
 Duplessis, 229.
 Duponceau, 235.

- Duras, maréchal de, 127, 134, 143, 146, 156, 159, 162.
 Durival, 32, 37, 65.
- L'Enfant, 54.
 Ennery ou Emmery, 30, 31, 44, 125.
 d'Eon, chevalier, 33, 36, 37, 59, 107, 108, 132, 180.
 des Epinières (voir de Lépine).
 L'Estargette, 233.
Eugénie, 53, 121.
 Eyries, 18, 19, 31, 175.
- Fautrel, 25, 35, 36, 216.
 Favart, 147.
 Ferdinand (Prusse), 231.
 Ferrers, 107, 108, 109.
 de Fleury.
 Fox, Charles, 195, 198.
 Francy (voir Théveneau de Francy).
 Franklin, Benjamin, 18, 19, 25, 28, 61, 68, 74, 131, 203, 216, 220, 222.
- Gansevoort, colonel, 207.
 Gates, général, 67, 218.
 Gentil de l'Hermoisais, 72.
 George III, 75, 120, 198.
 Gérard de Rayneval, 27, 69, 75.
 Germain(es), Georges, 68, 70, 74, 81, 83, 99, 209, 225, 228.
 Girardin, 184, 185.
 de Godeville, Mme, 62.
 Grant, général, 219.
 Greene, colonel, 229.
 de Griveauval, 28, 48, 49, 56.
 Grimme, capitaine, 204, 205.
 Gudin de la Brenellerie, 147, 207, 237.
- de la Harpe, 137, 138.
 Heinson, 225.
 Héraud, capitaine, 60.
 Hodge, 124, 126.
 Hopkins, 55.
 d'Horveley, 65.
 Howe, amiral Richard, 201, 202, 204, 209, 219.
 Howe, général William, 225, 226.
- Jabineau, 122.
 Jay, John, 227.
 Johnson, Henri, 203, 205.
 Johnson, John, 207.
- Jones, John Paul, 36, 205, 216.
 Johnson, 139.
- Kain, 173.
- de La Croix, marquise, 87.
 Lafayette, 228.
 Lafontaine, 88.
 Landais, 235.
 Langdon, 221, 222.
 de La Place, 139, 147.
 Lauraguais, 37.
 Leblanc de Guillet, 139.
 Lee, Arthur, 14, 18, 25, 45, 46, 68, 216, 220, 222, 225, 226, 227, 233.
 Lefevre, 143, 147.
 Lekain, 39, 47, 57.
 Legrand, 217, 219.
 Lemierre, 147.
 Lemonnier, 147.
 Lenior, 48, 49, 99, 113, 228.
 de Lépine (des Epinières), 43, 44, 235.
 Linguet, 69, 70, 81.
 de Lonvay, 52.
 Luzy, 39.
 Lyttelton, Thomas, 195, 198.
- Marlborough, 224.
 Marie-Antoinette, 27.
 Marmontel, 146, 159, 163, 174.
 Marson, 70.
 Mathy ou Maty, Dr, 84.
 de Maurepas, 20, 39, 40, 48, 49, 50, 55, 63, 69, 70, 74, 75, 78, 87, 92, 93, 94, 102, 103, 117, 142, 203, 211, 214, 215, 217, 218, 223, 226, 227, 231, 234, 235.
 Maysbrig, capitaine, 25.
 Mistral, 30, 32, 33, 34, 65.
 Montbarey (Monte Barré), 48, 49.
 Montaut, 234.
 Monthieu, 16, 17, 46, 233.
 Montmorin, 87.
 Monvel, 121.
 de Morande, Charles (voir Théveneau de Morande).
 Morris, Robert, 29, 175.
 Morris, Thomas 29.
- de Nesle, 121.
 Nicolson, capitaine, 230, 231.
 North, 74, 75, 120.
- d'Ogny, 224, 226.
 d'Orléans, 143, 150.

- d'Ossun, 87.
d'Ostalis, 125.
Otway, 139.
- Paddock, 25.
Paine, Thomas, 227.
Panchaud, 83.
Parkerforth, 196.
Pascaud, 72.
Pelletier, 85, 95.
Pernon, 29, 71.
Pini, 87.
Poin de l'Isle Noire, 29, 71, 72.
Piron, 154.
Pitt, William fils, 225, 226.
Poinsinet de Sivry, 156.
Ponced, Mme, 102, 104, 105, 109, 164.
de la Porte, 71.
Preudhomme de Borre, 43, 44.
Préville, 39, 47, 57.
Préville, Mme, 39.
Prévost, 148.
de Prier, 33.
- Racine, 72.
Richard, capitaine, 60.
Richelieu, 127.
Rochambeau, 51, 54.
Rochevoucauld, 51.
Rochon de Chabannes, 147.
Rockingham, 230.
Rogers, 25.
Rolin, 67.
de la Rouerie, 43, 44.
Rousseau, 147.
Rutledge, 233, 235.
- de Saint-Germain, 48, 56.
Saint-Grandé, 64.
de Saint-Hilaire, Mme, 113.
Saint-Léger, lieutenant, 207.
Saint-Simon, 184, 185.
Sandwich, 81, 83.
de Sartines ou Sartine, 40, 45, 47, 49, 55, 57, 71, 84, 86, 95, 180, 187, 202, 226, 227, 229, 230.
Saurin, 134, 143, 146, 159, 163.
- Sauvigny, 135, 137.
Sawbridge, John, 224, 226.
Schmit, 76.
de Scillon, 33.
Sedaine, 146, 159, 163.
de Sélon, 30.
Shakespeare, 139, 147.
Shelburne, 209, 225.
Smith, 225, 228.
Solar, 113.
von Steuben, 44, 54, 131, 235.
Stormont, 11, 12, 26, 83, 90, 192, 194.
Suffolk, 209, 230.
Suin, 39.
Sullivan, général, 44, 67.
Sully, 82.
- Taboureau de Réaux, 67, 68, 72.
Tardif, Mme, 31.
Temple, 74, 75, 224.
Théveneau de Francy, 33, 35, 44, 68, 235.
Théveneau de Morande, Charles, 132, 180.
Townsend, 225.
Tronçon (Tronson) Du Cou-dray, 19, 24, 25, 27, 36, 43, 48, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 63, 64, 216, 220.
- Valliant, 124, 125.
de la Vallière, 97, 109, 113, 201.
Vanek, 65.
de Vergennes, 70, 78, 104, 115, 126, 205, 231.
Voltaire, 83, 139, 148, 149, 232.
- Walker, 44.
Washington, George, 54, 67, 68, 157, 207, 219, 220, 226.
Wentworth, 230, 231.
Wickes, capitaine, 26, 68.
Wignol, 37.
Wilkes, John, 197, 224, 225, 226.
Willers, Mme, 237.
Williams, 28.
- Young, capitaine, 203, 204.

TABLE

TABLE DES MATIERES

409. A Silas Deane, 14 juillet 1776	9
410. A Silas Deane, 22 juillet 1776	10
411. De Silas Deane, 24 juillet 1776	12
412. A Silas Deane, 26 juillet 1776	13
413. De Silas Deane, 27 juillet 1776	14
414. A Silas Deane, 18 septembre 1776	15
415. A Silas Deane, 14 octobre 1776	16
416. De Silas Deane, 12 décembre 1776	18
417. A Silas Deane, 17 décembre 1776	18
418. A M. de Vergennes, 1 ^{er} janvier 1777	20
419. Aux Comédiens français, 6 janvier 1777	21
420. De Silas Deane, January 6, 1777	24
421. A M. de Vergennes, 7 janvier 1777	27
422. De Silas Deane, January 8, 1777	28
423. A M. Airin, 10 janvier 1777	29
424. A M. Eryés, 11 janvier 1777	30
425. A M. de Vergennes, 13 janvier 1777	32
426. De M. Eyries, 18 janvier 1777	33
427. Aux Comédiens français, 19 janvier 1777	34
428. De M. Desessarts, 20 janvier 1777	35
429. A M. Ducoudray, 22 janvier 1777	35
430. A M. de Vergennes, 23 janvier 1777	36
431. Aux Comédiens français, 24 janvier 1777	37
432. Aux Comédiens français, 27 janvier 1777	38
433. Des Comédiens français, 27 janvier 1777	38
434. A M. de Vergennes, 27 janvier 1777	39
435. Aux Comédiens français, 28 janvier 1777	40
436. A Francy, 28 janvier 1777	43
437. A M. de Vergennes, 30 janvier 1777	45
438. Aux Comédiens français, 31 janvier 1777	46
439. A M. de Vergennes, 1 ^{er} février 1777	46
440. Des Comédiens français, 1 ^{er} février 1777	47
441. A M. de Vergennes, 3 février 1777	48

442. A M. de Vergennes, 4 février 1777	50
443. De Silas Deane, February 8, 1777	51
444. Aux Comédiens français, 8 février 1777	52
445. A Francy, 10 février 1777	53
446. A M. de Vergennes, 10 février 1777	54
447. A M. de Vergennes, 11 février 1777	55
448. Des Comédiens français, 14 février 1777	56
449. A M. de Vergennes, 18 février 1777	57
450. A Silas Deane, 19 février 1777	59
451. A M. de Vergennes, 20 février, 1777	60
452. De Silas Deane, February 24, 1777	61
453. A Mme de Godeville, 24 février 1777.....	61
454. A M. de Sartines, 1 ^{er} mars 1777	62
455. A M. de Vergennes, 2 mars 1777	63
456. A M. Durival, 3 mars 1777	64
457. De M. Eyries, 4 mars 1777	65
458. A M. de Vergennes, 7 mars 1777	66
459. A M. de Vergennes, 8 mars 1777	68
460. De M. de Sartines, 14 mars 1777	71
461. A M. Airin, 16 mars 1777	71
462. A M. de Vergennes, 22 mars 1777	73
463. A Mme de Godeville, 23 mars 1777	75
464. De Silas Deane, March 24, 1777	76
465. De Silas Deane, March 27, 1777	78
466. A Mme de Godeville, 28 mars 1777	79
467. A M. de Vergennes, 30 mars 1777	79
468. A comte de Maurepas, 30 mars 1777	81
469. A M. de Vergennes, 3 avril 1777	83
470. A Mme de Godeville, 4 avril 1777	84
471. A M. de Sartines, vers le 5 ou 6 avril 1777	85
472. A M. de Vergennes, 6 avril 1777	86
473. A Mme de Godeville, 10 avril 1777	88
474. A M. de Vergennes, 11 avril 1777	89
475. A Mme de Godeville, 13 avril 1777	91
476. A Mme de Godeville, 14 avril 1777	91
477. A M. de Vergennes, 15 avril 1777	92
478. A Mme de Godeville, 16 avril 1777	95
479. A Mme de Godeville, 18 avril 1777	96
480. A Mme de Godeville, 19 avril 1777	97
481. A Mme de Godeville, 20 avril 1777	97
482. A Mme de Godeville, 22 avril 1777	98
483. A Mme de Godeville, 24 avril 1777	98
484. A Mme de Godeville, 27 avril 1777	99
485. A Mme de Godeville, 29 avril 1777	100
486. A Mme de Godeville, 1 ^{er} mai 1777	101
487. A Mme de Godeville, 3 mai 1777	101
488. A M. de Vergennes, 4 mai 1777	102
489. A Mme de Godeville, 5 mai 1777 [matin]	104
490. A Mme de Godeville, 5 mai 1777 [après-midi]	104
491. A Mme de Godeville, 6 mai 1777	106
492. A Mme de Godeville, 8 mai 1777	106
493. A M. de Vergennes, 8 mai 1777	107

494. A Mme de Godeville, 10 mai 1777	109
495. A Mme de Godeville, 11 mai 1777	109
496. A Mme de Godeville, 15 mai 1777	110
497. A Mme de Godeville, 16 mai 1777 [matin]	111
498. A Mme de Godeville, 16 mai 1777 [après-midi]	112
499. A Mme de Godeville, 18 mai 1777	113
500. A Mme de Godeville, 20 mai 1777	113
501. A Mme de Godeville, 22 mai 1777	114
502. A Mme de Godeville, 24 mai 1777	114
503. A Mme de Godeville, 29 mai 1777	115
504. A Mme de Godeville, 30 mai 1777	115
505. A Mme de Godeville, 31 mai 1777	116
506. A Mme de Godeville, 1 ^{er} juin 1777	116
507. A M. de Vergennes, 2 juin 1777	116
508. Aux Comédiens français, 2 juin 1777	117
509. A Mme de Godeville, 3 juin 1777	118
510. A Mme de Godeville, 4 juin 1777	119
511. A Mme de Godeville, 6 juin 1777	119
512. A M. de Vergennes, 9 juin 1777	120
513. Des Comédiens français, 9 juin 1777	121
514. Aux Comédiens français [10 juin 1777]	121
515. A Mme de Godeville, 10 juin 1777	122
516. De M. Desessarts, 11 juin 1777	122
517. A Mme de Godeville, 11 juin 1777	123
518. A Mme de Godeville, 12 juin 1777	123
519. A Francy, 12 juin 1777	124
520. A Mme de Godeville, 13 juin 1777	126
521. A Mme de Godeville, 14 juin 1777	126
522. De M. le maréchal de Duras, 15 juin 1777	127
523. A M. le maréchal de Duras, 16 juin 1777	128
524. A Mme de Godeville, 18 juin 1777	129
525. A Mme de Godeville, 19 juin 1777	129
526. A Mme de Godeville, 22 juin 1777	130
527. A Mme de Godeville, 24 juin 1777	130
528. A Mme de Godeville, 25 juin 1777	131
529. Au baron de Steuben, 26 juin 1777	131
530. A Mme de Godeville, 26 juin 1777	132
531. A Mme de Godeville, 27 juin 1777	133
532. Lettre circulaire aux auteurs dramatiques du Théâtre fran- çais, 27 juin 1777	133
533. De Saurin, 29 juin 1777	134
534. De La Harpe, 29 juin [1777]	135
535. A Mme de Godeville, 30 juin 1777	135
536. De Bret, 30 juin 1777	136
537. A La Harpe [début juillet 1777]	137
538. De La Harpe [début juillet 1777]	138
539. De La Blanc [début juillet 1777]	138
540. De La Place, 1 ^{er} juillet 1777	139
541. A M. de Vergennes, 1 ^{er} juillet 1777	139
542. A M. de Vergennes, 1 ^{er} juillet 1777 [après-midi]	141
543. De Dudoyer, [1 ^{er} juillet 1777]	142
544. De M. Lefevre, 2 juillet 1777	142

545. A Mme de Godeville, 2 juillet 1777	143
546. De Chamfort, 2 juillet 1777	144
547. De Rochon de Chabannes, 3 juillet 1777	145
548. Compte rendu de l'Assemblée de la Société des auteurs dramatiques, 3 juillet 1777	146
549. A Mme de Godeville, 5 juillet 1777	148
550. A Mme de Godeville, 6 juillet 1777	148
551. A Mme de Godeville, 8 juillet 1777	149
552. A Mme de Godeville, 9 juillet 1777	149
553. De Collé, 10 juillet 1777	150
554. A Mme de Godeville, 14 juillet 1777	151
555. De M. Lefèvre père, 15 juillet 1777	152
556. A Mme de Godeville, 15 juillet 1777	152
557. De Blin Desainmore, 16 juillet 1777	153
558. De Collé [vers le 16 juillet 1777]	153
559. A Mme de Godeville, 16 juillet 1777	154
560. De Poinsinet de Sivry, 17 juillet 1777	155
561. A Mme de Godeville, 17 juillet 1777	156
562. A M. de Vergennes, 19 juillet 1777	156
563. A M. le maréchal de Duras, 23 juillet 1777	157
564. A Mme de Godeville, 23 juillet 1777	158
565. A M. le maréchal de Duras, 25 juillet 1777	159
566. De Saurin, 26 juillet 1777	162
567. A M. le maréchal de Duras, 27 juillet 1777	163
568. A Mme de Godeville, 27 juillet 1777 [matin]	164
569. A Mme de Godeville, 27 juillet 1777 [soir]	165
570. A Mme de Godeville, 28 juillet 1777	165
571. A Mme de Godeville, 29 juillet 1777	167
572. A Mme de Godeville, 30 juillet 1777	168
573. A Mme de Godeville, 31 juillet 1777	169
574. De La Harpe [début août 1777]	169
575. De M. le maréchal de Duras, 2 août 1777	170
576. A Mme de Godeville, 3 août 1777	170
577. A Mme de Godeville, 4 août 1777	171
578. De Diderot, 5 août 1777	171
579. A Mme de Godeville, 8 août 1777	172
580. De Sedaine, 9 août 1777	173
581. De Silas Deane, 9 august 1777	175
582. A Mme de Godeville, 10 août 1777	175
583. A Mme de Godeville, 11 août 1777	176
584. A Mme de Godeville, 13 août 1777	177
585. A Mme de Godeville, 16 août 1777	178
586. A Mme de Godeville, 18 août 1777	178
587. A Mme de Godeville, 22 août 1777	180
588. A Mme de Godeville, 24 août 1777	182
589. A Mme de Godeville, 25 août 1777	184
590. A M. de Sartines, 28 août 1777	185
591. A Mme de Godeville, 28 août 1777	187
592. A Mme de Godeville, 30 août 1777	189
593. A Mme de Godeville, 5 septembre 1777	190
594. A Mme de Godeville, 9 septembre 1777	190
595. Au Ministère de la marine, envoyée le 19 septembre 1777.	192

596. A Mme de Godeville, 20 septembre 1777	198
597. A Mme de Godeville, 22 septembre 1777 [matin]	200
598. A Mme de Godeville, 22 septembre 1777 [après-midi]	200
599. A Mme de Godeville, 28 septembre 1777	200
600. A Mme de Godeville, 29 septembre 1777	201
601. A M. de Vergennes, 30 septembre 1777	201
602. A Mme de Godeville, 30 septembre 1777	202
603. A M. de Vergennes, 1 ^{er} octobre 1777.....	203
604. A Mme de Godeville, 2 octobre 1777	205
605. A Mme de Godeville, 4 octobre 1777	206
606. A M. de Vergennes, 11 octobre 1777	206
607. A Mme de Godeville, 11 octobre 1777.....	208
608. A Mme de Godeville, 12 octobre 1777 [matin]	208
609. A Mme de Godeville, 12 octobre 1777 [soir]	208
610. A M. de Vergennes, 26 octobre 1777	208
611. De Silas Deane, December 3, 1777	216
612. A M. de Vergennes, 5 décembre 1777	217
613. A M. de Vergennes, 6 décembre 1777	220
614. A M. de Vergennes, 7 décembre 1777	222
615. A M. de Vergennes, 11 décembre 1777	223
616. A M. de Vergennes, 12 décembre 1777	224
617. A M. de Vergennes, 13 décembre 1777	226
618. A M. de Vergennes, 15 décembre 1777	227
619. A M. de Vergennes, 17 décembre 1777	230
620. A M. de Vergennes, 19 décembre 1777	231
621. A Francy, 20 décembre 1777	231
622. A Mme de Godeville, 25 décembre 1777	235
623. A Mme de Godeville, 31 décembre 1777	237